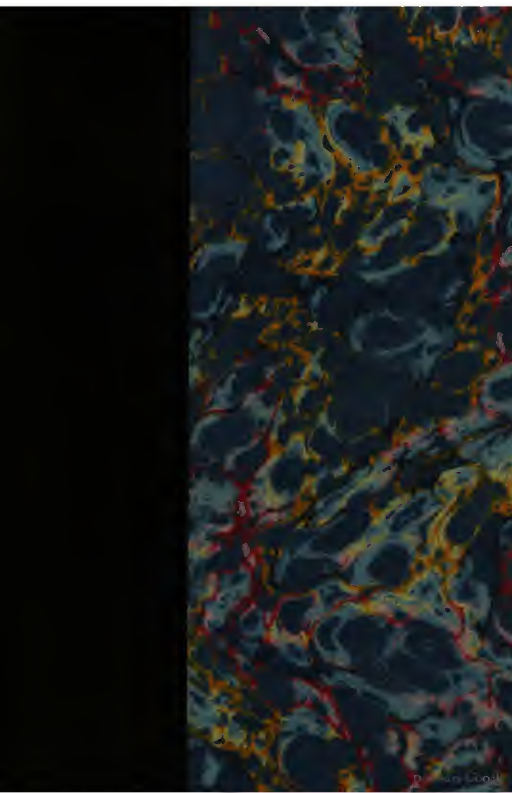






LE PACHA

À

Mille et une Queues

PAR

Le Capitaine Marryat;

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR A. J. B. DEFAUCONPRET,

TRADUCTEUR DES OEUVRES DE SIR WALTER SCOTT, COOPER, ETC.

—

TOME I.

Bruxelles.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE,

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE

—

1837

LE PACHA

A

MILLE ET UNE QUEUES.

Marryat, Frederick

LE PACHA

A

MILLE ET UNE QUEUES,

PAR

LE CAPITAINE MARRYAT.

TRADUIT DE L'ANGLAIS

par A. J. B. Defauconpret,

TRADUCTEUR DES OEUVRES DE SIR WALTER SCOTT, COOPER, ETC., ETC.

TOME I.



Bruxelles.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE.

1837



CHAPITRE PREMIER.

Tous ceux qui connaissent les mœurs et les coutumes de l'Orient doivent savoir qu'il n'y a pas de poste plus chancelant et plus dangereux que celui de pacha. Rien ne montre mieux combien de risques les hommes consentent à courir pour obtenir une autorité temporaire sur leurs semblables, que l'avidité avec laquelle ils acceptent du sultan une place qui a livré au cordon une vingtaine de prédécesseurs de celui qui l'occupe, comme lui-même pourrait s'en souvenir. Il semblerait que le despote n'élève une tête au-dessus de la foule, qu'afin d'avoir plus de facilité à brandir son cimeterre, quand

il lui plaît de la faire tomber, quoiqu'il ne porte pas ce goût si loin que le roi de Dahomé, qui, dit-on, orne tous les matins de têtes fraîchement coupées les degrés qui conduisent à son palais, ainsi que nous renouvelons la décoration de nos salons en y plaçant de nouvelles fleurs. Je fais ces observations pour ne pas être accusé de manquer d'égards à la chronologie, si je ne fais pas une mention précise de l'année ou plutôt des mois qui virent fleurir un individu d'une race d'êtres qui, comme les fleurs du Ciste, brillent un matin de toute leur splendeur, et le lendemain tombent fanées sur la terre pour faire place à tant d'autres. En parlant de créatures si éphémères, ce sera bien assez de dire : « Il y eut une fois un pacha. »

Me demandera-t-on par quels moyens il s'éleva à ce rang distingué? Ce serait une question frivole. Dans ce monde, on ne peut obtenir une prééminence sur ses semblables qu'en laissant les autres bien loin derrière soi dans la carrière du vice ou dans celle de la vertu. En se conformant au caractère de celui qui domine, de fidèles services rendus par un sujet dans l'une ou l'autre de ces deux lignes, feront pleuvoir les honneurs sur sa tête, un souffle du monarque l'anoblira, et il pourra regarder de haut en bas ceux qui étaient naguère ses égaux.

Et comme le monde tourne sans cesse, le *pourquoi* n'est pas très-important. On transmet un titre

à son héritier, mais non les talents et les bonnes ou mauvaises actions qui l'ont fait obtenir; car on n'en est qu'usufruitier, et la mort met fin à la substitution. L'aristocratie, dans toutes ses variétés, est aussi nécessaire pour cimenter la société, que la diversité de grades entre le général et le simple soldat l'est dans une armée. Ne demandez donc jamais pourquoi tel ou tel homme a été élevé au-dessus de ses semblables, mais tous les soirs, avant de vous mettre au lit, remerciez le ciel de ne pas être *un roi*.

Et si l'on me permet une courte digression, je dirai qu'il existe dans notre pays une marque d'honneur à laquelle je n'ai jamais pensé sans qu'elle fit naître en moi de sérieuses réflexions. C'est la main sanglante qui figure dans les armoiries d'un baronnet. Il est vrai qu'aujourd'hui ces armoiries sont souvent portées par des hommes qui n'ont jamais levé la main avec colère; cependant mes idées se reportent sur ce siècle de fer pendant lequel les hommes étaient couverts d'armures en fer, et où cette main sanglante était le symbole des fidèles services rendus sur le champ de bataille; et je me demande si cette main, montrée avec tant de fierté dans ce monde, ne se montrera pas dans l'autre en tremblant, et ne sera pas un titre à la réprobation, au lieu d'une marque d'honneur?

Et moi, dont la mémoire passa d'un meurtre légal à un autre pendant vingt-cinq ans de ma vie,

mes mains portent des taches que rien ne peut effacer; mais — je les mets dans mes poches et je continue à marcher.

Heureusement ou malheureusement, je ne sais trop lequel dire, notre conscience nous permet d'adopter des articles de foi politique et religieuse qui peuvent déguiser ou pallier nos offenses. La mienne est une conscience militaire, et je dis avec Bates et Williams, qui vivaient sous Henri V, que, « tout cela regarde le roi, » c'est-à-dire *regardait* le roi; car notre constitution est devenue si parfaite, qu'à présent « le roi ne peut mal faire; » et il n'a aucune difficulté à trouver des ministres qui mettent volontairement leur âme en gage pour tout ce qu'il peut faire en ce monde, et probablement n'échapperont pas dans l'autre au grand *prêteur sur gages.* Faits dont je tire les conclusions suivantes :

1° Que Sa Majesté (que Dieu la protége!) ira droit au ciel;

2° Que les ministres de Sa Majesté iront tous au diable;

3° Et que moi, j'irai droit — à mon but en revenant maintenant à mon histoire.

Comme pourtant il est nécessaire au développement de cette histoire de faire connaître la vie préalable de notre pacha, j'informerai le lecteur qu'il avait été élevé dans la profession de barbier. Comme

il avait du courage personnel, il avait été à la tête d'une commotion populaire en faveur de son prédécesseur, qui l'en avait récompensé en lui accordant un poste distingué dans l'armée. Ayant eu du succès en commandant un détachement, pendant que son général perdait une bataille, il reçut ordre de lui faire couper la tête, et de prendre le commandement en chef de l'armée, ordre qu'il exécuta avec la célérité la plus exemplaire. Ayant obtenu de nouveaux succès, il lui vint à l'esprit, comme au sultan, que son prédécesseur avait été en place un temps extraordinaire. Il porta une accusation contre lui, et comme il l'appuya par un présent de mille bourses d'or, le sultan envoya le cordon au pacha, et un firman au général d'armée pour lui conférer la place du condamné.

Le lendemain matin de sa promotion, il avait la tête entre les mains de son barbier, qui était un Grec rusé et intelligent, nommé Mustapha. Les barbiers sont des hommes privilégiés. Courant sans cesse de pratique en pratique pour gagner leur vie, ils recueillent divers sujets de conversation; et quelque absurde qu'elle puisse être quelquefois, elle sert à soulager l'ennui d'une opération qui ne laisse au patient que la liberté d'un seul organe, — l'oreille. D'ailleurs on est porté à vivre en bonne intelligence avec un homme qui a en son pouvoir de vous couper la gorge, si bon lui semble; et celui qui tient

son souverain par le nez, peut bien se permettre quelques libertés dans ses discours.

Mustapha avait été élevé dans sa profession quand il était esclave. A l'âge de dix-neuf ans, il suivit son maître à bord d'un bâtiment marchand allant à Scio. Un pirate s'en empara, et Démétrius, — c'était le nom du jeune Grec, — se joignit à cette bande de mécréants, et fit avec elle l'apprentissage du métier de couper la gorge, jusqu'au moment où le corsaire fut pris par une frégate anglaise. Étant actif et intelligent, il fut admis dans l'équipage, y passa trois ans, prit part à plusieurs actions navales; et quand la frégate retourna en Angleterre, l'équipage fut congédié. Ce ne fut que lorsque Démétrius se trouva réduit presque à son dernier shilling, qu'il songea à faire quelque chose pour gagner sa vie; et en colportant dans une boîte de la rhubarbe et quelques marchandises du Levant, il réussit à amasser de quoi payer son passage sur un bâtiment frété pour Smyrne, son pays natal. Ce navire fut pris par un corsaire français; mais comme il était passager, on ne le fit pas prisonnier, et on le mit à terre. Il parvint bientôt à obtenir la place de valet de chambre d'un millionnaire, et ayant eu l'adresse de lui voler quelques centaines de napoléons, il prit la fuite, et arriva enfin en Grèce. Démétrius avait acquis quelque connaissance du monde, et il pensa qu'en devenant un vrai croyant, il aurait plus

de chance d'avancement en Turquie. Il envoya donc le patriarche au diable, prit le turban, et, quittant la scène de son apostasie, il reprit son premier métier de barbier sur le territoire du pacha dont nous avons rapporté la fin tragique, et il avait obtenu les bonnes grâces de son successeur, quand celui-ci était général de l'armée. Toutes ses qualités étaient au superlatif; il était très-petit, très-corpulent, très-illettré, très-irascible et très-stupide.

— Mustapha, lui dit le pacha, tu sais que j'ai fait sauter la tête de tous ceux qui laissaient leurs babouches à la porte de mon prédécesseur.

— *Allah Kebur!* Dieu est tout-puissant, répondit le barbier. Ainsi périssent tous les ennemis de votre sublime hautesse! N'étaient-ils pas tous fils de Shitan (1)?

— Cela est vrai, Mustapha, répondit le pacha; mais il en résulte qu'il me faut un visir, et je ne sais qui est en état de remplir ce poste.

— Tandis que votre sublime hautesse est pacha, un enfant en est en état. Qui peut s'égarer, quand il est gardé par la sagesse même?

— Cela est vrai, Mustapha; mais si je dois toujours guider mon visir, autant vaudrait l'être moi-même. D'ailleurs, si je me trouvais en mauvaise odeur près du sultan, qui aurais-je à blâmer?

(1) Satan.

Inshallah ! s'il plait à Dieu, la tête du visir peut sauver la mienne.

— Ne sommes-nous pas comme des chiens devant vous ? Heureux celui qui, en offrant sa tête, pourrait sauver la vôtre ! Ce devrait être le plus beau jour de sa vie.

— Cela est vrai, Mustapha ; mais, dans tous les cas, ce serait le dernier.

— Si votre sublime hautesse permet à son esclave de parler en sa présence, je lui dirai qu'un visir doit être un homme ayant un grand tact ; sachant tirer une ligne avec autant de précision que lorsque je rase la tête de votre hautesse ; ne laissant pas un poil, et n'entamant pas la peau.

— Très-vrai, Mustapha.

— Il faut qu'il sache distinguer les gens mécontents de votre gouvernement, et qu'il les fasse disparaître comme j'extirpe le petit nombre de poils blancs qui se mêlent à votre sublime et magnifique barbe.

— Très-vrai, Mustapha.

— Il faut, en outre, qu'il remédie à tout ce qui peut souiller la pureté de l'État, comme j'ai nettoyé ce matin vos sublimes oreilles.

— Encore très-vrai, Mustapha.

— Il faut aussi qu'il connaisse tous les ressorts du cœur des hommes, comme j'ai prouvé ce matin que je connais ceux qui font agir les muscles du

corps humain en pétrissant les membres de votre hautesse après son bain.

— Toujours très-vrai, Mustapha.

— Enfin il faut un homme qui soit éternellement reconnaissant de l'honneur que vous lui aurez fait.

— Tout ce que vous dites est très-vrai, Mustapha; mais où trouver cet homme?

— Si votre hautesse veut un fou ou un fripon, il ne faut pas aller bien loin pour en trouver. Mais un homme qui réunisse toutes ces qualités n'est pas facile à découvrir. — Je n'en connais qu'un seul.

— Et qui est-il?

— Celui dont la tète est votre marche-pied, répondit Mustapha en se prosternant devant lui; — le plus dévoué des esclaves de votre sublime hautesse, — Mustapha.

— Saint Prophète ! Vous, Mustapha ! — Mais quand j'y songe, puisqu'un barbier peut devenir pacha, je ne vois pas pourquoi un autre ne deviendrait pas visir. — Oui, mais où trouverais-je un barbier? — Non, Mustapha, non, on peut trouver aisément un bon visir; mais pour être bon barbier, vous savez aussi bien que moi qu'il faut du talent.

— Votre esclave ne l'ignore pas; mais il a voyagé dans des pays où il a vu des hommes remplir en

même temps différentes places plus incompatibles que celles de visir et de barbier, qui ont un rapport très-direct l'une avec l'autre. Les potentats règlent les affaires des nations en faisant leur toilette. En rasant la tête de votre sublime hautesse, je puis recevoir ses ordres pour en faire tomber d'autres; et vous pouvez mettre en ordre en même temps votre personne et votre gouvernement.

— Cela est vrai, Mustapha. Eh bien! à condition que vous continuerez à être mon barbier, je consens à vous prendre pour mon visir.

Mustapha se prosterna de nouveau, se releva et continua ses fonctions.

— Vous savez écrire, sans doute? lui demanda le pacha après un instant de silence.

— Ecrire! A Dieu ne plaise! Je me regarderais comme ne pouvant occuper le poste auquel votre hautesse vient de m'élever.

— Je croyais cette connaissance nécessaire à un visir, quoiqu'elle ne le soit pas à un pacha.

— Il peut être à propos qu'il sache lire; mais je crois pouvoir prouver à votre hautesse que savoir écrire serait aussi dangereux qu'inutile, surtout pour ceux qui sont revêtus d'un grand pouvoir. Par exemple, votre sublime hautesse envoie au sultan un message par écrit; ce message lui déplaît, et il est indisposé contre vous. Si vous eussiez donné un message verbal, vous auriez pu le

désavouer et faire mourir sous le bâton celui qui l'aurait porté, pour prouver votre sincérité.

— Cela est très-vrai, Mustapha.

— Le grand-père de votre esclave était receveur-général des douanes, et il était toujours en fureur quand il était obligé de prendre la plume. C'était un article de foi pour lui que nul gouvernement ne pouvait prospérer quand tout le monde savait écrire. Écoutez-moi bien, Mustapha, me dit-il un jour. Voici en quoi consiste le fléau de l'écriture. Je suis obligé de donner un reçu pour chaque somme que je reçois. Qu'en résulte-t-il? que le gouvernement perd chaque année plusieurs milliers de sequins. Car quand je demande le paiement une seconde fois, on me présente mon reçu; tandis que, sans cette maudite invention de l'écriture, j'aurais fait payer la même somme deux fois, sinon trois. Souvenez-vous bien, Mustapha, que l'écriture entrave la marche de tout gouvernement.

— Cela est très-vrai, Mustapha. En ce cas, nous n'écrirons point.

— Nous recevrons tout par écrit des autres, mais nous n'écrirons jamais nous-mêmes. J'ai un jeune esclave grec dont nous pourrons nous servir au besoin. Il sait lire parfaitement. Je l'ai occupé tout récemment à me lire les histoires des Mille et une Nuits.

— Des histoires? Quelles sont ces histoires? Je

n'en ai jamais entendu parler. J'aime beaucoup les histoires.

— Si votre sublime hautesse désire les entendre lire, l'esclave est à ses ordres.

— Amenez-le ce soir, Mustapha ; nous fumerons une pipe, et nous l'écouterons. J'aime beaucoup les histoires. Elles me font toujours dormir.

Les affaires de cette journée se firent avec une précision admirable par les deux ci-devant barbiers ; ce qui prouve combien il est facile de gouverner un peuple, quand il n'y a pas «trois ordres» pour y jeter la confusion.

Conformément aux ordres du sultan, Mustapha revint le soir avec l'esclave grec. Le nouveau visir s'étant assis sur un coussin aux pieds du pacha, les pipes furent allumées, et l'esclave reçut ordre de commencer sa lecture.

Il en était arrivé à la fin de la première Nuit, quand le sultan, désirant savoir la fin de l'histoire racontée par Shéhérazade, diffère jusqu'au lendemain à donner l'ordre de la faire mourir.

— Combien de temps avant le lever du soleil cette fille appelle-t-elle sa sœur? demanda le pacha ôtant sa pipe de sa bouche.

— Environ une demi-heure, votre sublime hautesse.

— Et voilà tout ce qu'elle peut dire en une demi-

heure? Il n'y a pas une femme dans mon harem qui n'en dit autant en cinq minutes.

Le pacha prit un tel plaisir à ces histoires, qu'il ne s'endormit pas une seule fois, et l'esclave grec continua sa lecture tous les soirs, jusqu'à ce que l'ouvrage fût fini. Le pacha, qui se vit privé de son amusement de chaque soirée, ne sut plus comment passer son temps, prit de l'humeur et devint si irritable que Mustapha lui-même ne s'approchait de lui qu'en tremblant.

— J'ai pensé, lui dit un matin le pacha, pendant qu'il exerçait ses premières fonctions, qu'il ne me serait pas plus difficile qu'au Calife des Mille et une Nuits de me faire raconter des histoires.

— Votre esclave peut-il aider votre hautesse à exécuter ce projet?

— Je n'ai besoin de l'aide de personne; venez ce soir, et vous verrez.

Mustapha arriva dans la soirée. Le pacha fuma sa pipe quelque temps, ayant l'air de réfléchir en silence. Enfin il frappa des mains et donna ordre à un esclave d'avertir sa favorite Zeinab qu'il désirait la voir.

Zeinab arriva, son voile baissé. — Votre esclave attend le bon plaisir de son maître.

— M'aimez-vous, Zeinab? lui demanda le pacha.

— N'adoré-je pas la poussière des pieds de mon maître?

— Cela est très-vrai. — Eh bien ! Zeinab, j'ai une faveur à vous demander. — Je vous prie... Faites bien attention, Zeinab ! — je désire... Le fait est que je veux que vous déshonoriez mon harem le plus tôt possible.

— Par Allah et le Prophète ! votre hautesse est ce soir en humeur de se divertir, dit Zeinab en tournant les talons pour se retirer.

— Tout au contraire ; je vous parle très-sérieusement, et je vous prie de me satisfaire sur ce point.

— Mon maître a-t-il envoyé chercher son esclave pour l'insulter ? — Déshonorer le harem ! A Dieu ne plaise. L'eunuque et le sac ne seraient-ils pas prêts pour me punir ?

— Cela peut être ; mais telle est ma volonté. M'obéirez-vous ou non ?

— Je n'obéirai pas à un pareil ordre. Ou mon maître a bu du jus de la grappe défendu par le Prophète, ou il est possédé par Shitan !

Et à ces mots, Zeinab sortit de l'appartement en versant des larmes de rage et de dépit.

— Voyez l'obstination ! s'écria le pacha ; les femmes ne cherchent qu'à vous contrarier : si vous leur demandez de vous être fidèles, elles travailleront jour et nuit à vous tromper ; dites-leur de ne pas l'être, et elles le seront en dépit de vous. — Tout était si bien arrangé dans ma pensée ! Je leur

aurais fait couper la tête à toutes ; j'aurais pris une nouvelle femme tous les soirs jusqu'à ce que j'en trouvasse une qui pût raconter des histoires, et alors j'aurais remis l'exécution au lendemain.

Mustapha, qui avait ri dans sa barbe de l'étrange idée du pacha, s'aperçut pourtant que la manie d'entendre des histoires avait tellement pris possession de son esprit, qu'à moins qu'elle ne fût satisfaite, les résultats pourraient en être fâcheux, même pour lui.

— Le plan de votre sublime hautesse, lui dit-il, était ce qu'on devait attendre de sa suprême sagesse : mais le proverbe ne nous a-t-il pas avertis que les projets des hommes les plus sages sont souvent contrariés par la folie et l'obstination des femmes ? Votre esclave osera vous prier d'observer que le calife Haroun trouva occasion d'apprendre beaucoup de belles histoires en se promenant déguisé avec son premier visir Mesrour. Si votre hautesse en faisait autant avec le plus humble de ses esclaves, Mustapha, le résultat serait peut-être le même.

— Cela est très-vrai, Mustapha, répondit le pacha enchanté de cette proposition ; prépare deux déguisements, et nous nous mettrons en course dans une heure. — *Inshallah !* un pacha sans histoires serait un pacha sans queues. Nous venons de lire les Mille et une Nuits ; il faut qu'on me raconte

mille et une histoires; et alors je serai LE PACHA A MILLE ET UNE QUEUES.

Mustapha, qui était charmé de donner une direction plus paisible aux idées du pacha, se procura deux costumes de marchand. C'était le déguisement ordinaire du calife et de son visir dans les Mille et une Nuits, et il savait que la vanité de son maitre serait flattée d'imiter un personnage si célèbre.

Il faisait nuit quand ils sortirent du palais, suivis à quelque distance de plusieurs esclaves bien armés, dans le cas où ils auraient besoin de leur aide. Les ordres stricts qui avaient été publiés lors de l'avénement du nouveau pacha, pour empêcher tout tumulte et toutes commotions populaires, et à l'exécution desquels des patrouilles de soldats étaient chargées de veiller, faisaient que les rues étaient désertes.

Ils s'y promenèrent quelque temps sans rien voir qui pût amener l'accomplissement de leurs désirs. Le pacha, qui n'était pas habitué à marcher à pied, commençait à être fatigué et essoufflé, quand ils passèrent devant deux hommes arrêtés au coin d'une rue, et dont l'un disait à l'autre : — Je vous dis, Coja, que bienheureux est l'homme qui peut avoir toujours à sa disposition une croûte de pain dure comme celle-ci, quoique je ne sache si mes dents pourront la rompre.

— Il faut que je sache quelle est la raison de cette remarque, dit le pacha; Mesrour, — Mustapha, je veux dire, — vous m'amènerez cet homme demain matin après le divan.

Mustapha porta la main à sa tête en signe d'obéissance, et ordonna aux esclaves qui les suivaient de s'emparer de cet homme. Il suivit ensuite le pacha, qui, fatigué de son excursion, et croyant s'être assuré une histoire pour le lendemain, rentra dans son palais et se coucha.

Quand Mustapha fut de retour chez lui, il se fit amener l'individu qui avait été arrêté.

— Mon brave homme, lui dit-il, vous avez fait, la nuit dernière, une observation qui est arrivée jusqu'aux oreilles de sa hautesse, le pacha, et il veut savoir pourquoi vous avez dit que bienheureux est l'homme qui peut toujours avoir à sa disposition une croûte de pain aussi dure que celle que vous ne saviez si vos dents pourraient rompre. — Que signifient ces paroles? Êtes-vous un traître, un mécontent?

— Je ne suis ni l'un ni l'autre, je vous le jure par le chameau du saint Prophète! s'écria le prisonnier se jetant à genoux tout tremblant.

— Esclave! c'est ce dont je ne suis pas bien sûr, dit le visir prenant un ton sévère pour l'effrayer. Il y a quelque chose d'énigmatique dans ce propos. Qui sait si sa sublime hautesse, le pacha, n'est pas

la croûte dure que vous voudriez pouvoir rompre sous vos dents ?

— Saint Prophète ! puisse l'âme de votre esclave ne jamais entrer dans le premier ciel, s'il voulait dire quelque chose de plus que ce qu'il a dit ! Si vous aviez été aussi souvent que votre esclave sans une bouchée de pain, vous conviendriez avec moi de la justesse de cette remarque.

— Il importe fort peu que j'en convienne avec vous ou non ; j'ai seulement à vous dire que sa hautesse le pacha n'en sera convaincu qu'autant que vous lui raconterez quelque histoire qui ait rapport à cette remarque et qui la lui explique.

— Min Allah ! A Dieu ne plaise que votre esclave raconte à sa hautesse le pacha une histoire pour le tromper !

— Que Dieu ait pitié de vous, si vous ne le faites pas ! En un mot, si vous pouvez inventer quelque bonne histoire à ce sujet, le pacha oubliera ses soupçons et vous donnera probablement quelques pièces d'or en récompense ; sans cela, il faut vous préparer à la bastonnade, sinon à la mort. Vous n'aurez à paraître en sa sublime présence que demain soir ; par conséquent vous avez tout le temps d'inventer une histoire.

— Sera-t-il permis à votre esclave de retourner chez lui pour consulter sa femme ? Les femmes ont un grand talent pour faire des histoires. Avec l'aide

de la mienne, peut-être pourrai-je obéir à vos ordres.

— Non ; il faut que vous restiez sous bonne garde. Mais comme votre femme peut vous aidér, je vous permets de l'envoyer chercher. Oui sans doute, les femmes ont un grand talent pour faire des histoires. Comme le jeune crocodile se jette par instinct dans le Nil dès qu'il sort de sa coquille, de même la femme, par sa nature, se plonge dans la mer des mensonges, que crée son imagination fertile, avant que sa bouche puisse les prononcer.

Après avoir fait ce compliment poli au beau sexe, Mustapha fit emmener le prisonnier. La permission que celui-ci avait reçue de consulter sa femme lui fut-elle utile, c'est ce dont le lecteur jugera d'après l'histoire qu'il raconta au pacha quand il fut mandé devant lui le lendemain soir.

HISTOIRE DU CONDUCTEUR DE CHAMEAUX.

— Je ne suis pas surpris que votre sublime hautesse désire avoir l'explication du langage étrange que j'ai tenu la nuit dernière ; mais j'espère qu'elle reconnaîtra, quand j'aurai terminé mon récit, que je n'avais que trop de raisons pour parler comme je l'ai fait. Je suis par naissance, comme mon costume le prouve, un fellah de ce pays ; mais je n'ai pas toujours été aussi pauvre que je le suis à pré-

sent. Mon père possédait une grande quantité de chameaux, qu'il louait aux marchands de diverses caravanes qui partent tous les ans de cette ville. Quand il mourut, j'entrai en possession de tous ses biens, et je conservai la pratique de ceux qu'il avait toujours fidèlement servis. Il en résulta que je trouvais facilement à louer mes chameaux, et je les accompagnais toujours, pour être sûr qu'ils seraient convenablement traités. Ce turban vert, quoiqu'en guenilles, est une preuve que j'ai fait le voyage de la Mecque. Ma vie se partageait entre les fatigues et les jouissances. Après un voyage rempli de souffrances et de privations, je retournais près de ma femme et de mes enfants, et je vivais heureux avec eux pendant le peu de temps que mon occupation habituelle me le permettait. Le travail ne me faisait pas peur, et je devins riche.

Pendant une marche pénible à travers le désert avec une caravane, il me naquit un petit chameau. Ma première idée fut de l'abandonner et de le laisser périr sur les sables, car mes chameaux étaient fort chargés et très-fatigués. Cependant, en l'examinant avec attention, je le trouvai si bien fait et si vigoureux, que je résolus de l'élever. Je divisai donc la charge de sa mère entre mes autres chameaux, et je l'attachai sur son dos. Nous arrivâmes au Caire sans aucun accident, et à mesure que mon jeune chameau grandissait, j'eus lieu de me félici-

ter de lui avoir sauvé la vie, car tous les connaisseurs le regardaient comme un prodige de force et de beauté, et ils me prédirent qu'il serait choisi pour être le saint chameau chargé de porter le Coran dans le pèlerinage à la Mecque. Cette prophétie se vérifia cinq ans après sa naissance. Pendant tout ce temps j'accompagnai les caravanes comme auparavant, et je continuai à m'enrichir.

Mon chameau, au bout de cinq ans, avait atteint toute sa perfection; il portait la tête presque trois pieds plus haut que tous les autres, et quand la caravane se disposa à partir, je le présentai aux sheiks, comme candidat pour l'honneur de porter le Coran. Ils étaient sur le point de l'accepter, quand un marabout, pour une raison ou pour une autre, les en détourna en les assurant que ce chameau porterait malheur à la caravane, s'il était porteur du saint Coran.

Comme cet homme passait pour être un prophète, les sheiks furent effrayés, et ils firent choix d'un chameau fort inférieur. Irrité de l'intervention du marabout, je lui dis des injures; il ameuta contre moi la populace, qui fut sur le point de me massacrer, et ramassant une poignée de sable, il la jeta avec force contre terre, en s'écriant: « Ainsi périra, par le jugement du ciel, toute caravane qui souffrira que ce maudit chameau porte la sainte parole du Prophète! » Cependant, le marabout n'étant

pas au Caire l'année suivante, et ne se trouvant pas un seul chameau qui pût le disputer au mien en beauté, les sheiks le choisirent d'une voix unanime.

La caravane s'assembla. C'en était une des plus considérables qui fussent jamais parties du Caire, et il s'y trouvait dix-huit mille chameaux. Vous pouvez vous figurer avec quelle fierté, quand la caravane traversa les rues, je fis remarquer à ma femme ce superbe animal, sa bride enrichie d'or et de pierres précieuses, conduit par les saints sheiks en robe verte, portant sur son dos la caisse qui contenait la loi de notre Prophète, et entouré d'une troupe de musiciens et d'une foule d'hommes et de femmes qui chantaient les louanges d'Allah. Le lendemain matin, je fis mes adieux à ma femme et à mes enfants, et j'allais quitter la maison, quand ma plus jeune fille, qui n'avait guère plus de deux ans, me rappela pour m'embrasser encore une fois. Tandis que je la soulevais, je sentis sa petite main se glisser dans ma poche, et je m'imaginai qu'elle y cherchait quelques fruits, car j'avais coutume de lui en rapporter quand je revenais du bazar; mais pour cette fois il ne s'y en trouvait point. Je la remis entre les bras de sa mère, et je me hâtai d'aller rejoindre la caravane, ne voulant pas arriver trop tard à mon poste.

Toute la journée qui précéda le départ se passa à

prendre les arrangements nécessaires pour le voyage, et l'on se mit en marche aussitôt que le soleil fut couché. Nous partîmes le soir, et après une marche de deux nuits, nous arrivâmes à Adgeroïd, où nous restâmes trois jours pour nous procurer de Suez notre provision d'eau, et pour laisser reposer nos chameaux avant notre marche forcée dans le désert d'El Tyh.

Le jour où nous devions partir, tandis que je fumais ma pipe au milieu de mes chameaux, j'aperçus un hérie (1) venant du côté du Caire. Il passa près de moi avec la rapidité d'un éclair; mais j'eus le temps de reconnaître celui qui le montait. C'était le marabout qui, lors du pèlerinage de l'année précédente, avait prédit qu'il arriverait malheur à la caravane si mon chameau était employé à porter le Coran.

Le marabout s'arrêta devant la tente de l'émir Hadgi, qui commandait la caravane. Curieux de savoir pourquoi il nous avait suivis, et ayant un pressentiment que son arrivée avait rapport à mon chameau, j'y courus sur le champ. Il était occupé à haranguer l'émir, les sheiks et les marchands qui l'entouraient, menaçant de mort toute la caravane si l'on ne tuait à l'instant mon chameau, et si l'on n'en choisissait un autre pour le remplacer. Ayant

(1) Dromadaire habitué à la course.

parlé ainsi quelque temps avec une force et une énergie qui répandirent la consternation, il partit tout à coup en se dirigeant vers l'occident; et en quelques instants il fut hors de vue.

L'émir ne savait que faire ; des murmures s'élevaient dans la foule; je craignis qu'on ne suivît l'avis du marabout; je fus alarmé pour la vie de mon chameau favori, et tremblant de perdre l'honneur que faisait rejaillir sur moi le choix qu'on en avait fait, je me rendis coupable d'un mensonge.

— O émir, m'écriai-je; n'écoutez pas un homme qui est mon ennemi; il a mangé de mon pain, et il m'a payé de mon hospitalité en cherchant à séduire la mère de mes enfants. Je l'ai chassé honteusement de chez moi, et il cherche à s'en venger. Puissent tous les malheurs dont il a menacé la caravane tomber sur moi, si ce que je vous dis n'est pas vrai !

On me crut; on méprisa les conseils du marabout; et la nuit suivante, nous entrâmes dans le désert d'El Tyh. C'est une immense étendue de sables, sur lesquels les traces de ceux qui les traversent sont effacées par le moindre souffle de vent, — une mer sans eau, — un abîme de désolation. Malgré les prédictions du marabout, nous n'éprouvâmes aucun accident, et après trois nuits de marche fatigante, nous arrivâmes en sûreté à Makhel, où nous renouvelâmes notre provision d'eau. Ceux qui me

connaissaient, plaisantaient avec moi de la fausse prophétie de mon ennemi, quand nous nous rencontrions près des puits. Mais nous avions encore trois jours de fatigue à essuyer avant d'arriver au château d'Akaba; et dès que le soleil se coucha, nous continuâmes notre pénible voyage.

Ce fut dans la matinée du second jour, environ une heure après que nous avions dressé nos tentes, que la fatale prophétie du marabout s'accomplit, et que le jugement rendu contre moi par Allah pour me punir de mon mensonge fut exécuté.

Un sombre nuage parut à l'horizon, il augmenta peu à peu, devint d'un jaune brillant, et couvrit enfin la moitié du firmament. Tout à coup, il en sortit un ouragan terrible qui arrachait des montagnes de sable de dessus leur base, en remplissait l'atmostphère, et les faisait retomber sur nos têtes. La tente splendide de l'émir fut la première qui en éprouva la fureur. Enlevée par le tourbillon, elle passa par-dessus ma tête avec la rapidité d'un hérie, et presque au même instant, toutes les autres furent ou renversées par terre, ou enlevées dans les airs.

Des colonnes mobiles de sable tombaient sur nous, renversaient les hommes et les animaux et les suffoquaient. Les chameaux enfonçaient leurs têtes sous le sable, et profitant de leur instinct, nous en faisions autant, attendant notre destin en silence et en tremblant. Mais le terrible simoun ne s'était

pas encore armé de toute sa fureur. Au bout de quelques minutes on ne pouvait plus rien distinguer, l'obscurité était complète, et elle était rendue plus horrible par les cris de désespoir des hommes et des femmes et par le bruit des chevaux et des chameaux, qui, ayant rompu les cordes qui les attachaient, cherchaient en vain à échapper à ce fléau destructeur.

Je m'étais couché près d'un de mes chameaux, la tête à demi enfoncée sous ses côtes, et j'attendais la mort avec le sentiment d'horreur d'un homme qui sentait que le courroux du ciel le poursuivait avec justice. Je restai une heure dans cette position, et l'on ne peut se figurer des souffrances plus cruelles que celles que j'endurai pendant tout ce temps. Le sable brûlant pénétrait sous mes vêtements, bouchait les pores de ma peau, et j'osais à peine respirer l'air enflammé qui m'offrait le seul moyen de prolonger mon existence. Enfin ma respiration devint plus libre, et je n'entendis plus les sifflements de l'ouragan. Je levai la tête avec précaution; mais mes yeux avaient perdu leur pouvoir, et je ne voyais qu'un brouillard jaune impénétrable. Je m'imaginai que j'étais devenu aveugle, et quelle chance de salut pouvait avoir un aveugle dans le désert d'El Tyh? Je repris ma première position, je songeai à ma femme et à mes enfants, et me livrant au désespoir, je pleurai amèrement.

Les larmes que je versai me soulagèrent et me rendirent des forces. Je levai la tête une seconde fois. — Je pouvais voir ! Je restai prosterné la face contre terre pour rendre d'humbles actions de grâces à Allah, et ensuite je me levai. — Oui, je pouvais voir ; mais quel aspect se présenta à mes yeux ! J'aurais voulu en ce moment pouvoir les fermer pour toujours. Le ciel était redevenu serein, et la mer de sables ne roulait plus de vagues ; mais où étaient l'émir Hadgi et ses gardes ? où étaient les sheiks, les agas, les mamelucks et les janissaires ? Qu'étaient devenus les musiciens, les chanteurs, les marchands, les hommes et les femmes de toutes nations et de toutes tribus qui s'étaient joints à la caravane ? Tout avait péri. Des monticules de sable marquaient les endroits où ils étaient enterrés ; et l'on voyait çà et là partie du corps d'un homme ou d'un chameau, sur lequel le seul monument qui se trouve dans le désert n'avait pas été élevé. Tout avait péri, excepté le seul coupable, à qui il avait été permis de vivre, pour qu'il pût voir les malheurs affreux causés par sa présomption et par son crime.

Pendant quelques minutes, je contemplai cette scène avec l'apathie du désespoir, car il me semblait qu'Allah n'avait voulu que je survécusse aux autres qu'afin de me frapper d'une mort encore plus terrible. Mais ma femme et mes enfants se présentè-

rent à mon souvenir, et pour l'amour d'eux je résolus de faire tous mes efforts pour sauver une vie qui n'avait plus que ce seul bien pour l'attacher à la terre.

En parcourant ce vaste champ de morts, j'aperçus une outre, et je la saisis avec avidité, espérant y trouver de quoi apaiser une soif ardente. Il n'y restait pas une seule goutte d'eau. J'en trouvai une autre : elle était également vide. J'avais vu entre les monts de sables plusieurs chameaux qui n'en étaient pas couverts, et je résolus d'en ouvrir un pour me procurer l'eau qu'il pouvait encore avoir dans le réservoir de son estomac. Cette épreuve me réussit, et ayant étanché ma soif, je pris une des outres vides, et ouvrant les autres chameaux avant que la putréfaction fût commencée, je trouvai dans leur estomac assez d'eau pour en remplir la moitié de mon outre. Je retournai alors au chameau près duquel j'étais resté pendant toute la durée du simoun; et m'étant assis sur le corps de cet animal, je me mis à réfléchir sur ce que j'avais à faire. Je savais que je n'étais qu'à une journée des puits d'Akaba; je savais aussi dans quelle direction je devais marcher pour y arriver; mais quelle chance avais-je d'y réussir? Cependant le jour tirait vers sa fin, et je résolus d'en faire la tentative.

Dès que le soleil eut disparu, je me levai, et attachant mon outre sur mon dos, je me mis en route.

Je marchai toute la nuit, et au point du jour, il me parut que j'avais fait la moitié du chemin qu'aurait pu faire une caravane. J'avais donc encore un jour à passer dans le désert, sans aucune protection contre l'ardeur intense du soleil, et une autre nuit de fatigue à subir. L'eau ne manquait pas, mais je n'avais aucun aliment. Quand le soleil se leva, je m'assis au bas d'un monticule de sables, pour rester exposé à ses rayons pendant douze heures, qui me sembleraient éternelles. Quand midi approcha, mon cerveau s'échauffa, et je perdis presque la raison. Mes yeux, trompés par le phénomène bien connu du désert, présentaient à mon imagination des objets qui n'existaient pas. Tantôt je voyais des lacs d'eau limpide; je me traînais avec peine pour y arriver, et ils disparaissaient. Tantôt c'étaient des arbres que je croyais apercevoir; j'en voyais les branches agitées par le vent, et après m'être de nouveau fatigué dans l'espoir de jouir de leur ombre, je reconnaissais que c'était encore une illusion.

Enfin la nuit arriva, et les étoiles, en se montrant, m'avertirent que je pouvais continuer mon voyage. Je bus à grands traits de l'eau de mon outre, et je me remis en marche. Je suivis le chemin tracé par les os des chameaux et des chevaux morts dans le désert, faisant partie des caravanes précédentes, et les premiers rayons du jour me firent voir le château d'Akaba à peu de distance. Retrouvant une

nouvelle vie, je doublai le pas, et en moins d'une demi-heure je me trouvai près d'une fontaine entourée d'arbres, dont je bus l'eau limpide et fraîche avec délice. Quel bonheur était le mien! Combien il était doux d'être assis à l'ombre, de respirer l'air frais, d'entendre le gazouillement des oiseaux, et de respirer le parfum des fleurs qui croissaient dans ce lieu charmant! Au bout d'une heure, je me déshabillai, je me baignai, et me trouvant complétement rafraîchi, je tombai dans un profond sommeil.

Je m'éveillai, tourmenté par la faim. J'avais passé trois jours sans nourriture; mais jusqu'alors je n'en avais pas senti le besoin, ou, pour mieux dire, la soif, encore plus impérieuse, me l'avait fait oublier. Mais à présent qu'elle était satisfaite, la nature demandait un soutien plus solide, et ses demandes devenaient plus importunes de moment en moment. Je me levai, et je cherchai à voir si, par hasard, quelque caravane arrivait; mais je n'en aperçus aucune. Vingt-quatre heures se passèrent encore; les forces me manquaient, et ne pouvant plus me soutenir assis, je m'étendis par terre pour attendre la mort. En prenant cette attitude, je sentis quelque substance dure qui me blessait le côté. Croyant que c'était une pierre, j'y portai la main pour la jeter, afin de pouvoir du moins mourir plus à l'aise. Mais je reconnus que l'objet qui me gênait était dans ma

poche ; je l'en retirai, j'y jetai les yeux : c'était un morceau de pain sec et dur ; mais quel trésor inappréciable dans un pareil moment ! Je crus qu'il m'avait été envoyé par le ciel, et c'était une offrande aussi pure que s'il en fût venu, car c'était le don de l'innocence et de d'affection — C'était le morceau de pain que ma petite fille venait de recevoir pour son déjeuner et qu'elle avait mis dans ma poche, quand je croyais qu'elle y cherchait des fruits. Je le trempai dans l'eau de la fontaine, et je le dévorai en versant des larmes de reconnaissance pour le ciel, et de tendresse pour mon enfant.

Ce pain me sauva la vie, car le lendemain je vis arriver une petite caravane qui retournait au Caire. Les marchands qui la composaient m'accueillirent avec bonté, me placèrent sur un de leurs chameaux, et j'eus le bonheur d'embrasser de nouveau ma famille, que j'avais désespéré de jamais revoir. — Depuis ce temps, ayant perdu ainsi tous mes chameaux, j'ai toujours été pauvre; mais je me résigne à la volonté d'Allah, et je reconnais que ses jugements sont justes.

J'espère à présent que votre hautesse conviendra que je n'avais pas tort de dire hier soir : Bienheureux celui qui peut toujours avoir à sa disposition une croûte de pain dur.

— Cela est très-vrai, dit le pacha. Ce n'est pas

une mauvaise histoire, Mustapha. Donnez-lui cinq pièces d'or, et congédiez-le.

Le conducteur de chameaux se prosterna devant le pacha, reçut ses pièces d'or, et se retira fort content du dénouement d'une aventure dont le commencement ne lui avait pas causé peu d'alarme.

— Allah Kébir! dit le sultan quand il fut parti, cet homme a beaucoup souffert; et qu'y a-t-il gagné? un turban vert et le nom de Hadgi (1). Je n'aurais jamais cru qu'il pût y avoir une aussi bonne histoire sur une croûte de pain. Sa description du simoun m'a desséché les entrailles. Je ne puis souffrir le sorbet; le hakin m'a défendu le rakee. Que faire, Mustapha?

— Le saint Prophète a-t-il défendu le vin aux vrais croyants quand ils sont malades? Le dessèchement d'entrailles de votre hautesse n'est-il pas une maladie? Allah nous a-t-il donné le vin de Schiraz pour ne pas en faire usage?

— Par la barbe du saint Prophète! Mustapha, vos paroles sont la sagesse même. En sommes-nous moins vrais croyants pour boire du vin? — Il n'y a d'autre dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète. — Esclave, du vin!

— L'injonction du Prophète est claire, votre

(1) Saint; épithète qu'on donne à tous ceux qui ont fait le pèlerinage de la Mecque. — (*Note du traducteur.*)

hautesse. Pourquoi a-t-il défendu le vin? C'est pour que les vrais croyants ne se montrent pas dans les rues dans un état d'ivresse, comme les Giaours du Frangistan. Si donc nous buvons du vin sans nous enivrer, nous ne violons pas la loi. Et pourquoi les lois sont-elles faites? pour maintenir le peuple dans l'ordre. *Mashallah!* Il n'y a pas de lois pour un pacha; tout ce qu'il a à faire, c'est de croire qu'il n'y a d'autre dieu que Dieu, et que Mahomet est son prophète. — Votre esclave parle-t-il bien?

— A merveille, répondit le pacha en portant à sa bouche le pot de vin, qu'il passa ensuite à Mustapha.

— *Allah kérim!* Dieu est miséricordieux, dit le visir, il est du devoir de votre esclave de boire, puisque c'est la volonté de votre hautesse. *Allah akbar!* qui aurait assez de présomption pour ne pas suivre l'exemple d'un pacha? Et il colla le pot de vin à ses lèvres, qui, pendant une minute, semblaient ne pouvoir se résoudre à s'en détacher.

Je crois que cette histoire devrait être mise par écrit, dit le pacha après quelques instants de silence.

— Mon esclave grec s'en chargera, votre hautesse, et il en perfectionnera le style afin de la rendre plus digne de vos sublimes oreilles, si vous désiriez quelque jour l'entendre lire.

— Si je m'en souviens bien, Mustapha, le calife

Haroun avait coutume d'ordonner que les histoires qu'on lui racontait fussent écrites en lettres d'or; il faut que nous en fassions autant.

— C'est un art qui est perdu, votre hautesse.

— En ce cas, il faut nous contenter de les faire écrire avec de l'encre. — Mais le soleil va se coucher, Mustapha, et il est temps de nous préparer à sortir.

Et le pacha, ayant vidé le pot de vin, demanda du café.

CHAPITRE II.

Après avoir pris le café, le pacha et son visir, déguisés comme la première fois, et suivis de loin par quelques esclaves, sortirent du palais pour chercher quelque conteur d'histoire. Il y avait à peine une demi-heure qu'ils étaient en marche, quand le pacha entendit deux hommes qui parlaient à haute voix et avec vivacité à la porte d'une boutique où l'on vendait du vin.

— Je vous dis, Anselmo, s'écriait l'un, que ce vin est la drogue la plus infâme qu'on ait jamais bue ; et je dois m'y connaître, après avoir distillé l'essence d'un Éthiopien, d'un Juif et d'un Turc.

— Je me soucie fort peu de vos distillations, répondit l'autre, je crois être à cet égard un meilleur juge que vous; je n'ai pas été quinze ans moine dominicain sans avoir appris à connaître le mérite de toutes les espèces de vin.

— Je voudrais savoir, dit le pacha, ce que ce drôle entend en disant qu'il a distillé l'essence d'hommes de trois nations différentes, et pourquoi un moine dominicain se connaîtrait en vin mieux qu'un autre. Mustapha, il faut que je voie demain ces deux hommes.

Ils furent amenés devant le pacha le lendemain matin, et il demanda à celui qui avait parlé le premier l'explication de ce qu'il avait dit. Cet homme se prosterna devant le pacha, et s'écria : — Que votre hautesse daigne donc me promettre, par le glaive du Prophète, que, quoique je puisse lui dire, il ne m'en arrivera aucun mal, et j'obéirai sur-le-champ à ses ordres.

— *Mas hallah!* que craint donc le *Kafir* (1) ? demanda le pacha à Mustapha ; quel crime peut-il avoir commis, pour en demander le pardon avant d'avoir raconté son histoire?

— Je n'ai commis aucun crime dans les États de votre sublime hautesse ; mais j'ai été malheureux dans un autre pays. Je ne puis vous apprendre mon

(1) L'infidèle.

histoire sans avoir reçu la promesse que je vous demande.

— Je le soupçonne d'avoir commis quelque grand crime, peut-être un meurtre, dit Mustapha; mais quoique nous veillions avec grand soin sur les fleurs qui croissent dans nos jardins, et que nous punissions ceux qui osent les cueillir, nous ne nous inquiétons pas de ce qui se passe dans les jardins des autres. Votre hautesse couvre tous ses sujets de sa puissante protection; mais vous n'êtes pas obligé d'en étendre les ailes sur ceux des autres.

— Cela est très-vrai, Mustapha; d'ailleurs nous pourrions perdre une histoire. — Kafir, tu as notre promesse; commence ton récit.

L'esclave grec se releva, et raconta son histoire ainsi qu'il suit :

HISTOIRE DE L'ESCLAVE GREC.

Je suis Grec de naissance; mes parents étaient de pauvres gens demeurant à Smyrne, et je fus élevé dans le métier de mon père, celui de tonnelier. J'avais vingt ans quand je perdis mes parents; j'entrai au service d'un marchand de vins juif, et j'y étais depuis trois ans quand il arriva une circonstance qui me procura une prospérité passagère, et qui me conduisit ensuite à mon état actuel de dégradation.

Mon exactitude et ma diligence avaient tellement plu à mon maître, qu'au bout de deux ans il me fit son premier garçon, et quoique je surveillasse encore la fabrication des tonneaux, j'étais principalement chargé de la manutention des vins, de les clarifier, de les soutirer, en un mot, de les mettre en état d'être vendus avec avantage. Il y avait un esclave éthiopien qui travaillait sous mes ordres. C'était un drôle vigoureux, à larges épaules, mais d'un caractère intraitable, et que mon maître n'avait jamais pu dompter. Il se moquait de la bastonnade, et quand il l'avait reçue, il n'en devenait que plus paresseux et moins obéissant. La rage qui brillait dans ses yeux quand je lui reprochais d'avoir négligé quelqu'un de ses devoirs avait quelque chose de si menaçant, que je m'attendais chaque jour à être assassiné. Bien des fois j'avais engagé mon maître à le vendre, mais l'Éthiopien étant en état de travailler autant que trois hommes, quand il le voulait, son avarice l'avait toujours empêché d'y consentir.

Un matin, j'entrai dans la tonnellerie, et j'y trouvai l'Éthiopien endormi à côté d'un tonneau que j'attendais, et qui aurait dû être prêt. N'osant le punir moi-même, j'allai chercher mon maître pour le rendre témoin de sa conduite. Le juif courroucé de la fainéantise de son esclave, ramassa une douve, et l'éveilla en lui en donnant un grand coup

sur la tête. L'Éthiopien se leva, la fureur peinte dans ses yeux, mais voyant son maître ayant encore la douve à la main, il se contenta de dire qu'il ne resterait pas longtemps, pour être battu de cette manière, et il se remit à l'ouvrage. Quand le juif fut parti, il se douta que c'était moi qui l'avais amené, et prenant la douve, courut sur moi pour m'en frapper. Je mis le tonneau entre lui et moi, et ramassai une doloire pour me défendre; il me poursuivit, et à l'instant où il levait la douve pour m'en frapper, je lui assénai sur la tête un coup de doloire qui lui fendit le crâne, et il tomba mort à mes pieds.

Je fus saisi d'une vive alarme, car tout en me disant que j'avais eu le droit de chercher à me défendre, je savais que le juif serait courroucé d'avoir perdu son esclave, ou pour mieux dire la somme qu'il avait payée pour l'acheter; et comme cette scène s'était passée sans témoins, je ne savais trop comment le cadi prendrait la chose, quand je serais conduit devant lui. Après quelques instants de réflexion, me souvenant que l'Éthiopien avait dit qu'il ne resterait pas longtemps pour être battu de cette manière, je résolus de laisser croire à mon maître qu'il s'était enfui, et de cacher son corps; ce n'était pourtant pas une chose facile, car je ne pouvais l'emporter de la tonnellerie sans être aperçu. Enfin, je pris le parti de le mettre dans le

tonneau auquel il ne manquait qu'un des fonds. Je me hâtai de le faire, je cerclai le tonneau, et je le roulai dans le cuvier où j'en avais besoin pour mettre du vin qui ne devait être vendu que l'année suivante; je le mis en place, je le remplis, et y ayant mis le bondon, je me trouvai soulagé d'un grand poids, car il n'était pas probable qu'on découvrît avant longtemps ce qui venait de se passer.

Je venais à peine de finir cette tâche, quand mon maître entra dans le cellier, et me demanda où était l'Éthiopien. Je lui répondis qu'il avait quitté la tonnellerie en jurant qu'il ne travaillerait plus, et que j'avais été obligé de finir le tonneau. Le juif, craignant de perdre son esclave, alla dénoncer sa fuite aux autorités. On prit toutes les mesures possibles pour le trouver; mais comme on ne put s'en procurer aucune nouvelle, on finit par n'y plus penser. Je continuai à travailler pour mon maître comme auparavant, et jouissant de toute sa confiance, je ne doutai pas que je ne pusse trouver avec le temps quelque occasion de me débarrasser d'un dépôt qui m'inquiétait.

Le printemps suivant, tandis que j'étais à soutirer du vin, suivant l'usage, l'aga des janissaires entra dans le cellier avec mon maître. C'était une de nos meilleures pratiques, car il faisait plus de cas du vin que du Coran. Il venait toujours en choisir une pipe lui-même, et il la faisait ensuite transpor-

ter chez lui dans une litière garnie de rideaux, comme si c'eût été une nouvelle esclave pour son harem. Mon maître lui montra les pipes de vin destinées à être vendues cette année, et qui étaient placées sur deux rangs. Je n'ai pas besoin de dire que celle qui contenait l'Éthiopien était au troisième. L'aga en goûta deux ou trois, et il n'en fut pas satisfait. — L'ami Issachar, dit-il à mon maître, je sais que l'usage de ta tribu est toujours de chercher à se défaire d'abord de ses plus mauvaises marchandises. J'ai dans l'idée qu'il se trouve du meilleur vin dans les tonneaux du troisième rang. Ordonne à ton Grec de percer celui-ci et de me faire goûter le vin qu'il contient. — Et il désigna précisément le tonneau dans lequel était l'Éthiopien. Me croyant sûr que, dès qu'il y aurait goûté, il le rejetterait avec horreur, je n'hésitai pas à prendre une vrille, et ayant percé le tonneau, j'emplis un verre de vin et je le lui présentai. Il le goûta et fit un signe de satisfaction, examina le vin au grand jour pour voir s'il était clair et de bonne couleur, le goûta une seconde fois, vida le verre, et s'écria en se tournant vers mon maître : — Chien de juif! tu voulais me vendre je ne sais quelle infernale drogue, quand tu as dans ton cellier du vin qu'on pourrait boire avec les houris.

Le juif répondit que tout le vin contenu dans son cellier était de la même qualité, mais que celui qui était

dans les tonneaux du troisième rang n'était pas encore mûr, et il en appela à mon témoignage, qui confirma son assertion.

— Goûte-le toi-même, reprit l'aga, et compare-le avec celui que tu m'as d'abord offert.

Issachar obéit et montra une grande surprise. — Ce vin a certainement plus de corps, dit-il; mais je ne saurais dire d'où cela peut venir. — Goûtez-le, Charis, ajouta-t-il en me passant le verre. Je l'approchai de mes lèvres, mais rien au monde n'aurait pu me décider à en goûter. Je me contentai de répéter, comme je pouvais le faire en toute conscience, que ce vin avait certainement plus de *corps* que le premier.

L'aga fut si charmé du vin qu'il venait de goûter, qu'il fit percer deux ou trois autres tonneaux du troisième rang, ayant sans doute dessein d'en faire bonne provision; mais n'en trouvant pas qui eût le même bouquet, il se contenta d'ordonner de rouler dans la litière celui qui contenait l'Ethiopien, et il le fit porter chez lui.

— Arrête un instant, menteur de kafir! s'écria le pacha. Prétends-tu dire que ce vin fût réellement de meilleure qualité?

— Comme je viens de le dire à votre hautesse, je ne l'avais pas goûté; mais lorsque l'aga fut parti, mon maître m'exprima de nouveau sa surprise de l'excellence de ce vin, qui, ajouta-t-il, était supé-

rieur à tous ceux qu'il avait jamais goûtés. Il me dit qu'il regrettait beaucoup que l'aga eût emporté ce tonneau, parce qu'il aurait cherché à découvrir la cause de l'amélioration étonnante de ce vin. Mais un jour que je racontais cette histoire à un Franc dans ce pays, il me dit qu'il avait été marchand de vins en Angleterre, et qu'on y avait coutume de jeter dans les tonneaux de grosses pièces de bœuf cru pour améliorer certaines espèces de vin.

— Allah Kebur! s'écria le pacha; il faut que cela soit vrai, car j'ai entendu dire que les Anglais aiment beaucoup le bœuf. — Mais continue ton histoire.

— Votre hautesse ne saurait s'imaginer de quelle frayeur je fus saisi quand je vis les esclaves de l'aga emporter le tonneau. Je me regardai comme perdu, et je résolus de quitter Smyrne. Je calculai le temps qu'il faudrait à l'aga pour boire une pipe de vin, et je fis mes arrangements en conséquence. Je dis à mon maître que j'allais le quitter, attendu qu'un de mes parents, marchand de vins à Zante, m'offrait de me prendre pour associé à son commerce. Mais Issachar savait combien je lui étais utile; il me fit mille instances pour que je restasse avec lui; il alla même jusqu'à m'offrir de me prendre lui-même pour associé; mais je fus inébranlable, car chaque fois qu'on frappait à la porte, je tremblais de voir entrer l'aga et ses janissaires pour m'arrêter.

Je fixai donc un jour très-prochain pour mon départ; mais la veille, dans la soirée, mon maître vint me trouver, tenant un papier à la main.

— Charis, me dit-il, vous croyez peut-être que je ne vous ai fait l'offre de vous associer à mon commerce que pour vous décider à rester avec moi, et sans intention de l'exécuter. Pour vous prouver le contraire, voici un acte par lequel je vous déclare mon associé, en vous assurant le tiers du profit. Examinez-le, vous verrez qu'il est en bonne forme et qu'il a été signé par le cadi.

Il venait de me remettre cette pièce entre les mains, et j'allais la lui rendre en refusant toutes ses offres, quand nous tressaillîmes l'un et l'autre en entendant frapper à la porte à coups redoublés. C'était une troupe de janissaires envoyés par l'aga, avec ordre de nous amener tous deux sur le champ en sa présence. Je me doutai de ce dont il s'agissait, et je maudis la folie que j'avais faite en ne partant pas plus tôt. Le fait est que le vin avait paru si bon à l'aga, qu'il l'avait bu beaucoup plus vite que je ne l'avais calculé; et j'avais oublié de prendre en considération dans mon calcul que le corps de l'Éthiopien occupait à peu près le tiers de l'espace contenu dans le tonneau. Mon maître, qui n'était pas si bien instruit que moi, fut plus surpris qu'alarmé, et suivit tranquillement les janissaires, tandis que j'étais à demi mort de frayeur.

Dès que nous arrivâmes, le courroux de l'aga éclata contre mon maître. — Chien de juif! s'écria-t-il, oses-tu donc te jouer à tromper ainsi un vrai croyant en lui vendant une pièce de vin qui n'est pleine qu'aux deux tiers, et en la remplissant de je ne sais quoi pour lui donner le poids convenable? Qu'as-tu mis dans ce tonneau, pour qu'il soit encore si lourd quand il ne s'y trouve plus une goutte de vin?

Le juif protesta qu'il n'avait rien mis dans le tonneau, et j'en dis autant de mon côté.

— C'est ce qu'il faudra voir, reprit l'aga. Que ton Grec aille chercher ses outils; je veux que ce tonneau soit ouvert en ta présence, afin de te convraincre de ta friponnerie.

J'allai chercher mes outils, escorté par deux janissaires, et dès que je fus de retour, l'aga m'ordonna de défoncer le tonneau. Je crus ma mort certaine, quoique je visse que le courroux de l'aga se dirigeait contre mon maître plutôt que contre moi; car mon maître ne pouvait manquer de reconnaître son esclave éthiopien, et en se rappelant les circonstances de sa disparition, il m'accuserait certainement de l'avoir tué.

Ce fut donc d'une main tremblante que j'obéis à l'ordre qui m'avait été donné. Je défonçai le tonneau, et, à l'horreur indicible de tous ceux qui étaient présents, le corps du défunt fut exposé

à leurs yeux. Heureusement pour moi que le long séjour qu'il avait fait dans le vin en avait changé la couleur; de noir il était devenu blanc. Je ne l'aurais pas reconnu moi-même, et mon maître n'eut aucun soupçon.

— Père Abraham! s'écria-t-il; qu'est-ce que je vois? — un corps mort! — Mais je prends à témoin le Dieu d'Israël que j'ignore qui l'a placé dans ce tonneau. — Le savez-vous, Charis? Je fis serment, par la tête du patriarche de l'Église grecque, que je l'ignorais comme lui. Mais pendant ce temps les yeux de l'aga étaient fixés sur Issachar avec un air d'indignation menaçante, et les janissaires et esclaves présents à cette scène semblaient prêts à le déchirer en pièces, quoiqu'ils gardassent le silence par respect.

— Maudit chien! s'écria enfin l'aga, est-ce ainsi que tu prépares le vin que tu destines aux disciples du Prophète?

— Par mon père Abraham, aga, répondit mon maître, je ne sais pas plus que vous comment il se fait que ce corps se trouve dans ce tonneau. — Quoi qu'il en soit, et pour vous prouver que je n'ai pas voulu vous tromper, je vous donnerai avec plaisir une autre pipe de vin.

— Soit! reprit l'aga; et ton Grec ira la chercher sur-le-champ avec mes esclaves. Nous partîmes, et nous revînmes bientôt avec une autre pièce de vin.

— Une pipe de si bon vin! dit mon maître, c'est une grosse perte pour un pauvre juif! Et il s'inclina profondément devant l'aga pour prendre congé de lui.

— Demeure! s'écria l'aga ; crois-tu que je veuille te voler ton vin?

— Ah! vous avez le dessein de me le payer, aga! dit Issachar en se frottant les mains ; je savais bien que vous êtes un homme juste.

— C'est ce que je vais te prouver, répondit l'aga. Il fit vider dans de grands vases tout le vin qui était dans la pipe; quand elle fut vide, il m'ordonna de la défoncer, et lorsque je lui eus obéi, il donna ordre à ses janissaires d'y jeter mon maître. En une minute il fut garrotté, bâillonné, et jeté dans le tonneau. L'aga m'ordonna alors d'en replacer le fond. Je n'étais pas très-disposé à lui obéir, car je n'avais pas à me plaindre de mon maître, et je savais qu'il était puni d'un crime qu'il n'avait pas commis. Mais il y allait pour moi de la vie ou de la mort. D'ailleurs j'avais dans ma poche un écrit en vertu duquel j'étais son associé, et Issachar n'avait pas d'héritiers, de sorte que je pouvais espérer de succéder à la totalité de ses biens. En outre...

— Peu m'importe quels furent vos motifs, dit le pacha ; le fait est que vous l'enfermâtes dans le tonneau, n'est-il pas vrai?

— Oui, votre hautesse; mais je vous assure que j'avais le cœur brisé, — d'autant plus que j'ignorais quel destin pouvait m'attendre moi-même.

Dès que j'eus replacé le fond du tonneau, et bien assuré les cerceaux, l'aga le fit remplir avec partie du vin qu'on en avait tiré, et ainsi périt mon pauvre maître.

— Remets le bondon, Grec, me dit l'aga d'un ton sévère.

J'obéis, et je restai debout et tremblant devant lui.

— Eh bien! me demanda-t-il, que sais-tu de cette affaire?

Il me sembla que puisque l'aga avait ôté la vie à mon maître, je ne ferais pas grand mal à celui-ci en lui ôtant quelque chose de sa réputation; je répondis donc que je ne savais réellement rien de cette affaire; mais que quelque temps auparavant, un esclave éthiopien avait disparu subitement de la maison de mon maître, qui n'avait fait que très peu de recherches pour le retrouver, et que je croyais fort que c'était son corps que nous venions de voir dans une pipe de vin.

— Le maudit juif! s'écria l'aga; combien d'autres victimes a-t-il pu sacrifier de la même manière!

— Et je suis porté à croire, ajoutai-je, que

j'étais destiné à les suivre; car lorsque je lui annonçai tout récemment que j'allais le quitter, il me fit mille instances pour que je restasse près de lui; et pour m'y décider, il me remit l'écrit que voici, et vous verrez qu'il m'a reçu comme sociétaire, en m'accordant un tiers du profit.

— Eh bien, Grec, reprit l'aga, tout cela est fort heureux pour vous, car, moyennant certaines conditions, vous pourrez vous mettre en possession de toutes ses propriétés. La première est que vous gardiez chez vous cette pipe de vin, qui contient le corps de ce détestable juif; afin qu'en la voyant de temps en temps, j'aie le plaisir de me rappeler la vengeance que j'en ai tirée. La seconde est que vous gardiez aussi l'autre tonneau avec le corps qui s'y trouve, parce qu'il nourrira mon juste ressentiment. La dernière est que vous me fournissiez gratis tout le vin dont j'aurai besoin, et de la meilleure qualité. Acceptez-vous ces conditions, ou dois-je vous considérer comme complice de ce crime infâme?

Je n'ai pas besoin de dire que je consentis bien volontiers à tout ce qu'il me proposait; votre hautesse doit savoir que personne ne s'inquiète de ce que devient un juif. Quand quelqu'un me demandait pourquoi on ne le voyait plus, je levais les épaules, et je répondais à demi-voix que l'aga des janissaires l'avait fait mettre *en prison*, et que

pendant son absence je conduisais les affaires de la maison.

Conformément aux désirs de l'aga, je fis placer les deux tonneaux, contenant le juif et l'Éthiopien au fond de mon cellier, sur des tréteaux plus élevés que les autres. Il y venait souvent le soir, et passait des heures entières à dire des injures à mon défunt maître, ou à railler à ses dépens. Et pendant tout ce temps, il buvait tellement, qu'il était quelquefois obligé de passer la nuit dans ma maison.

Votre hautesse ne doit pas supposer que j'ai négligé de profiter, — sans en rien dire à l'aga, — du bouquet particulier du vin contenu dans ces deux tonneaux. Je les avais fait percer par dessous; après un certain temps j'en tirais le vin, et je le remplaçais par d'autre; bientôt je n'eus pas dans mon cellier un seul gallon de vin qui ne fût parfumé d'essence de juif ou d'Éthiopien, et comme on ne pouvait trouver chez aucun marchand du vin semblable au mien, j'en eus un grand débit, et je m'enrichis rapidement.

Cette prospérité dura trois ans, et pendant tout ce temps l'aga était venu s'enivrer chez moi trois fois au moins par semaine. Enfin, il reçut l'ordre d'aller rejoindre l'armée du sultan avec ses janissaires. En lui tenant compagnie, j'avais insensiblement pris du goût pour le vin, quoique je ne me

fusse jamais complétement enivré. Le jour que ses troupes se mirent en marche, il s'arrêta à ma porte pour faire ses adieux à mon vin, et chargeant son lieutenant d'en prendre le commandement, il lui dit d'aller en avant, en ajoutant qu'il ne tarderait pas à rejoindre son corps. Descendant de son superbe cheval arabe, il entra chez moi, et s'enivra suivant sa coutume. La nuit arriva, et il voulut absolument aller dans mon cellier, pour prendre congé, dit-il, du chien de Juif. Nous étions depuis longtemps sur un pied d'intimité, et quand nous fûmes dans le cellier, j'eus l'imprudence de lui dire : — Je vous prie, aga, ne dites plus d'injures à mon pauvre maître, car il a fait ma fortune ; sachez qu'il n'y a pas ici une seule goutte de vin qui ne lui doive son bouquet ou à l'esclave éthiopien qui est dans l'autre tonneau ; et voilà pourquoi on préfère le mien à tout autre.

— Quoi ! s'écria l'aga, qui était presque incapable de parler ; chien de Grec ! tu mourras comme ton maître. — Saint Prophète ! quel état pour un musulman pour aller en paradis. — Tout imprégné de l'essence d'un maudit juif ! — Misérable ! — tu mourras ! — Oui, tu mourras !

Il voulut se précipiter sur moi, mais il n'était pas ferme sur ses jambes ; il tomba, et il était tellement ivre, qu'il ne put se relever, et il resta par terre dans un état de stupeur. Je le connaissais

assez pour savoir que, lorsque son ivresse serait dissipée, il se souviendrait de ce qui s'était passé, et qu'il me sacrifierait à sa vengeance. La crainte de la mort, et peut-être le vin que j'avais bu, décidèrent de son sort. J'avais dans le cellier une pipe vide, je l'y plaçai, je la roulai près des deux autres, et je la remplis de vin. Mon pauvre maître fut ainsi vengé, et je n'eus plus rien à craindre de l'aga.

— Quoi! s'écria le pacha avec fureur; tu as noyé dans du vin un vrai croyant, — un aga des janissaires! — Chien de kafir! — Fils de Shitan! — Mus tapha, faites venir l'exécuteur.

— Pardon, s'écria le Grec en se prosternant devant lui, pardon, n'ai-je pas la promesse de votre hautesse, par le glaive du Prophète? D'ailleurs l'aga n'était pas un vrai croyant; car un bon musulman ne boit pas de vin.

— Je te pardonne le meurtre de l'esclave noir, reprit le pacha; mais un aga des janissaires! n'est-ce pas autre chose, Mustapha?

— L'indignation de votre hautesse est juste, le kafir mérite d'être empalé. Mais il y a deux considérations que votre esclave osera présenter à votre sublime sagesse : l'une est que vous avez fait une promesse sans condition ni réserve, par le glaive du Prophète.

— Que m'importe? si je l'eusse faite à un vrai croyant, à la bonne heure!

— L'autre est que l'esclave n'a pas encore fini son histoire, qui paraît intéressante.

— *Staffir Allah!* c'est la vérité. Eh bien, qu'il la finisse!

Mais l'esclave grec restait prosterné, la face contre terre, et il ne voulut continuer son histoire qu'après que le pacha lui eut renouvelé sa promesse, en faisant serment, par l'étendard sacré, fait des culottes du Prophète, de l'exécuter fidèlement.

— Dès que j'eus placé le bondon sur le tonneau, dit-il, j'entrai dans la cour où l'aga avait laissé son cheval; je blessai le pauvre animal avec le sabre de l'aga, et je le mis en liberté. Il retourna dans son écurie, et quand on le vit revenir blessé et sans son maître, toute sa famille prit l'alarme, et supposa qu'il avait été tué par des bandits en allant rejoindre sa troupe. On m'envoya demander à quelle heure il avait quitté ma maison; je répondis qu'il en était parti une heure après la nuit tombée; qu'il était ivre, et qu'il avait oublié chez moi son sabre, que je renvoyai. Jamais on n'eut aucun soupçon contre moi.

J'étais alors débarrassé du seul homme qui connût mon secret, et qui par conséquent pût m'être dangereux. Il m'avait certainement bu une grande quantité de vin, mais j'en fus bien dédommagé par la saveur que son corps communiqua à mon vin. Je plaçai le tonneau qui le contenait à côté des deux

autres, mon vin acquit plus de célébrité que jamais, et pendant quelques mois j'augmentai encore ma fortune.

Un jour le cadi, qui avait entendu faire l'éloge de mon vin, arriva chez moi secrètement ; je me courbai jusqu'à terre en recevant l'honneur d'une telle visite, et il me demanda à goûter mon vin. Je le conduisis dans mon cellier, et lui en présentant un verre : — Voici, lui dis-je, ce que j'appelle le *vin de l'aga*, parce que feu l'aga des janissaires le trouvait si bon, qu'il en prenait toujours une pipe à la fois ; il venait la choisir lui-même, et il la faisait emporter dans une litière bien fermée.

— La précaution est sage, dit le cadi, et j'en ferai autant ; mais avant tout faites-moi goûter d'autre vin.

Il en goûta de plusieurs tonneaux, mais aucun ne lui plut autant que le premier ; enfin, il leva les yeux sur les trois tonneaux placés au troisième rang plus haut que les autres.

— Quel vin contiennent ces tonneaux ? me demanda-t-il.

— Ils sont vides, répondis-je.

Mais il avait un bâton en main, et les ayant frappés, le son qu'ils rendirent découvrit mon mensonge. — Grec, s'écria-t-il, tu me trompes ; je soupçonne que tu as de meilleur vin que celui que

tu m'as offert jusqu'ici, et il faut que je goûte celui qui est dans ces tonneaux.

Il fallut obéir, et il trouva ce vin si délicieux, qu'il me dit qu'il achèterait les trois pipes. Je lui dis que c'était un vin d'une espèce particulière qui servait à donner du parfum aux autres, et que le prix en était exorbitant. Il me demanda quel était ce prix, et je lui en demandai quatre fois celui de l'autre.

— C'est cher, me dit-il, mais le bon vin ne peut trop se payer ; c'est un marché fait.

Je ne pouvais plus me dédire. Il envoya ses esclaves chercher de l'argent chez lui et une litière, et il ne voulut sortir de mon cellier qu'après en avoir fait emporter mon Éthiopien, mon juif et mon aga.

Comme je savais que mon secret serait bientôt découvert, je me préparai dès le lendemain à partir. Je frétai un bâtiment marchand, j'y fis porter tout mon vin, je me rendis à bord avec tout mon argent, et je me flattai d'être arrivé à Corfou avant que la découverte pût avoir lieu ; mais à peine étions-nous en mer, que le vent nous devint contraire; il survint ensuite un calme qui dura plusieurs jours, et enfin un ouragan furieux nous força à rentrer dans la rade de Smyrne quinze jours après que nous en étions partis.

A peine y avait-il un quart d'heure que nous

avions jeté l'ancre, quand je vis une barque se détacher du rivage, et j'y reconnus le cadi avec ses satellites. Convaincu que tout était découvert, et que le cadi avait appris que je m'étais enfui sur ce navire, je ne savais quel parti prendre; mais il me vint tout à coup à l'esprit que je pouvais me mettre dans un tonneau aussi aisément que j'y avais mis un Éthiopien, un juif et un aga.

Ayant fait descendre le capitaine dans sa cabine, je lui dis que j'avais lieu de croire que le cadi en voulait à mes jours, et je lui offris la moitié de ma cargaison de vins s'il voulait m'aider à me sauver.

Le capitaine qui, malheureusement pour moi, était Grec, y consentit. Nous descendîmes à fond de cale, nous vidâmes un tonneau, et j'y entrai, après lui avoir indiqué comment il devait s'y prendre pour en replacer le fond et resserrer les cerceaux.

A peine avions-nous pris ces mesures, que le cadi arriva à bord, et il me demanda sur-le-champ. Le capitaine lui répondit que j'étais tombé par-dessus le bord pendant l'ouragan.

— Le scélérat a donc échappé à ma vengeance! s'écria le cadi; l'infâme assassin, qui noie ses semblables dans son vin pour y donner de la saveur; mais vous pouvez me tromper, Grec, et nous ferons une perquisition sur tout votre navire.

La perquisition se fit avec le plus grand soin;

on ne me découvrit point; le cadi crut que le capitaine lui avait dit la vérité, et il se retira avec ses satellites.

Quand le bruit des rames m'annonça son départ, je respirai plus librement, et j'attendis avec impatience qu'on vînt me remettre en liberté; mais ce n'était pas l'intention du perfide capitaine, et une conversation que j'entendis entre deux hommes de l'équipage, m'apprit qu'il avait résolu de me jeter dans la mer quand il serait une fois au large, afin de s'emparer de tout ce qui m'appartenait. Je poussai de grands cris par la bonde, et je les conjurai d'avoir pitié de moi. L'un d'eux me répondit que puisque j'avais noyé trois hommes dans des tonneaux, c'était justice de me traiter de la même manière.

Ce ne fut qu'au bout de vingt-quatre heures que le vent permit au bâtiment de se remettre en mer; mais presque au même instant il survint une tempête qui donna trop d'ouvrage au capitaine et à l'équipage pour qu'on pût songer à moi. Cette tempête ne s'apaisant pas, j'entendis, dans la matinée du troisième jour, les matelots s'écrier que le navire ferait certainement naufrage si l'on y gardait un misérable tel que moi. Bientôt après je sentis qu'on hissait mon tonneau sur le pont, d'où on le jeta dans la mer. La bonde du tonneau était ouverte, mais je la bouchais avec mon mouchoir,

quand elle était en dessous, pour empêcher l'eau d'y pénétrer, et je le retirais quand elle était en dessus, pour renouveler l'air. J'avais le corps brisé par le roulis perpétuel des vagues furieuses, et après une heure de souffrances inouies, j'étais sur le point d'y mettre fin en laissant entrer l'eau dans mon étroite prison, quand je sentis un choc qui me fit croire que mon tonneau avait touché un rocher; trois autres chocs semblables eurent lieu à peu d'intervalles l'un de l'autre, et le tonneau resta stationnaire. Un moment après j'entendis des voix près de moi, et faisant entendre ma voix faible par la bonde, je demandai du secours. J'entendis plusieurs hommes s'approcher; je leur dis que j'étais armateur du navire qu'ils devaient voir en mer, et que le capitaine et son équipage avaient voulu me faire périr ainsi pour s'emparer de la cargaison. Enfin, on brisa le tonneau, et je me trouvai en liberté.

La première chose que je vis fut que le bâtiment s'était brisé sur la côte. La mer était couverte de débris, une grande partie de mes pipes de vin avaient été jetées sur le rivage, et les gens qui m'avaient rendu la liberté s'occupaient activement à les mettre en sûreté. J'étais si épuisé, que je ne pus me soutenir qu'un instant sur mes jambes, et je perdis connaissance. Quand je revins à moi, j'étais dans une caverne, et je vis une quarantaine

d'hommes buvant du vin qu'ils tiraient d'une de mes pipes. Dès qu'ils virent que je reprenais l'usage de mes sens, ils me firent avaler un verre de vin, qui me rendit quelques forces, et celui qui paraissait être leur chef me fit signe d'approcher de lui.

— Les hommes qui se sont sauvés du naufrage, me dit-il, m'ont conté de vous d'étranges histoires; dites-moi la vérité, et si je vous crois, vous obtiendrez justice, car je suis cadi ici. — Si vous désirez savoir où vous êtes, je vous dirai que c'est dans l'île d'Ischia, et vous êtes au milieu d'hommes que les gens à préjugés appellent pirates. A présent parlez, et dites-moi la vérité.

Je pensai que des pirates seraient plus disposés que qui que ce soit à écouter favorablement mon histoire, et je la leur racontai presque dans les mêmes termes que je viens de la rapporter à votre hautesse. Quand je l'eus terminée, le capitaine me dit: — Vous avouez que vous avez tué un esclave; que vous avez coopéré à l'assassinat d'un juif, et que vous avez noyé un Turc. Vous avez donc mérité la mort; mais en considération de l'excellence de votre vin, votre peine sera commuée. Le capitaine et les hommes de son équipage ont commis envers vous un acte de trahison et de piraterie, et ils méritent aussi la mort; mais comme c'est à eux que nous sommes redevables d'avoir ce bon vin, j'userai également d'indulgence à leur égard. —

Vous serez tous vendus comme esclaves au Caire; nous confisquerons à notre profit le prix que nous trouverons de vos personnes, et nous boirons votre vin.

Les pirates applaudirent à la justice d'une sentence qui était entièrement à leur profit, et il était inutile d'en appeler. Dès que le temps le permit, ils nous firent passer à bord d'un de leur chébecs, et aussitôt que nous fûmes arrivés au Caire, nous fûmes vendus comme ils nous l'avaient annoncé.

Telle est, sublime pacha, l'histoire qui m'a porté à employer les expressions dont vous désiriez avoir l'explication; j'espère que vous reconnaîtrez que j'ai été plus malheureux que coupable, car je n'ai jamais ôté la vie à personne, que parce que j'y étais forcé pour sauver la mienne.

— C'est une histoire curieuse, dit le pacha; mais, sans ma promesse, je vous aurais certainement fait trancher la tête pour avoir noyé l'aga. Mais n'importe, vous avez reçu ma promesse, et vous pouvez vous retirer.

— La sagesse de votre hautesse est plus brillante que les étoiles du firmament, dit Mustapha. — Cet esclave recevra-t-il quelque marque de votre générosité?

— De ma générosité! s'écria le pacha, *Mashallah!* c'est bien assez que je lui laisse la vie; et comme ce chien d'infidèle la trouve de plus grande valeur

que celle d'un aga, je crois que c'est un joli présent. — Noyer un aga! — L'histoire est curieuse, bien certainement, et vous la ferez mettre par écrit, Mustapha. — Quant à l'autre, nous l'entendrons demain.

CHAPITRE III.

Mustapha, dit le pacha, le jour suivant, lorsque l'audience fut close, avez-vous l'autre giaour sous la main?

— *Bashem ustun!* sur ma tête! il est à la disposition de votre hautesse. Le chien d'infidèle n'attend que vos ordres pour ramper jusqu'en votre sublime présence.

— Laissez-le s'approcher afin que notre oreille soit satisfaite. *Barek Allah!* Dieu soit loué! le calife Haroun n'est pas le seul qui puisse entendre des histoires.

L'esclave reçut l'ordre de paraître en présence

du pacha. C'était un homme brun, ayant de beaux traits, et une démarche hautaine que ni sa condition, ni des vêtements fanés ne pouvaient déguiser. Lorsqu'il fut à quelques pas du tapis du pacha, il s'inclina, et croisa ses bras en silence. — Je désire savoir d'après quels motifs vous prétendiez être un si bon juge du vin l'autre soir, lorsque vous vous querelliez avec l'esclave grec? demanda le pacha.

— J'ai donné mes raisons le soir même à votre hautesse, en ajoutant que j'avais été pendant bien des années moine de l'ordre des Dominicains.

— Je me rappelle que vous l'avez dit. Quel est ce commerce, Mustapha? demanda le pacha.

— Si votre esclave ne se trompe pas, c'est un bon commerce en tout lieu. L'infidèle veut dire qu'il était mollah ou derviche parmi les sectateurs d'Isauri (1).

— Que leurs tombes et celles de leurs pères soient à jamais souillées! s'écria le pacha; ne boivent-ils pas du vin et ne mangent-ils pas du porc? N'avez-vous rien de plus à nous dire?

— Mon existence a été remplie d'événements, répondit l'esclave, et si vous le voulez, je vous raconterai mon histoire.

— Nous le voulons bien; asseyez-vous et commencez.

(1) Jésus-Christ.

HISTOIRE DU MOINE.

— Je suis Espagnol de naissance, votre hautesse ; je vins au monde à Séville ; mais je ne puis assurer si mon père était un grand d'Espagne ou d'une extraction plus humble. Tout ce que je puis dire, c'est que lorsque je fus en état de juger de ma position, je me trouvai dans un de ces asiles institués par le gouvernement pour les infortunés destinés à être nourris avec du pain noir et de l'huile, soit parce que leurs parents dénaturés n'ont pas voulu pourvoir aux frais de leur entretien, soit parce que des femmes qui ont d'abord sacrifié la honte à l'amour illégitime, finissent par sacrifier l'amour maternel à la honte.

C'est l'habitude dans ces maisons de donner un état à ces enfants lorsqu'ils ont atteint un certain âge. Ceux qui annoncent des talents précoces, on les fait entrer dans l'église.

Doué par la nature d'une très-belle voix et d'une oreille juste, je fus choisi pour entrer dans les chœurs d'un couvent de dominicains d'une grande réputation. A l'âge de dix ans, mon temps se passait à prendre des leçons de chant, à porter l'encensoir pendant les offices, ou un cierge pendant les processions. Ma voix causait une grande admiration, et lorsque le service était terminé, je rece-

vais souvent des bonbons et des fruits confits, que de bonnes dames apportaient dans leurs poches pour le petit Anselme. Parvenu à l'âge de vingt ans, je possédais une très belle haute-contre, et séduit par les sollicitations du supérieur et d'autres dignitaires de l'église, je consentis à prononcer mes vœux et à devenir un des membres de la confrérie.

Les religieux de notre ordre jouissent d'une assez grande liberté, j'en avais encore plus que les autres. Je donnais des leçons de musique et de chant, et une partie de mes bénéfices étaient placés entre les mains du supérieur au profit du couvent. Ma réputation s'était étendue dans tout Séville, et la foule assiégeait notre église lorsqu'on savait que le frère Anselme chanterait pendant la messe. J'étais donc une bonne acquisition pour le couvent, qui aurait beaucoup perdu si je l'avais quitté. Je n'aurais pu être relevé de mes vœux, mais si je l'avais demandé, j'aurais pu être transféré à Madrid, et le supérieur qui le savait, usait avec moi d'une grande indulgence, dans l'espérance de m'engager à rester. L'argent que je gardais pour mes besoins m'avait mis à même de me faire un ami du frère portier, et j'obtenais à toutes les heures la permission de rentrer ou de sortir. J'avais du talent sur la guitare et bien que cela paraisse peu en rapport avec mes vœux religieux, je quittais souvent à la hâte les vêpres, afin de jouer mon rôle dans une sérénade donnée

à quelque belle senora dont l'*inamorata* exigeait les séductions de ma voix afin d'adoucir son cœur.

Mes sedillas et mes canzonettas produisaient un grand effet, et aucune sérénade n'était regardée comme complète sans l'assistance du haute-contre Anselme. Je n'ai pas besoin d'ajouter que ce métier était très-productif, et que j'avais par là les moyens de me procurer des choses de luxe que les règles de notre ordre ne permettaient pas. Je devins bientôt irrégulier et débauché. Quelquefois passant des nuits entières avec des jeunes cavaliers, buvant et chantant des chansons d'amour pour leur amusement. Cependant ma conduite n'était pas encore connue, ou bien on la tolérait par les raisons dont je vous ai déjà parlé.

Lorsqu'un homme se livre à l'excès du vin, il est maîtrisé par cette passion et devient bientôt la proie de tous les autres vices. Cette faute m'entraîna dans une autre, et abandonnant tout respect pour mes vœux, je me sentais atteint du désir de jouer mon rôle dans les sérénades, plutôt pour mon propre compte que pour celui de ceux qui m'employaient. Je possédais l'avantage d'un beau visage, mais il était déguisé par la tonsure de notre ordre et la manière désavantageuse de couper les cheveux. La grossièreté des vêtements monastiques, et leur forme disgracieuse, cachaient la symétrie parfaite de ma taille, qui, sans cela, aurait attiré tous les regards

au Prado. Je m'aperçus bientôt que quoique ma voix fût admirée du beau sexe, son admiration n'allait pas plus loin. Les dames avaient l'air de croire que sous tout autre point, j'étais mort au monde, comme j'aurais dû l'être en effet.

Il existait une jeune fille nommée dona Sophia, à laquelle j'avais donné pendant quelque temps des leçons de chant et qui paraissait avoir une opinion plus favorable C'était une excellente écolière, passionnée pour la musique, et j'ai toujours observé que parmi les amateurs réels d'harmonie, il y a une sympathie, une espèce de franc-maçonnerie, qui les met immédiatement de niveau, et établit entre eux une grande intimité. Cela est si vrai, que si j'étais un homme marié, et que ma femme aimât la musique, je serais bien prudent sur la personne qui lui donnerait des leçons, à moins que je n'eusse ce goût-là moi-même et que je ne partageasse ses études. J'étais donc dans les bonnes grâces de la jeune dame, et je me flattais d'un résultat heureux. Un jour tandis que nous chantions un duo, un jeune officier entra dans l'appartement. Ses cheveux du plus beau brun frisaient en boucles naturelles, et ses habits collaient sur sa taille svelte et gracieuse. C'était un cousin qui arrivait de Carthagène, et comme il devint très-assidu, je m'aperçus bientôt que mes attentions n'étaient plus remarquées, et que je perdais chaque jour dans l'esprit de mon élève.

Accablé de cette aventure, j'essayai de parler librement à mon tour, j'allai même jusqu'à calomnier le cousin auprès de dona Sophia, espérant par ces moyens regagner ma place dans ses affections. Mais je fis une triste méprise, car non seulement mon élève me remercia de mes services, mais j'appris dans la suite qu'elle avait raconté au cousin pourquoi elle m'avait congédié.

Je retournai au couvent d'assez mauvaise humeur, et j'appris en arrivant que j'avais été demandé par le supérieur. Je me rendis au parloir. Le supérieur me fit de sévères reproches, car ma conduite licencieuse était parvenue jusqu'à ses oreilles, et après une longue conférence, je fus condamné à une pénitence rigoureuse. Convaincu qu'une rébellion ouverte serait suivie d'une plus grande sévérité, je m'inclinai avec humilité, mais avec l'indignation dans le cœur. De retour dans ma cellule, je pris la résolution d'écrire immédiatement à Madrid. Quelques minutes s'étaient à peine écoulées, lorsque le frère portier m'apporta un billet. Il était de dona Sophia; elle demandait à me voir le soir même. Elle s'excusait de ses torts apparents en m'assurant qu'elle ne les avait eus qu'afin de mieux cacher ses intentions, soupçonnant pendant notre dernière entrevue que sa mère pouvait nous entendre.

Transporté en lisant ce billet, je me hâtai d'obéir aux désirs de dona Sophia.

D'après ses instructions, je devais rester à la porte de derrière de sa maison, qui ouvrait sur les champs, et frapper trois coups. J'arrivai, et j'avais à peine levé la main pour donner le signal, que je fus saisi par quatre hommes masqués qui me lièrent les mains et me fouettèrent avec des orties. La douleur était affreuse. Lorsque leur vengeance fut satisfaite, ils me délièrent et prirent la fuite. Je soupçonnai d'abord, et je découvris plus tard que j'étais redevable de ce traitement au jeune officier, en retour des calomnies que j'avais faites sur son compte et que sa maîtresse avait répétées. Souffrant à l'excès et bouillant de rage, je remis mes vêtements comme je pus, et je commençai à réfléchir à ce que je devais faire. Il était impossible de cacher ma situation aux autres membres du couvent; en donner une explication était non seulement par trop humiliant, mais c'était m'exposer à un châtiment plus rigoureux encore. Enfin il me vint en pensée que le bien pouvait résulter du mal, et cueillant un gros paquet d'orties qui croissaient autour des murs, je me traînai jusqu'au couvent. Lorsque j'eus atteint ma cellule, je me débarrassai de ma robe, que l'enflure de mes membres ne me permettait plus de porter, et je commençai à frapper les murailles avec le paquet d'orties que je m'étais procuré.

Quelques temps après je me mis à gémir d'une piteuse manière, et je continuai jusqu'au moment

où quelques religieux vinrent s'informer de ce qui causait mes souffrances. Ils me trouvèrent me fustigeant en apparence. Je me jetai sur mon lit, où je poussai des cris perçants. C'était la seule partie de mon rôle qui n'était pas trompeuse, car je souffrais cruellement. Je répondis à leurs questions que, m'étant rendu coupable de grandes fautes, je me fustigeais avec des orties en signe d'humiliation, et je les priai de continuer mon supplice, les forces me manquant pour le continuer moi-même. Ils furent trop humains pour satisfaire à ma demande. Quelques uns allèrent chercher un médecin, tandis que d'autres allèrent raconter au supérieur ce qui venait de se passer. Le premier m'appliqua des adoucissants qui me soulagèrent; le second fut si touché de mon repentir qu'il me donna l'absolution et me releva de la pénitence qu'il m'avait imposée. Lorsque je fus guéri, j'étais plus en faveur que jamais, et je retrouvai la même liberté qu'auparavant.

Pendant le temps que je passai dans mon lit, je réfléchis beaucoup sur les événements qui avaient eu lieu, et je vis, à ma grande tristesse, l'obstacle que j'avais posé entre moi et le monde en embrassant la vie monastique, et combien mes passions me rendaient peu capable d'accomplir les vœux que j'avais faits. Je maudis mon père et ma mère qui avaient été la premiere cause de mon malheur. Je maudis l'habit que je portais, qui complétait ma

misère; puis je pensais à la perfide jeune fille qui m'avait trahi, et je formais des plans de vengeance. Je comparais mes avantages extérieurs à ceux du jeune officier, et la vanité me suggéra que sans le vil déguisement de ma profession, la balance pencherait de mon côté. Enfin je me décidai à prendre un parti.

Ma bourse, je l'ai déjà dit, était bien fournie par les sérénades dans lesquelles je faisais ma partie et les leçons de musique que je donnais. Lorsque je fus assez bien rétabli pour sortir, je me rendis chez un barbier. Je lui dis qu'ayant de continuels maux de tête, on m'avait ordonné de me raser, et que je le priais de me faire une fausse tonsure. En quelques jours cette tonsure fut prête, et étant fort bien faite, il était impossible de s'apercevoir que je ne portais pas mes cheveux. J'avais besoin de la plus grande prudence pour ne pas exciter les soupçons; je retournai donc au couvent, où je restai tranquille pendant plusieurs jours. Un soir je sortis de nouveau, et lorsque la nuit fut tombée, je me rendis dans la friperie d'un juif, où j'achetai un habillement complet de cavalier. Je le cachai dans ma cellule, et le jour suivant je cherchai un petit logement dans une partie peu fréquentée de la ville, où je ne serais point sujet à l'observation des curieux. C'était difficile, mais je finis par réussir. J'en trouvai un; il donnait sur l'escalier général d'une

maison remplie d'une grande variété de locataires, qui sans cesse passaient et repassaient. Je payai le premier mois d'avance, avertissant que l'appartement serait occupé par un de mes frères qui devait arriver incessamment, et je pris possession de la clef. J'y apportai un petit coffre dans lequel était enfermé mon vêtement de cavalier, puis je restai encore quelques jours tranquille dans mon couvent, non seulement pour détourner les soupçons, mais pour édifier le supérieur par ma réforme supposée.

Quelques jours après, je sortis; j'envoyai un billet au plus habile perruquier de Séville, en le priant de se rendre à une heure indiquée dans mon nouveau logement. Je m'y étais rendu avant lui, j'ôtai mon habit de moine et ma fausse tonsure, je les enfermai dans ma boîte, et ayant entouré ma tête d'un mouchoir de soie, je me couchai, laissant près de moi, sur une chaise, l'habit complet de cavalier. Le perruquier ne se fit pas attendre. Je le fis entrer moi-même, en alléguant que mon domestique était sorti, et je lui racontai de nouveau qu'ayant été obligé de me faire raser après une pénible maladie, je désirais qu'il me fît une belle perruque. Je lui expliquai la couleur et la qualité des cheveux que j'avais perdus, et de cette façon je les lui demandai beaucoup plus clairs que les miens ne l'avaient jamais été, et absolument

semblables à ceux de ce jeune officier dont les boucles avaient été cause de tous mes désastres. Je lui payai une partie du prix d'avance, et étant convenu du temps où il me rapporterait l'objet demandé, il partit. Alors je me levai de mon lit, je repris mes habits de moine et je retournai à mon couvent.

Pendant tout le temps consacré à ces transformations, j'avais été soigneux d'amasser l'argent qu'auparavant je répandais avec profusion, et j'avais réalisé une somme assez considérable. Je ne puis pas m'empêcher de comparer mon sort à la chrysalide, d'abord pauvre prisonnière, ensuite imprudent papillon. Durant une semaine je restai paisible dans mon couvent; je demandai ensuite une entrevue avec le supérieur, entre les mains duquel je remis une somme dont je pouvais facilement me priver, et je reçus sa bénédiction et ses éloges sur la réforme de ma conduite. En le quittant, le cœur battant de crainte, je me rendis à mon nouvel appartement, et jetant ma robe détestée, je revêtis mes nouveaux habiliements.

La transformation fut complète. Je pouvais à peine me reconnaître moi-même. Il m'était presque impossible de croire que le beau cavalier que je voyais en face de moi dans le miroir était le frère Anselme. Un pareil visage, dis-je en me parlant à moi-même, est-il fait pour être défiguré par la

tonsure? Cette tournure doit-elle être cachée sous les hideux vêtements d'un moine? Je me regardai de nouveau et je ne m'arrachai qu'avec effort à la contemplation de ma métamorphose. J'étais bien réellement un papillon! Enfin je me déterminai à sortir, j'enfermai mon habit de moine et je descendis l'escalier. Je dois avouer que ce ne fut pas sans effroi que je m'aventurai dans la rue; mais j'eus bientôt sujet de reprendre courage, car ayant rencontré un de mes amis, il me regarda en face, et passa son chemin sans me reconnaître. Joyeux de cette circonstance, je pris courage, et j'entrai hardiment au Prado, où les femmes me lancèrent des regards tendres, et les hommes des regards moqueurs, ce qui me flatta également. Le soir, je retournai à mon logement, je repris les habits de mon ordre, et je regagnai mon couvent. J'étais convaincu que je ne courais aucun risque d'être découvert, et je jouissais en espérance des plaisirs qui m'avaient été jusqu'alors refusés. Je commandai plus tard les habits les plus élégants, je louai mon appartement pour six mois, je pris le nom de don Pedro; je fis la connaissance de plusieurs jeunes gens, et entre autres du jeune officier qui m'avait si maltraité. Il prit du goût pour moi, ce que j'encourageai dans des vues particulières. Je devins son confident; il m'informa de son amour pour sa cousine, ajoutant qu'il était las de cette intrigue.

Il me raconta aussi l'excellente plaisanterie dont il avait gratifié le frère Anselme.

Il tirait très-bien l'épée, talent qui, on le pense bien, avait été négligé dans mon éducation. Je m'en excusai en disant que jusqu'à la mort d'un frère aîné j'avais été destiné à l'église. Il me proposa d'être mon maître ; j'acceptai. Ce fut de lui en effet que je reçus les premiers éléments de cette science. Plus tard j'eus recours à un professeur, et faisant des armes journellement pendant quelques mois, je reconnus, après quelques épreuves, que j'étais devenu plus fort que le jeune officier. Ma vengeance que j'avais si longtemps renfermée dans mon sein allait bientôt éclater.

Mais en vous racontant mes aventures au dehors, je ne dois pas oublier de vous dire que je ne négligeais aucun moyen de prudence pour éviter d'être découvert. Depuis que je pouvais me procurer les plaisirs que j'avais tant souhaités, j'étais de plus en plus soigneux de ne commettre aucune indiscrétion. Je consacrais généralement au couvent quatre jours sur les sept jours de la semaine, à mes occupations comme maître de musique. Afin d'augmenter les difficultés de l'identité, je devins, comme frère Anselme, plus sérieux dans mes manières, plus sale dans ma personne. Je prétendis avoir pris une fantaisie pour le tabac, et je souillai ainsi avec dessein mon visage et mes habits. Je parlais

rarement, ou si je parlais, c'était d'une voix solennelle. J'avançais tous les jours dans la bonne opinion du supérieur. Mes absences pendant le jour n'étaient point remarquées parce qu'on savait que je donnais des leçons de musique, et mes irrégularités de la nuit étaient un secret entre le frère portier et moi.

Souvent, en la présence de mes compagnons de débauche, je me lamentais de n'avoir point de voix, et il m'est arrivé un jour d'écrire un billet au frère Anselme, afin de le prier de chanter dans une sérénade que je donnais à une dame, sous le nom de don Pedro. Je ne crois pas qu'à cette époque il vînt dans l'idée d'une seule personne que don Pedro et Anselme ne faisaient qu'un.

Mais pour abréger, un jour le jeune officier, dont le nom était don Lopez, me dit en confidence qu'il ne savait plus comment agir; que les reproches et les jalousies de sa maîtresse lui causaient un ennui extrême, et il me demanda mes avis pour sortir de ce dilemme. Je me mis à rire. — Mon cher Lopez, répondis-je, présentez-moi à votre cousine, et soyez persuadé qu'elle ne vous causera plus aucun ennui. Je lui ferai voir la cour, et, charmée de sa nouvelle conquête, elle vous aura bientôt oublié.

— Mon ami, me dit-il, votre avis est excellent ; voulez-vous venir avec moi cette après midi?

Je me trouvai encore une fois en présence de celle que j'avais aimée jadis, mais que je n'aimais plus, car je ne vivais que pour la vengeance. Elle ne me reconnut pas le moins du monde. Piquée de l'indifférence de don Lopez, et flattée de mes efforts pour lui plaire, elle me vit avec intérêt, mais cependant elle l'aimait encore dans l'intervalle des paroxismes de sa rage. Essayant tous les moyens possibles pour l'attirer vers elle, puis dans d'autres instants écoutant les aveux des autres hommes. Il l'accusa enfin de perfidie et il prit congé d'elle pour jamais. Alors sa violence ne connut plus de bornes, et comme preuve d'attachement, elle exigea que je lui demandasse raison de sa conduite. C'était ce que je voulais. Je prétendis être violemment épris de dona Sophia, le jeune officier se mit à rire, je me dis insulté et je lui demandai satisfaction. Je ne voulus point entendre parler d'arrangement. Nous nous rencontrâmes seuls, sans témoins, dans le même champ où j'avais été si indignement châtié. Le combat ne fut pas long; après quelques bottes, je renversai mon ennemi mourant à mes pieds. Je jetai aussitôt sur mon habit la robe du religieux, et changeant la perruque pour la tonsure, je me dressai devant lui. Il rouvrit les yeux qu'un évanouissement lui avait fait fermer, et me regarda avec une surprise mêlée d'effroi.

— Oui, don Lopez, dis-je, reconnaissez le frère

Anselme dans don Pedro, celui que vous avez fouetté avec des orties, et qui vient de se venger de cette insulte. Puis jetant la robe de moine, et m'exposant à ses regards tel qu'il m'avait connu : Vous êtes maintenant convaincu de la vérité, ajoutai-je ; je suis vengé.

— Oui, je suis convaincu, répondit-il d'une voix faible ; mais si don Pedro m'a donné la mort, que le frère Anselme m'accorde l'absolution. Que votre vengeance soit satisfaite, ne me refusez pas cette faveur.

Je ne pus en effet refuser, et je donnai l'absolution à cet homme sous un costume, tandis que je l'avais tué sous un autre. Pour ma part, je pensais que tout cela était une grande absurdité, mais ma vengeance était satisfaite, et je lui accordai de bon cœur une aussi mince consolation.

Il expira quelques instants plus tard, et je me hâtai de me rendre à mon logement pour changer d'habits et retourner à mon couvent, où j'écrivis à dona Sophia, sous le nom de don Pedro, l'informant de ce qui avait eu lieu et des mesures que j'étais obligé de prendre pour me soustraire à la justice. Pendant trois semaines, je restai dans mon couvent, ne sortant que pour donner des leçons de musique. Je rapportai une somme d'argent considérable au supérieur, pour être employée dans l'église, en partie pour apaiser les remords de ma

conscience, qui me laissaient peu de repos depuis le meurtre que j'avais commis, et en partie pour conserver les bonnes grâces de la communauté.

A l'expiration du terme que j'avais indiqué, j'écrivis un billet à dona Sophia, l'informant de mon retour et de l'intention que j'avais de me présenter chez elle le soir même. Je me rendis à mon logement, je revêtis les habits de don Pedro, et je me dirigeai chez dona Sophia. Quelle fut ma surprise d'être reçu comme un objet d'horreur, accablé d'injures et de reproches. Maintenant que son amant n'était plus, toute son affection pour lui s'était ranimée. Je lui rendis offense pour offense, et je quittai l'appartement. Mais elle n'avait pas l'intention de me laisser échapper ainsi, et elle avait posté deux de ses parents à la porte de sa maison. Elle les appela tandis que je descendais, et lorsque j'arrivai dans le vestibule, je les trouvai l'épée nue, prêts à me disputer le passage. Je n'eus pas d'autre ressource que de me frayer un chemin avec ma propre épée. Je les chargeai vigoureusement, j'en blessai un, et je désarmai l'autre, juste au moment où la belle furieuse venait derrière moi afin de me saisir les bras; mais elle arriva trop tard, je la jetai avec indignation sur l'homme blessé, et je sortis de la maison. Aussitôt que je fus dans la rue, je me mis à courir, j'atteignis mon logement, je changeai d'habits, et je retournai à mon couvent.

Cette aventure me refroidit un peu. Je restai tranquille pendant quelques mois afin de dépister la justice; je devins plus rigide, plus exact dans mes devoirs et plus austère dans mes manières.

Les différents confessionnaux de notre église étaient en général occupés par les moines les plus âgés. Cependant en cas d'absence, de maladie, ou d'autres causes, les plus jeunes prenaient leurs places. Un des moines tomba malade, je sus que la mère de dona Sophia, très-exacte dans ses devoirs religieux, venait se présenter à ce confessionnal tous les vendredis. J'en pris possession dans l'intention d'y trouver quelques moyens de vengeance. C'était aussi le confessionnal de la fille; mais elle y venait rarement, et depuis la mort de son amant, elle n'avait pas paru dans l'église.

Je confessai la mère, et après la légère pénitence que j'infligeai aux péchés plus légers encore de la bonne dévote, je lui demandai si elle n'avait pas d'enfants. Elle me répondit affirmativement. Je lui demandai encore depuis quand sa fille avait accompli ses devoirs religieux; elle m'indiqua une date éloignée. Alors je commençai une allocution sévère sur la négligence des parents, lui recommandant d'envoyer sa fille le plus promptement possible à confesse, sous peine d'une punition bien plus rigoureuse dans l'autre monde que celle que je lui avais imposée. La vieille dame, touchée de mes exhorta-

tions, promit que sa fille viendrait dès le lendemain s'agenouiller au tribunal de la pénitence. Le lendemain dona Sophia parut d'assez mauvaise grâce. Aussitôt qu'elle eut pris place dans le confessionnal, elle commença une série de peccadilles et s'arrêta subitement comme si sa mémoire ne lui rappelait plus aucune faute.

N'avez-vous fait aucune réserve? lui demandai-je de cette intonation basse et sourde habituelle dans la confession et qui empêchait qu'elle ne reconnût ma voix.

— Aucune, répondit-elle plus bas encore.

— Ma fille, répliquai-je, votre voix tremblante m'annonce que vous cherchez à vous tromper vous-même en me trompant; je suis un vieillard habitué depuis bien des années aux secrets du confessionnal, et je puis deviner mieux que mes pénitentes elles-mêmes si leur conscience est déchargée de toute souillure. La vôtre, j'en suis convaincu, est oppressée d'un poids bien pénible, d'une faute dont vous seriez heureuse d'avoir l'absolution, mais que vous n'osez révéler. Parlez, ma fille, quel est le crime qui rend votre voix tremblante et couvre votre front de rougeur? Le cœur de Sophia se gonfla d'émotion, elle voulut parler, et elle fondit en larmes. Ces larmes sont un heureux augure, repris-je, je suis maintenant certain que mes suppositions étaient justes. Ouvrez votre âme, humi-

liez-vous et recevez les consolations que j'ai le pouvoir de vous accorder; courage, ma fille, le meilleur d'entre nous n'est qu'un pécheur. Aussitôt que dona Sophia put modérer ses sanglots, elle commença une confession sincère, avouant son penchant pour moi, plus tard son attachement pour le jeune officier, et tout ce que j'ai déjà raconté avec détail à votre hautesse.

— Voilà de bien grands crimes, ma fille, lui dis-je, bien grands en vérité! Vous avez cédé à la concupiscence, causé la mort d'un homme, la fuite d'un autre, et vous l'avez trompé lorsqu'il demandait la récompense de son iniquité! Mais la plus grande offense est celle que vous avez commise envers un saint moine. On l'a flagellé devant votre porte avec des orties, quel horrible sacrilége! et quelle était sa faute? de vous avoir prémunie contre la conduite d'un homme qui prit soin dans la suite de vous prouver que le moine avait raison.

— Dans toute votre conduite vous avez offensé le ciel; et votre vie entière sera à peine suffisante pour vous repentir; quant au sacrilége, il devrait, en toute justice, être référé à l'inquisition. Je devrais plutôt vous excommunier que vous absoudre. Je me tus quelques instants pendant lesquels dona Sophia pleura amèrement. Ma fille, continuai-je, avant de décider ce que je dois faire pour vous sauver de la damnation éternelle, il est nécessaire que

vous vous humiliiez devant le religieux que vous avez offensé. Envoyez au couvent auquel il appartient et priez-le de venir chez votre mère, et lorsque vous lui aurez confessé votre crime, offrez-lui de vous soumettre à la même humiliation que celle que vous lui avez infligée ; soumettez-vous à sa sentence et à la pénitence qu'il vous imposera; revenez ensuite me trouver, je serai après-demain au confessionnal. La jeune fille baissa son voile, attendit quelques instants pour composer son visage, et alla rejoindre sa mère qui s'étonnait de ce qui pouvait la retenir si longtemps.

Le soir même je reçus une lettre de dona Sophia ; elle me priait de passer chez elle. Je la trouvai dans sa chambre. Elle avait beaucoup pleuré, et lorsque j'entrai, elle rougit de honte, mais elle avait été trop effrayée pour résister aux injonctions qu'elle avait reçues ; un énorme paquet d'orties était posé sur une chaise, et lorsque je fus entré, elle ferma la porte à clef, et tomba à genoux en versant des larmes ; elle fit une entière confession de ses torts envers moi. J'exprimai l'horreur et la surprise. Elle embrassa mes genoux, implora son pardon, et me montrant le paquet d'orties, me pria de m'en servir si je le jugeais convenable. Ayant dit ces mots, elle couvrit son visage de ses mains, elle resta à genoux en silence.

Je dois avouer que lorsque je me rappelai le châ-

timent que j'avais subi par ses ordres, et la tentative d'assassinat commise par don Pedro, je me sentis enclin à user de la discipline; mais quoique l'affection que j'avais eue autrefois pour elle s'était évanouie, j'avais pour le sexe une tendresse naturelle qui me porta à abandonner cette puérile vengeance. Mon but était de l'éloigner, afin qu'elle ne pût jamais me reconnaître sous mes vêtements mondains; c'était la seule personne qui pouvait prouver que j'avais tué son amant. Je l'aidai à se lever, je lui dis que j'étais satisfait de son repentir, que j'oubliais, en ce qui m'était personnel, ses mauvais traitements; je l'engageai à s'en rapporter à son confesseur sur le châtiment qui devait être infligé à de semblables crimes. Le jour suivant, j'étais au confessionnal; dona Sophia me raconta ce qui s'était passé. Je lui dis alors que, pour apaiser le ciel, elle n'avait rien de mieux à faire que de consacrer sa voix et ses talents en musique au service de l'église, que sa seule chance de salut était de prendre le voile.

Je refusai d'écouter ses propositions d'échanger cette pénitence contre d'autres non moins sévères. Bourrelée par ses remords, malheureuse de l'abandon et de la mort de son amant, et alarmée des menaces d'excommunication, elle finit peu de temps après par se retirer aux Ursulines, où elle prit le voile après une année de noviciat.

Aussitôt que ma seule accusatrice fut enfermée, je remis de temps en temps mon habit de cavalier et ma perruque; je dis de temps en temps, parce que dans les sociétés que je chérissais le plus, et dans lesquelles j'étais devenu le connaisseur en bon vin, dont je me suis flatté devant votre hautesse, je n'avais aucune occasion de quitter le froc, étant aussi bien reçu lorsque je chantais et que je jouais de la guitare sous les traits de père Anselme, que j'aurais pu l'être sous les traits de don Pedro. Je continuais ce déguisement avec succès depuis trois ans, lorsqu'il arriva une circonstance qui me fit découvrir, et par suite me rendit esclave dans les états de votre hautesse.

Je donnais depuis longtemps des leçons à la nièce d'une vieille dame, d'une famille noble et très-riche. La tante était toujours présente aux leçons, et sachant qu'elle était très-dévote, je rejetais toutes les chansons qui avaient une tendanee amoureuse, et je ne permettais que celles qui étaient irréprochables; j'étais toujours rempli de respect dans mes manières, plein d'humilité et d'abnégation. Lorsque je recevais de la vieille dame le prix de mes leçons, j'avais l'habitude de la remercier, au nom de mon couvent, de sa charité pour laquelle le ciel lui donnerait une récompense. Son confesseur mourut, et la vieille dame me choisit pour le remplacer. C'était ce que je voulais obtenir,

et je redoublai de zèle, d'humilité et de flatterie.

Je n'avais dans l'origine aucune prétention sur les affections de la nièce, quoique ce fût une très-jolie fille, mais bien sur la bourse de la vieille dame, car la bonne dévote ne pouvait pas vivre longtemps. Au contraire, je désirais que la nièce fût éloignée, car il était présumable qu'elle hériterait des doublons de la tante; mais cet éloignement exigeait du temps et une occasion, et en attendant, je cultivais les bonnes grâces de la vieille dame. Elle se confessait une fois par semaine, et je remarquai qu'elle s'accusait souvent de penser à une personne qui lui avait jadis fait oublier ses devoirs, et pour laquelle elle ressentait encore une passion mondaine. Un soir, lorsque l'horloge eut sonné dix heures, nous posâmes les cartes; c'était sa seule distraction, et dans un entretien confidentiel, elle m'avoua qu'elle était toujours poursuivie de la même idée, et qu'elle se sentirait plus à son aise si elle me racontait toutes les circonstances de cette passion. Elle hésitait; mais lorsque je lui fis observer que sa confiance en moi devait être entière, et que les regrets que lui occasionnait sa faute ne devaient point se confondre avec un coupable souvenir, elle commença sa confession. Dans sa jeunesse, elle s'était attachée à un jeune cavalier contre le gré de ses parents. A l'abri d'une solennelle promesse de mariage, elle consentit à le recevoir chez elle. Cette intrigue dura quel-

ques mois, et fut découverte. Son amant avait été éloigné, et plus tard ses parents trouvèrent le moyen de s'en défaire. La jeune fille fut enfermée dans un couvent; l'enfant qu'elle portait dans son sein lui fut ravi aussitôt après sa naissance, et elle découvrit ensuite qu'il avait été placé dans un hospice. Mais elle n'apprit cette particularité que bien des années plus tard, lorsque tous les enfants placés à cette époque avaient été dispersés. N'ayant jamais été mariée, ses pensées s'étaient toujours reportées vers le temps où son bien-aimé Félix embellissait son existence; la vieillesse arriva sans changer son cœur, et elle sentait qu'elle commettait une faute en conservant toujours le souvenir d'un amour qui avait été si criminel.

J'écoutai son histoire avec un grand intérêt, car il me vint dans la pensée que je pouvais bien être le fruit infortuné de cet amour, et que si je ne l'étais pas, je pourrais facilement persuader à la vieille dame de le croire. Je lui demandai si son enfant avait quelque signe particulier par lequel on pût le reconnaître. Elle me répondit qu'elle avait fait beaucoup de questions aux personnes qui étaient près d'elle lors de son accouchement, et qu'une femme lui avait appris que l'enfant avait une large verrue derrière le cou. Mais comme cette verrue ne devait probablement pas rester, elle avait perdu toute espérance de le découvrir.

Je lui fis observer que les verrues disparaissaient aisément lorsqu'elles étaient contractées accidentellement, mais que celles qui étaient de naissance ne s'effaçaient pas plus que des signes. Je finis par lui dire que je ne pouvais trouver sa conduite criminelle ; il était dans la nature de conserver de l'affection pour un homme avec lequel on avait vécu comme avec un mari, et qui était mort pour nous. Je lui donnai l'absolution, et je pris congé d'elle pour la nuit. Lorsque je fus dans ma cellule je réfléchis à ce qui s'était passé. L'année et le mois se rapportaient exactement à ceux où j'avais été placé dans l'hospice. Une verrue, elle l'avait observé avec justesse, peut facilement s'effacer. Ne pouvais-je pas être le fils qu'elle pleurait? Le jour suivant je me rendis à l'hospice ; et je demandai la date de ma réception, avec toutes les particularités qui étaient habituellement enregistrées dans le cas où les enfants viendraient à être réclamés. J'y avais été apporté au mois de février. Il y avait une autre entrée le même mois, le même jour, presque à la même heure que moi.

« A neuf heures du soir, un enfant mâle fut déposé à la porte dans un panier, personne ne le présenta, il n'avait aucun signe particulier. On le nomma Anselme. »

« A dix heures du soir, un enfant mâle fut laissé à la porte dans une capote. Personne ne le présenta.

il n'avait aucun signe particulier. On l'appela Jacob. »

Il paraissait, d'après cela, qu'il y avait eu deux enfants apportés dans l'hospice, presque à la même heure, et que j'étais l'un des deux. Le soir je retournai voir la vieille dame, et je lui demandai si elle n'avait pas fait de nouvelles recherches pour découvrir le sort de son enfant, et si elle savait la date précise de sa naissance. Elle me répondit que cette date était toujours présente à sa mémoire, que c'était le 18 fevrier, et que, lorsqu'elle avait pris des informations dans l'hospice, on l'avait informée que les enfants apportés dans le mois de février n'avaient aucun signe particulier; qu'ils avaient tous été placés de côté ou d'autre, et que la seule personne qui aurait pu donner des renseignements exacts était morte. Un de nous était en effet son enfant, mais lequel? il était impossible de le prouver. Cette conviction me rendit moins scrupuleux sur le plan que j'avais formé pour lui persuader que j'étais l'enfant qu'elle avait perdu. Il était inutile de prouver que j'avais été apporté à l'hospice le 18 février, puisqu'il y avait deux enfants qui avaient été placés ce jour-là; outre cette difficulté, mes vœux religieux contrariaient un peu ma spéculation, je résolus donc de convaincre la vieille dame, si je ne pouvais me convaincre moi-même, ainsi que le reste du monde, et je me mis à agir en conséquence.

Ce fut sous mon déguisement mondain que je me déterminai à accomplir mes desseins, et comme il était nécessaire d'avoir une verrue sur le cou, je résolus d'en avoir une le plus tôt possible. Je réussis facilement. Un frère du couvent avait de ces excroissances, et je lui proposai en riant d'essayer s'il était vrai qu'avec le sang qu'elles contenaient on pouvait se les inoculer. Quinze jours après j'avais une verrue sur le doigt, qui devint de plus en plus grande. J'appliquai alors du sang de cette verrue sur mon cou, je tins la peau dans une irritation constante. Pendant cette période j'allai peu chez la vieille, m'excusant sur les devoirs de mon couvent. Il me restait à décider comment je m'introduirais sous mes nouveaux habits. Cela exigeait quelque réflexion, car je devais arriver comme par hasard. Je résolus de me faire aider par la nièce, car je savais que, même en réussissant dans mes projets, elle partagerait la fortune que je voulais m'approprier. Je restai souvent seul avec elle, et je saisis l'occasion de lui parler d'un ami dont je fis un grand éloge ; lorsque j'eus excité sa curiosité, je lui dis en riant que je le supposais très-épris de ses charmes, car je l'avais souvent surpris dans la maison en face de ses fenêtres. Un admirateur est toujours bien venu auprès d'une jeune fille, sa vanité fut flattée, et elle me demanda quelques détails sur le jeune homme. Je lui répondis de manière à exci-

ter sa curiosité, faisant un portrait favorable de sa personne, et vantant ses bonnes qualités; je fis une description minutieuse de sa toilette. Lorsque la leçon de musique fut terminée, je retournai à mon logement, je me parai de mes plus beaux habits, et posant sur ma tête la perruque bouclée, je fus me promener devant les fenêtres de la jeune nièce. Elle me reconnut facilement pour la personne qu'on lui avait décrite, et se montra un instant à la croisée, puis elle se sauva avec toute la coquetterie de son sexe. Je m'aperçus qu'elle était satisfaite de sa conquête, et après m'être laissé passer en revue pendant quelques minutes, je disparus.

Le jour suivant, lorsque je fus donner ma leçon sous mes habits de moine, je m'aperçus bientôt que la jeune fille était préoccupée de sa nouvelle conquête; elle choisit une chanson que j'aurais fait mettre de côté en présence de sa tante, mais il convenait à mes desseins de la permettre. Lorsque la tante parut, nous nous arrêtâmes et nous en commençâmes une autre. Par cette petite ruse, je devins une espèce de confident, et l'intimité que je désirais s'établit. La tante, dona Cécilia, ne tarda pas à quitter la chambre. J'appris alors à la nièce que j'avais vu le jeune cavalier dont je lui avais parlé, qu'il paraissait plus épris que jamais, et qu'il m'avait prié d'intercéder en sa faveur; mais que je l'avais menacé d'avertir la tante s'il m'entre-

tenait encore d'un pareil sujet, car mon devoir, comme confesseur de la famille, était incompatible avec celui de messager d'amour. J'avouai que j'avais pitié de son sort, car il eût attendri toute autre personne par ses supplications et ses larmes; j'ajoutai qu'il m'avait assuré s'être promené longtemps la veille sous ses fenêtres, dans l'espérance de la voir et de rencontrer quelques domestiques qu'il aurait pu séduire, afin de leur remettre une lettre, et que je l'avais menacé de révéler toute cette intrigue à dona Cécilia. Dona Clara, c'était le nom de la jeune fille, paraissait fort ennuyée de ma prétendue rigueur, mais elle ne disait rien. Je lui demandai si elle l'avait vu, elle me répondit affirmativement, mais sans ajouter aucune remarque. Sa boîte à ouvrage était sur le sofa sur lequel elle était assise, j'y mis le billet sans être vu. La leçon finie, j'allai chez la tante, lui rendre visite comme confesseur. En m'en retournant, après une demi-heure de conversation, je traversai le salon où j'avais laissé dona Clara, elle brodait, et elle avait certainement lu le billet, car elle rougit lorsque j'entrai ; je ne fis pas semblant de m'en apercevoir, et satisfait de ce qu'elle avait lu ma lettre, je lui dis adieu. Dans ce billet, j'implorais une réponse, et j'apprenais à ma belle que je serais sous ses fenêtres toute la nuit. Aussitôt que l'obscurité couvrit la terre, je m'habillai, et je me rendis sous les

fenêtres de dona Clara, où je fis entendre quelques notes de guitare pour attirer son attention. Je restai là plus d'une demi heure, enfin la jalousie s'ouvrit, et une petite main jeta un billet qui tomba à mes pieds; je le baisai avec une apparence de passion et je me retirai. Lorsque je fus dans mon logement, je l'ouvris, et je trouvai qu'il était aussi favorable que je pouvais l'espérer. Mon plan fut alors formé, Anselme devait être confident.

Lorsque je fus donner ma leçon le jour suivant, je dis à dona Clara que, satisfait des intentions honorables du jeune cavalier, il avait vaincu mes scrupules, et que je consentais à parler en sa faveur; cela n'était pas tout à fait convenable, mais l'état du jeune homme était si déplorable, que je ne pouvais résister à ses supplications; que j'espérais cependant qu'aucune mesure ne serait prise par les deux amants sans mon consentement. Avec cette promesse, si le jeune cavalier avait le bonheur de plaire à dona Clara, je promettais d'exercer mon influence en leur faveur. Le visage de dona Clara rayonna de joie à cette communication, et elle avoua candidement, comme elle l'avait fait dans son billet, que le jeune cavalier ne lui déplaisait aucunement. Je présentai alors un autre billet qu'il m'avait, dis-je, supplié de remettre. Lorsque cette affaire fut bien en train, je donnai souvent rendez-vous le soir à dona Clara; et, quoique indifférent

d'abord, je m'attachai bientôt à cette jeune femme par les aimables et séduisantes qualités que l'amour avait fait naître en elle. Un jour elle remarqua qu'il y avait une grande ressemblance entre don Pedro et son maître de musique; mais quelle apparence qu'un grave moine rasé et le brillant cavalier aux cheveux bouclés fussent la même personne? Cette pensée ne fut jamais conçue par elle. Lorsque l'intrigue me sembla mûre, je me rendis chez dona Cécilia, et après un préambule qui lui apprenait que j'avais quelque chose d'important à lui communiquer, je lui révélai l'amour du jeune cavalier pour sa nièce, le soupçon que j'avais que l'amour était réciproque. Je lui dis que je connaissais très-bien le cavalier; qu'il était fort aimable et possédait beaucoup de bonnes qualités; mais qu'il existait sans doute un mystère touchant sa famille, car il n'en parlait jamais. Je finis en observant que je regardais comme un devoir de lui révéler toutes ces circonstances, et que si elle avait quelques objections à faire à ce mariage, ou si elle avait formé d'autres projets pour sa nièce, il fallait mettre immédiatement un terme à cette intrigue.

La vieille dame fut très-surprise de cette communication, et fort en colère que sa nièce eût un tendre sentiment sans sa permission. J'attendis qu'elle eût exhalé tout son ressentiment, et je repris avec calme les droits d'un confesseur. Je lui rap-

pelai que dans sa jeunesse elle était tombée dans la même erreur, et que le jeune homme m'avait assuré que ses vues étaient honorables, mais que je ne connaissais nullement sa famille. Dona Cécilia parut alors plus satisfaite, et me fit beaucoup de questions. Toutes les objections qu'elle pouvait faire se bornaient au mystère de sa famille, et à sa demande je promis de m'occuper d'éclaircir ce mystère, avant que l'intrigue pût aller plus loin. Je lui dis adieu en lui recommandant de la douceur envers sa nièce; je dis en passant quelques mots à Clara, l'informant du dénouement qui venait d'avoir lieu, lui recommandant de ne point irriter sa tante, mais de se montrer au contraire soumise et repentante. Clara obéit à mes conseils, et lorsque je fus donner ma première leçon, je trouvai la tante et la nièce assises l'une près de l'autre, et du meilleur accord possible. Je fis signe à Clara de sortir; alors dona Cécilia m'informa que sa nièce avait reconnu son erreur, et qu'elle avait promis, pour l'avenir, de se laisser guider par ses avis. Lorsqu'elle eut fini : Préparez-vous, madame, lui dis-je, à une étrange révélation; les voies du ciel sont prodigieuses. Hier soir j'eus une explication avec le jeune cavalier don Pedro, et je reconnus en lui le fils que vous avez tant pleuré.

— Bonté du ciel! s'écria la vieille dame en pâlissant. Elle eut bientôt recouvré ses esprits, et elle

s'écria : ou est-il? Amenez-le-moi, que les yeux d'une mère se reposent sur lui avec délices : que les chagrins de mon cœur soient consolés par ses caresses ; que les larmes du bonheur se répandent sur son sein.

— Calmez-vous, madame, lui répondis-je, les preuves n'ont pas encore été vues ; qu'on les montre d'abord, et vous jouirez ensuite. Lorsque je pressai don Pedro au sujet de sa famille, je lui appris avec franchise qu'une grande sincérité était la seule chance de succès. Il m'avoua qu'il avait été élevé dans un hospice, et qu'il ne connaissait pas ses parents ; que le mystère et l'humiliation qui en était la suite avaient rempli sa vie d'amertume. Je demandai s'il connaissait son âge ou s'il avait une copie du registre de réception. Il tira un papier d'un petit portefeuille ; cette réception était datée du 18 février le jour même où l'on porta votre enfant. Cependant, comme je n'étais pas encore sûr, je lui dis que je reviendrais le voir, l'assurant que ses aveux avaient excité beaucoup d'intérêt en sa faveur. Je fus le même jour à l'hospice examiner les registres. Deux enfants avaient été apportés dans la même soirée ; jugez de mon désappointement, car vous observerez qu'on ne mentionnait aucun signe particulier. Si la verrue dont vous avez parlé n'existait plus, l'incertitude était plus grande que jamais. Lorsque je retournai près de lui, il y a une heure, je mis la con-

versation sur le même sujet que la veille, et je lui dis que je croyais que c'était l'habitude de prendre note des signes particuliers qui se trouvaient sur les enfants, dans le cas où l'on vînt à les réclamer. Il me répondit que c'était en effet la coutume lorsque les marques étaient ineffaçables, et que, quant à lui, on n'avait fait aucune mention d'une verrue qu'il avait sur le cou ; mais, ajouta-t-il, ce signe est inutile, j'ai abandonné depuis longtemps toute espérance de retrouver jamais mes parents, et je dois me soumettre à ma malheureuse destinée. J'ai réfléchi à ce qui s'est passé, et je reconnais que j'ai eu tort. Sans famille, sans nom, quel droit ai-je à aspirer à la main d'une fille de bonne naissance ? J'ai pris la résolution de maîtriser ma passion, et avant que l'intimité ait été poussée au point qu'une rupture serait un chagrin pour celle que j'adore, je vais quitter Séville et pleurer dans la solitude ma triste condition.

— Êtes-vous capable de faire un tel sacrifice, don Pedro ? — Oui, père Anselme, répondit-il, j'agirai toujours comme un homme d'honneur et de bonne famille, quoique je ne puisse prouver ma lignée.

— Allons, don Pedro, répondis-je, faites-moi le plaisir de venir ce soir à mon couvent, j'espère avoir quelques bonnes nouvelles à vous donner. Je le quittai alors pour vous rejoindre et vous annoncer cette heureuse découverte.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas amené ici tout de suite? s'écria dona Cécilia.

— Madame, j'ai des devoirs impérieux à mon couvent qui me retiendront avec le supérieur une partie de la nuit, il faut les remplir; il est même possible que les affaires de ma communauté exigent que je fasse une absence de quelques temps: nous avons besoin de renouveler les baux de nos terres, il faut examiner les fermes, et j'ai lieu de croire que le supérieur me chargera de ce soin. Je vais apprendre au jeune homme à qui il doit la vie, et je l'enverrai dans vos bras; mais il faut vous accorder quelques heures de repos après l'agitation que vous avez éprouvée, et pour vous préparer à la scène attendrissante qui va sans doute avoir lieu. Je voudrais en être témoin, car dans ce monde on contemple bien rarement l'élan des affections du cœur, dans ce qu'elles ont de plus vertueux.

Je pris congé, demandant à dona Cécilia d'informer sa nièce qu'il n'y aurait plus aucun obstacle à ses projets pour l'avenir.

En la quittant aussi promptement, je voulais prendre le temps nécessaire afin d'arranger l'histoire que je raconterais à ma nouvelle mère, lorsqu'elle me demanderait des détails sur les événements de ma vie. Il fallait aussi que j'obtinsse un congé du supérieur.

Je produisis à cet effet une lettre qui m'appelait à Alicante pour recevoir le legs qu'un pieux gen-

tilhomme venait de faire à notre couvent. Dans cette alternative le congé fut promptement obtenu; et pour être plus tôt rendu, il me fut permis de partir le soir même. Je pris congé du supérieur et des moines avec le projet de jamais les revoir, et je me hâtai de me rendre à mon logement où je jetai mes habits religieux que je n'ai jamais reportés depuis. J'arrivai chez dona Cécila, et on me pria de l'attendre un instant. Ma toilette était soignée; j'avais mis une perruque neuve, un habit de velours, un gilet et des culottes de soie, et en me regardant au miroir j'éprouvai un sentiment de vanité de ma bonne mine en même temps que de l'assurance qu'il serait impossible de me reconnaître. La porte s'ouvrit, et dona Cécilia parut, tremblante d'anxiété. Je me jetai à genoux et, d'une voix en apparence suffoquée par les sanglots, je lui demandai sa bénédiction. Se traînant à peine, elle se dirigea vers le sofa, et moi, restant toujours à genoux, je pris sa main que je couvris de baisers.

— C'est... c'est mon enfant! s'écria-t-elle enfin, et la nature m'en aurait avertie si l'on ne me l'avait pas prouvé. Et elle jeta ses bras autour de mon cou, se pencha sur moi, et répandit des larmes de gratitude et de délices. Je dois assurer votre hautesse que l'émotion me gagna et que je mêlai mes larmes avec les siennes, car je sentais alors, et je crois encore fermement que j'étais son fils. Quoique ma

conscience me fit un instant quelques reproches, pendant une scène qui fit refluer tous les sentiments vertueux vers mon cœur, je finis par me persuader qu'une déception qui pouvait produire tant de délices et de joie était presque pardonnable. Je m'assis à côté d'elle, elle m'embrassait à chaque instant, puis me regardait avec tendresse, et m'embrassait encore.

— Vous êtes l'image de votre père, don Pedro, me dit-elle tristement ; mais que la volonté de Dieu soit faite ! celui qui a repris, a aussi donné, et je dois être reconnaissante de sa bonté. Lorsque nous eûmes un peu modéré notre agitation, je lui demandai de me raconter l'histoire de mon père dont je ne connaissais qu'une faible partie par le père Anselme, et elle me répéta les événements de sa jeunesse que j'ai déjà racontés.

— Mais je ne vous ai pas encore présenté à Clara, ajouta-t-elle ; la petite malicieuse ne se doutait pas qu'elle se laissait faire l'amour par son propre cousin.

Lorsque Clara fut descendue, je ne me fis aucun scrupule de presser cette chère fille contre mon cœur et de dérober un baiser sur ses lèvres. Les yeux animés de bonheur et de joie nous nous assîmes sur le sofa, moi au milieu, une main serrée de chaque côté dans les mains de ces deux aimables femmes.

— Maintenant, don Pedro, dit dona Cécilia, racontez-moi les événements de votre vie ; je suis convaincu que tous ces événements ont fait ressortir votre honorable caractère. — Je la remerciai de sa bonne opinion, espérant que rien de ce qui s'était passé ou de ce qui arriverait à l'avenir ne serait capable de me la faire perdre, et je commençai en ces mots l'histoire de ma vie.

— L'histoire de votre vie! interrompit le pacha. Cet esclave se moque-t-il de nous à notre barbe? Que venez-vous donc de nous dire?

— La vérité, votre hautesse, répondit l'Espagnol. L'histoire que je vais conter est celle que j'inventai pour tromper la vieille dona Cécilia.

— Je comprends, Mustapha ; ce kafir est un véritable kessehgou (1); avec lui, une histoire en enfante une autre. Mais il est tard ; cet homme reviendra demain dans l'après-midi. Allez, infidèle. Le muezzin appelle à la prière.

L'Espagnol se retira, et pour obéir à l'appel du muezzin, le pacha et Mustapha payèrent leur dévotion habituelle... à la bouteille.

(1) Conteur oriental.

CHAPITRE IV.

Le jour suivant, l'Espagnol continua ainsi :

— Votre hautesse se rappelle sans doute où j'en suis resté hier.

— Parfaitement, répondit le pacha, vous alliez commencer votre histoire. Mais j'espère que vous aurez fini ce soir, car j'ai déjà oublié le commencement.

— Votre hautesse peut se rappeler que j'étais assis...

— Oui, en notre présence, interrompit le pacha, telle est notre condescendance envers un giaour. Maintenant continuez.

— Avec la permission de votre hautesse, j'étais assis sur un sofa entre ma mère, dona Cécilia, et ma maîtresse, dona Clara.

— C'est vrai, je me le rappelle.

— Une main dans chacune de leur main.

— C'est cela, répondit le pacha avec impatience.

— Et que j'étais sur le point de raconter une histoire de mon invention, pour tromper la vieille dame, ma mère.

— *Anna Senna!* que maudite soit votre mère! cria le pacha avec colère; asseyez-vous et continuez votre histoire. Croyez-vous qu'il ne faille pas obéir à un pacha! Le lion doit-il être raillé par un jackall? *Wallah el Nebi!* par Dieu et le Prophète! vous moquez-vous de nous? L'histoire!

— Je commencerai en ces mots l'histoire que réclame votre hautesse, répondit l'esclave avec un grand-froid:

SUITE DE L'HISTOIRE DU MOINE.

Je ne puis me rappeler les événements de mon enfance, ma chère mère; mais à l'âge de sept ans je me trouvai avec un grand nombre d'enfants; il y en avait qui n'étaient encore qu'à la mamelle, et d'autres qui étaient à peu près de mon âge. Je me rappelle aussi que nous faisions maigre chère, et que nous étions sévèrement punis.

— Pauvre enfant! s'écria dona Cécilia en pressant la main qui était toujours dans la sienne. — Je restai ainsi jusqu'à l'âge de dix ans, lorsqu'une vieille dame, qui était venue visiter l'hospice, me prit en affection. J'avais souvent entendu dire que j'étais un très-bel enfant; j'ai bien changé depuis, Clara.

Un serrement de l'autre main et un sourire négatifs furent la réponse. Je continuai.

La vieille dame Isabelle, qui appartenait à la noble famille de Guzman, avait besoin d'un page; elle résolut de me faire élever et de me donner ce titre dans la suite. Elle me conduisit à sa maison, où je fus revêtu d'un habit de fantaisie. Toute mon occupation consistait à rester assis près d'elle sur un tapis, et à courir pour faire exécuter ses moindres volontés. En un mot, j'étais une espèce de sonnette vivante, mais j'étais bien nourri, et surtout j'étais très-fier d'un petit poignard que je portais à ma ceinture. Le seul ennui de mon éducation était d'apprendre à lire et à écrire; c'était un prêtre demeurant dans la famille de dona Isabelle, qui était chargé de ce soin, et qui avait lui-même une aussi grande aversion à enseigner, que j'en avais à apprendre. Si cette affaire était restée entièrement entre nous deux, je crois que nous l'aurions arrangée à la satisfaction des deux parties; mais comme la vieille dame avait l'habitude de juger de

mes progrès en me faisant lire tous les jours tandis qu'elle faisait du filet, nous étions bien obligés de remplir nos engagements. A force d'épeler, je parvins à lire fort joliment une romance à ma maîtresse, et je sus bientôt assez écrire pour répondre à une invitation, affirmativement ou négativement. Dona Isabelle avait dans sa maison deux nièces qui étaient déjà grandes lorsque j'entrai dans la famille; elles s'amusaient à me donner des leçons de danse, et, grâce à leurs soins, je fis beaucoup de progrès, même dans la lecture et l'écriture. Quoique enfant, j'éprouvais du plaisir à prendre des leçons de deux jolies filles; mais il est nécessaire que je décrive plus particulièrement ces deux jeunes dames, L'aînée, qui se nommait dona Émilia, était d'un caractère prudent et tranquille, quoique gaie; elle souriait souvent, mais ne riait jamais avec bruit. La plus jeune, dona Thérésa, était d'un caractère bien différent; joyeuse, légère, franche, confiante, généreuse, ses fautes furent le résultat de l'excès de ces qualités; elle tomba toujours dans les extrêmes. Jamais deux sœurs ne s'aimèrent davantage, la différence de leur caractère ne faisait qu'ajouter à leur attachement; les dispositions sérieuses de l'aînée étaient égayées par la vivacité de la jeune, et la légèreté de celle-ci était tempérée par la prudente raison de sa sœur. Comme enfant, j'aimais dona

Émilia, mais j'étais tout dévoué à dona Thérésa.

J'étais depuis trois ans dans cette famille, lorsque des affaires d'intérêt exigèrent la présence de dona Isabelle à Madrid. Les jeunes dames, qui étaient toutes deux fort belles, reçurent bientôt les hommages de tous les cavaliers. Deux d'entre eux l'emportèrent sur leurs rivaux. Don Perez devint l'adorateur toléré d'Émilia, tandis que don Florez fut fier de porter les chaînes de la vive Thérésa. Néanmoins dona Isabelle n'avait pas l'intention que ses nièces la quittassent pour le présent; et, avertie par les sérénades qu'il y avait des prétendants aux sourires de ses nièces, elle retourna à Séville plus tôt qu'elle n'en avait le projet.

Quoique je n'eusse reçu aucune confidence, je connaissais les deux intrigues; mais avec plus de prudence que n'en ont ordinairement les garçons de mon âge, je n'avais fait aucune remarque, ni à ma maîtresse, ni à ses nièces. Nous étions de retour à Séville depuis près d'un mois; quand dona Émilia me prit à part et me dit : — Pedro, savez-vous garder un secret?

— Oui, répondis-je, si l'on me payait pour cela.

— Et que demandez-vous, petit mauvais sujet?

— D'elle, seulement un baiser.

Elle me donna le baiser que j'exigeais, et m'apprit qu'un cavalier serait sous la fenêtre un peu après que la cloche aurait sonné vèpres, et qu'il

fallait que je lui donnasse le billet qu'elle me mettait dans la main. J'avais été payé d'avance, je consentis. Au temps convenu je vis un cavalier à la porte, je l'accostai : — Qu'attendez-vous ici? une belle dame, senhor? lui dis-je.

— Un billet, mon petit page, répondit-il.

— Le voilà, repris-je en cherchant dans ma poche. Il mit dans ma main un doublon et disparut.

J'aimais beaucoup l'or, mais je préférais encore l'autre paiement. Après avoir serré mon argent, je retournai à la maison. J'avais à peine paru que dona Thérésa vint à moi. Pedro, je vous cherchais, me dit-elle; savez-vous garder un secret?

— Oui, si je suis payé pour cela, répondis-je comme auparavant.

— Et qu'est-ce qui peut retenir votre langue?

— De vous, cela doit être un baiser.

— Oh! petit singe, je vais vous en donner vingt. Et elle m'embrassa de manière à me suffoquer. Maintenant, ajouta-t-elle, il y a en bas un cavalier qui attend; il faut que vous lui portiez ce billet. Je pris le billet, et lorsque je fus arrivé à la porte, je vis un autre cavalier. — Oh! senhor, dis-je, qu'attendez-vous ici? Est-ce ce billet doux d'une belle dame?

— En effet, mon joli page, répondit le cavalier.

— Peut-être cela vous intéressera, dis-je en lui tendant le billet; il me l'arracha des mains et

s'apprêtait à partir. — Senhor, ajoutai-je, je ne puis souffrir que ma maîtresse soit offensée. Ses faveurs sont hors de prix : cependant elles sont toujours mêlées avec de l'or. Puisque vous êtes si pauvre, acceptez ceci; et je lui présentai le doublon que j'avais reçu de l'autre cavalier.

— Vous êtes un garçon d'esprit, répondit-il, et vous avez corrigé ma négligence, car ce n'était pas autre chose, je vous assure. Ajoutez cette somme à l'autre; et il me mit un autre doublon dans ma main, et disparut. Je retournai à la maison, et je me rendis au salon, d'où j'avais été éloigné pendant quelque temps. Je trouvai ma maîtresse seule.

— Pedro, venez ici, mon enfant, me dit-elle. Vous savez combien j'ai toujours été bonne pour vous, et comme je vous ai élevé avec soin; dites-moi, savez-vous garder un secret?

— Oui, madame, répondis-je; je sais garder les vôtres, parce que c'est mon devoir.

— Vous êtes un bon enfant. Écoutez; il me semble que mes nièces ont été suivies par quelques uns des brillants cavaliers que nous avons vus à Madrid, et je vous charge de découvrir si cela est vrai; me comprenez-vous?

— Oh oui, madame, répondis-je, parfaitement.

— Eh bien, surveillez ce qui se passe; voilà deux réaux pour acheter des friandises.

J'entrai dès ce moment dans mes réelles fonc-

tions de page. J'ajoutai les deux réaux à mon trésor, et, comme vous pouvez bien le penser, je résolus d'agir suivant que j'étais payé. Mais je m'aperçus plus tard que j'avais fait une terrible méprise. Je vais vous expliquer maintenant ce que je n'appris moi-même qu'après le dénouement. J'avais donné le billet doux d'Emilia à don Florez, qui était l'admirateur de dona Thérésa, et celui de Thérésa à don Perez, qui était l'amant d'Emilia. Don Perez était un jeune homme qui devait posséder une grande fortune à la mort d'un oncle dont il était l'héritier. Don Florez, au contraire, était déjà en possession de biens immenses, et il pouvait à son gré faire choix d'une femme. Les billets étaient écrits d'une main déguisée et sans signature. Celle de dona Emilia contenait ces mots : « J'ai trouvé » votre lettre dans l'endroit indiqué ; mais ma tante » a repris la clef du bosquet ; elle a, je crois, des » soupçons. Pourquoi êtes-vous si pressant? Je » pense que votre affection, comme la mienne, » doit s'augmenter des obstacles. Il me sera impos- » sible de vous recevoir cette nuit ; mais le page est » dans nos intérêts, et je vous écrirai prompte- » ment. » Celle de dona Thérésa, que j'avais mise entre les mains de don Perez, contenait ce qui suit : « Je ne puis vous refuser plus longtemps une » entrevue ; vos sollicitations m'ont touchée. Ma » tante a fermé le bosquet ; mais si vous avez le cou-

» rage d'escalader les murs du jardin, je vous rece-
» vrai dans le salon qui ouvre sur ce jardin. Mais
» ne prononcez pas un mot, car les domestiques
» passent continuellement devant la porte. Nous ne
» pouvons pas non plus avoir de lumières; je me
» confie à votre honneur. »

Don Perez fut ravi que dona Émilia consentît enfin à une entrevue, et don Florez, désespéré de la conduite prudente de sa maîtresse, s'en retourna en l'accusant de coquetterie. A l'heure convenue, don Perez rencontra sa prétendue belle dans le salon; les deux sœurs s'étaient avouées leur mutuel amour, et comme j'étais dans le secret, elles ne firent aucun scrupule de parler devant moi. Le jour suivant, lorsque leur tante quitta le salon, elles causèrent des avantages physiques de leurs cavaliers; après une discussion fort gaie, elles me demandèrent mon avis. Venez, Pedro, me dit Thérésa, vous déciderez quel est le plus beau.

— Je crois que le vôtre, pour un blond, est le plus bel homme que j'aie jamais vu; mais les beaux yeux noirs du cavalier de dona Émilia sont aussi bien séduisants.

— Vous confondez, Pedro, dit Émilia; c'est don Perez, le blond, qui est mon admirateur, tandis que le brun est don Florez, l'amant de ma sœur. Je m'aperçus que j'avais commis une erreur en remettant les deux billets; Thérésa rougit beaucoup,

mais j'eus assez de présence d'esprit pour répondre : — C'est vrai, madame, vous avez raison, je confondais.

La tante rentra, Thérésa sortit et me fit signe de la suivre. Aussitôt que je l'eus rejointe elle me dit : — Pedro, la vérité, au nom du ciel, avez-vous réellement fait une erreur, et avez-vous donné mon billet au cavalier blond, don Perez?

— Oui, lui répondis-je, et j'ai aussi donné celui de dona Émilia au brun. Dona Thérésa mit ses mains devant son visage, et pleura amèrement. — C'est maintenant, Pedro, dit-elle, qu'il faut garder le secret, car il est de la plus haute importance. Mon Dieu! que vais-je devenir? Et pendant quelques instants les sanglots l'empêchèrent de parler. Enfin, elle essuya ses yeux, et après quelques minutes de réflexions elle prit du papier et écrivit un billet. Pedro, portez ce billet à son adresse; rappelez-vous bien que c'est au jeune homme brun qu'il est destiné. Thérésa avait lu le billet d'Émilia, à don Perez, qui avait été reçu par don Florez; en conséquence, voilà ce qu'elle écrivait : « Vous devez » m'en vouloir d'avoir refusé de vous recevoir la » nuit dernière, mais j'avais peur; ne m'accusez » pas de jouer avec vos sentiments. Je vous rece» vrai dans le salon qui donne sur le jardin, il était » occupé hier soir. Venez à dix heures. »

J'allai remettre ce billet entre les mains de don

Florez. — Mon cher garçon, dites à dona Thérésa que je serai exact ; je sais pourquoi elle n'a pas pu me recevoir hier. J'espère que je serai aussi heureux que don Perez. Il mit un doublon dans ma main et me quitta. Je rencontrai presque aussitôt don Perez.

— Ah! mon petit page, je suis heureux de vous trouver ; venez dans ma chambre tandis que je vais écrire à dona Émilia. Lorsqu'il eut fini sa lettre, il me donna un doublon comme d'habitude. — Oh! lui dis-je, avec vos doublons et ceux de don Florez, je serai bientôt riche.

Tout jeune que j'étais, je devinai cependant que quelque malheur avait eu lieu dans l'entrevue qui occasionnait un si sérieux chagrin à dona Thérésa. Je l'aimais beaucoup mieux que sa sœur, et je résolus de ne point remettre le billet de don Perez sans l'avoir consultée. J'allai la trouver dans sa chambre, je lui fis part de la réponse de don Florez et de l'observation qu'il avait faite : « J'espère » être aussi heureux ce soir que don Perez le fut » hier. » Elle rougit de honte et de chagrin ; je lui donnai alors le billet de don Perez, lui demandant s'il fallait le remettre à son adresse. Elle l'ouvrit précipitamment et le lut ; il contenait ce qui suit: « Comment pourrais-je vous exprimer ma reconnais» sance, mon adorée Émilia, pour l'amour que vous » m'avez témoigné hier soir. Dites-moi, ange chéri,

» lorsque j'aurai le bonheur de vous revoir en-
» core dans le salon : je n'existerai pas jusqu'à ce
» que vous m'ayez accordé de nouveau la même
» faveur ! »

— Pedro, dit Thérésa, vous m'avez en effet rendu service, vous êtes mon sauveur. Comment pourrai-je jamais m'acquitter envers vous?

— Donnez-moi plusieurs baisers cette fois, répondis-je.

— Je vous en donnerai mille; et elle m'embrassait et me remerciait, tandis que des larmes coulaient le long de ses joues. Elle prit alors une feuille de papier, et imitant l'écriture de la lettre qu'elle tenait à la main, elle écrivit ainsi : « Je dois me
» soumettre à vos arrêts, dona Émilia, et tandis
» que don Florez est le plus heureux des hommes,
» vous m'accablez de votre sévérité. Cependant j'es-
» père toujours. Je suis bien malheureux; écri-
» vez-moi, si vous conservez encore quelque amour
» pour votre adorateur Perez. »

— Portez cela à Émilia, mon enfant. Que puis-je faire pour vous récompenser?

— Prenez soin de mon argent, lui dis-je, car si ma maîtresse le trouve, je ne pourrai pas lui dire d'où il vient. Elle sourit tristement en recevant mes doublons, et les enferma parmi ses bijoux. J'augmenterai votre trésor, Pedro, dit-elle.

— Non, répondis-je, de vous seulement des bai-

sers. Je lui racontai pourquoi sa tante m'avait donné deux réaux, et nous nous séparâmes. Je remis la lettre à dona Émilia, qui, dans l'après-midi, me remit sa réponse; mais je ne voulus pas la porter avant que dona Thérésa l'eût lue; je pensais ainsi réparer l'erreur que j'avais commise involontairement. Je donnai donc la lettre à dona Thérésa. — Mon cher Pedro, vous êtes un trésor pour moi, dit-elle.

Elle ouvrit la lettre; elle était ainsi conçue : « Vous m'accusez et je ne mérite pas vos repro-» ches ; le ciel connaît mon cœur, il n'est que » trop tendre. Je vous donnerai un rendez-vous » aussitôt que je le pourrai; mais, comme je vous » l'ai déjà dit, ma tante a des soupçons et je crains » d'être découverte; je suis plus timide que Thé-» résa. »

Thérésa déchira cette lettre, et écrivit ce qui suit : « Lorsqu'une femme cède trop volontiers » aux sollicitations d'un amant, il devient exigeant, » et réclame comme un droit ce qui ne doit être » reçu que comme une faveur. Ce qui s'est passé » dans les ténèbres de la nuit doit rester enseveli » au fond du cœur. Je vous avoue avec sincérité » que je regarderais comme une offense la moindre » allusion au mystère d'hier soir; et je commence-» rai à vous punir dès aujourd'hui de la demande » que vous avez osé me faire, en vous traitant

» avec la même rigueur qu'autrefois. Rappelez-
» vous que la moindre allusion serait le signal
» d'une rupture. Lorsqu'il me prendra fantaisie de
» vous revoir, je vous écrirai; jusque-là, obéis-
» sance complète. »

Je portai cette lettre à don Perez, que je trouvai en société de don Florez. Don Perez ouvrit le billet; il parut un peu étonné, et le passant à don Florez, car ils n'avaient point de secrets l'un pour l'autre : Lisez, lui dit-il, et dites-moi si le caractère de la femme n'est pas une énigme?

— Ma foi ! son humeur me plait, répondit don Florez, il y a des femmes qui meurent de peur qu'on ne les quitte; elle, au contraire, croit que vous êtes plus lié que jamais. Je vous conseille de lui obéir si vous tenez à conserver son amour.

— Je crois que vous avez raison, don Florez; et comme nous devenons seigneurs et maîtres après le mariage, il est juste que les femmes portent le sceptre auparavant. Je me suis plus attaché à elle que jamais, et si elle veut faire le tyran, je n'aurai pas la force de m'y opposer. Elle fait preuve d'esprit, car il faut nous tenir en bride pour augmenter nos désirs.

Je retournai au logis, portant à Émilia une lettre de don Florez dans lequelle il promettait de se soumettre à ses volontés, et je fus raconter à dona Thérésa ce qui s'était passé entre les deux cava-

liers. Grâce à votre prudence et à votre sagacité mon enfant, tout va bien jusqu'ici, me dit-elle; mais tout peut encore être decouvert, car je dois vous avouer que, trompée par l'obscurité et le silence, la tendresse qui s'adressait à don Florez fut, par votre méprise, prodiguée à l'adorateur de ma sœur. Mais j'espère qu'il n'arrivera aucun malheur d'une erreur bien involontaire de ma part.

Ce soir même don Florez fut reçu par Thérésa dans le salon, et le jour suivant, lorsque j'étais assis comme à l'ordinaire près de ma maîtresse :

— Eh bien! Pedro, me demanda-t-elle, avez-vous découvert quelque chose?

— Oui, madame, répondis-je.

— Qu'est-ce que c'est?

— Un gentilhomme a voulu me donner une lettre, mais je n'ai pas voulu m'en charger.

— A qui était-elle adressée, mon enfant?

— Je ne sais pas, madame, car j'ai refusé de la prendre dans mes mains.

— Vous avez eu raison, Pedro; mais la première fois, prenez-la et vous viendrez me l'apporter.

— Oui, madame, je le ferai.

— Voilà deux réaux pour vous, mon enfant; avez-vous dépensé les autres?

Je quittais l'appartement lorsque dona Emilia me rencontra, et me mit dans la main un billet

pour don Perez, je le portai à mon amie Thérésa, qui l'ouvrit : « Enfin, disait ce billet, mon affection l'emporte, je consens à vous voir. Il n'y a pas de lieu plus convenable que le salon. Je compte sur votre honneur, ou vous me verriez pour la dernière fois. »

— Cela peut aller, Pedro, dit Thérésa; remettez ce billet à don Perez; je remis en effet le billet, et je n'étais pas encore sorti que don Florez entra. — Félicitez-moi, mon cher ami, dit-il, j'ai été reçu aussi tendrement que je pouvais le désirer.

— Et ma belle ne m'a pas tenu trop longtemps rigueur, répondit Perez, car j'ai un rendez-vous ce soir. Pedro, dites à votre maîtresse que je ne puis écrire, mais que je la remercie de sa bonté et que je serai exact. Vous comprenez? Eh bien, qu'attendez-vous? Oh! petit mauvais sujet, je vous devine; et il me jeta un doublon. Florez, vous avez gâté ce garçon-là, et je suis obligé de faire comme vous. Florez se mit à rire, et je sortis.

Je continuai ce genre de services pendant quelque temps, enfin la vieille dame tomba malade et mourut; elle partagea sa fortune entre ses deux nièces, qui, devenues indépendantes, se marièrent à leurs amants. Mais la vieille dame m'oublia dans son testament, et j'aurais été fort embarrassé de ma personne si dona Thérésa ne m'avait pris chez elle. J'étais aussi heureux que chez ma

vieille maîtresse, quoique après le mariage il ne tombât plus de doublons dans mes poches. Il paraît que don Perez avait eu si peur d'offenser dona Emilia qu'il ne lui avait jamais parlé du rendez-vous qu'il supposait avoir eu lieu dans le salon ; mais après le mariage, se trouvant plus libre, il plaisanta sa femme sur ses caprices. Dona Émilia, fort surprise, déclara positivement qu'un tel rendez-vous n'avait pas eu lieu. Le mari se mit à rire de cette obstination à nier la vérité, et se rappelant qu'il avait encore en sa possession tous les billets relatifs à cette entrevue, il lui montra celui où elle lui défendait de lui en parler. Dona Emilia protesta que ce n'était point son écriture et parut d'abord confondue de ce mystère. Elle en conclut que dona Thérésa avait donné rendez-vous cette nuit-là à don Florez.

— Au contraire, répondit don Perez, le jour même où vous me donnâtes un rendez-vous, il reçut un billet de dona Thérésa qui lui refusait une entrevue.

Dona Emilia fondit en larmes ; je vois ce que c'est, dit-elle enfin, le page se sera mépris, et aura donné à don Florez la lettre que je vous avais écrite, tandis que celle de Thérésa est tombée entre vos mains. Vous avez pris un odieux avantage de cette circonstance ; car vous ne me ferez jamais croire, don Perez, que vous n'aviez pas connais-

sance de cette erreur lorsque vous avez rencontré ma sœur dans le salon ; il est impossible non plus qu'elle ne s'en soit pas aperçue! Cruelle sœur! perfide amant, qui trahissez en même temps votre maîtresse et votre ami!

Don Perez essaya en vain d'apaiser sa femme. Sa jalousie, sa fierté, les scrupules de sa conscience étaient soulevés à la fois. Elle ne voulut entendre aucune protestation. Quoiqu'il fût à peu près certain que sa femme avait raison en disant qu'il y avait eu erreur, il résolut de s'adresser à moi. Il se rendit chez don Florez, et après être resté quelque temps avec ce dernier et sa femme, espace de temps pendant lequel il était si mal à son aise qu'on lui demanda s'il était malade, il sortit et me fit signe de le suivre, Il entra dans beaucoup de détails, et me demanda enfin si je n'avais point commis une erreur en remettant les billets. Je m'aperçus qu'il avait eu une explication avec sa femme, et mon seul but fut de sauver dona Thérésa. — Senhor, répondis-je, je ne puis savoir si dona Emilia dit la vérité, mais ce que je puis vous certifier, c'est que ce soir-là je suis resté avec dona Thérésa dans sa chambre, à faire une partie de piquet, jusqu'au moment où elle s'est couchée.

— Alors, qui cela pourrait-il être? répliqua don Perez.

— Je n'en sais rien, senhor, car je ne descendis pas de la soirée dans la crainte que ma maîtresse, qui m'avait envoyé coucher, ne me grondât d'être encore debout. Ainsi, je ne puis vous dire si c'est ou non dona Emilia.

Don Perez médita quelques instants, et conclut que sa femme était honteuse d'un moment d'une trop tendre indulgence, et qu'elle ne voulait pas en convenir. Cependant, il était loin d'être satisfait. Il retourna chez lui pour avoir une nouvelle explication avec sa femme; mais il apprit qu'elle avait quitté la maison sans indiquer où elle s'était réfugiée. Aussitôt que don Perez fut parti, je me rendis précipitamment près de ma maîtresse, afin de lui apprendre les questions qui m'avaient éte faites, et ce que j'avais répondu.

— Je vous remercie de votre bonne intention, Pedro, dit-elle; mais j'ai le pressentiment que tout sera découvert. Ce sera une punition de ma folie et de mon imprudence.

Pendant ce temps, dona Emilia, qui s'était réfugiée dans un couvent voisin, envoya chercher don Florez. Il la trouva tout en larmes au parloir. Convaincue par sa jalousie que sa sœur avait un attachement pour don Perez, et que cette affection avait été mutuelle, elle apprit à son beau-frère tout ce qui s'était passé, et lui faisant remarquer la perfidie avec laquelle ils avaient été joués, elle lui

annonça son intention de se retirer du monde.

L'exaspération de don Florez s'éleva jusqu'à la folie. C'était donc pour cela, s'écria-t-il, qu'elle m'avait éconduit ce soir-là, et qu'elle fut si tendre la nuit suivante. Maudite dupe que j'étais! mais, Dieu merci, il n'est pas trop tard pour se venger. Don Perez, vous me payerez de votre vie cette perfidie infâme. En disant ces mots, il quitta dona Emilia, incertain s'il devait d'abord se venger sur don Perez ou sur sa propre femme. Ce point fut bientôt décidé, car à la porte du couvent il rencontra don Perez, qui avait appris que c'était dans ce lieu que sa femme s'était réfugiée.

— Vous êtes justement celui que je voulais rencontrer, s'écria don Florez dans un accès de rage, un traître et un homme sans honneur.

— Il n'en est pas ainsi, don Florez; je suis le plus malheureux des hommes, et à moitié fou de l'erreur qui a eu lieu. Rétractez vos paroles, car elles sont injustes.

— Je n'ai point l'intention de les rétracter, au contraire, j'en affirmerai la vérité avec la pointe de mon épée. Si vous n'êtes point un aussi grand lâche que vous êtes infâme, vous me suivrez à l'instant.

— Un tel langage n'admet point de réponse. Je suis à vos ordres, don Florez.

Les deux beaux-frères marchèrent en silence

jusqu'à ce qu'ils eussent atteint un champ à quelque distance. Là ils jetèrent leurs manteaux, et se battirent avec acharnement. La victoire se décida en faveur de don Perez; son épée traversa le cœur de son adversaire, qui mourut aussitôt. Don Perez arrêta de mornes regards sur le cadavre, essuya son épée et se rendit droit à la maison de celui qu'il venait de tuer. — Dona Thérésa, dit-il en arrivant, je vous demande sur votre salut, au jour du jugement, de me dire la vérité. Est-ce vous que, par une déplorable erreur, je rencontrai une nuit dans le salon, et les caresses destinées à don Florez me furent-elles accordées?

Il y avait quelque chose de sauvage, de féroce même dans le ton du cavalier; dona Thérésa en fut effrayée. Elle fit un violent effort et répondit: — Pour mes péchés cela est vrai; mais vous savez bien que je ne fus jamais fausse de cœur, quoique, lorsque j'eus reconnu mon erreur, j'essayai de cacher mon imprudence.

— Si vous aviez été aussi vertueuse que votre sœur, madame, tous ces malheurs ne seraient pas arrivées, et votre mari n'aurait pas été tué par les mains de son frère.

Dona Thérésa s'évanouit à cette nouvelle, et don Perez quitta aussitôt la maison. J'arrivai au secours de ma maîtresse, et je parvins à la rappeler à la vie.

— Il n'est que trop vrai, dit-elle tristement, un

crime trouve toujours son châtiment dans ce monde ou dans l'autre; en permettant à mon amour de l'emporter sur ma vertu, je suis la cause de la mort d'un époux dont j'étais trop éprise. O mon Dieu! c'est moi qui l'ai tué, et j'ai empoisonné la vie de deux autres personnes ainsi que la mienne, qui ne cessera pas d'être un fardeau pour moi. Ma pauvre sœur! où est-elle?

J'essayai de consoler ma maîtresse par tous les moyens possibles, mais ce fut en vain. Tout ce qu'elle exigea de moi fut de m'informer où était sa sœur, et de le lui faire connaître. Je partis pour mon triste voyage, et en sortant je rencontrai des gens qui rapportaient le corps de don Florez. Je frémis en passant près de lui, et en me rappelant quel rôle important j'avais joué dans toute cette tragédie. J'obtins bientôt quelques renseignements que je vins rapporter à dona Thérésa. Elle s'habilla en grand deuil, et désirant que je la suivisse, elle s'arrêta à la grille du couvent, et demandant la supérieure, elle fut admise. La supérieure la reçut et lui dit que dona Emilia était dans un trop violent désespoir pour voir personne.

— C'est ma sœur que je demande à voir, madame, répondit dona Thérésa. Je ne dois point être refusée; conduisez-moi vers elle; vous pouvez être témoin de notre entrevue.

La supérieure, qui ne se doutait pas qu'Emilia

refuserait de voir dona Thérésa, conduisit cette dernière en présence de sa sœur; mais Emilia ne l'eut pas plus tôt aperçue qu'elle détourna la tête avec horreur.

— Émilia, dit ma maîtresse, nous sommes nées de la même mère, nous avons été élevées ensemble, nous n'avons jamais eu de secrets l'une pour l'autre jusqu'à cette fatale erreur; je vous demande à genoux de m'écouter et de croire à la vérité de mes paroles.

— Plaidez votre cause auprès de votre mari, Thérésa, il est plus nécessaire de le persuader que moi.

— Je n'ai plus de mari, Émilia, il plaide maintenant sa propre cause devant Dieu, car il est tombé sous l'épée du vôtre.

Dona Émilia tressaillit.

— Oui, chère sœur, cela n'est que trop vrai; et ce qui est plus vrai encore, c'est que vous avez causé sa mort. Ne causez pas la mienne, Émilia, en refusant de croire ce que je déclare sur mon salut éternel. Je n'ai su la déplorable erreur de Pedro que lorsqu'il me l'a apprise lui-même le jour suivant. Si vous saviez la honte, la douleur que j'ai éprouvée, combien j'ai été tourmentée par la crainte d'être découverte, vous me pardonneriez d'avoir essayé à cacher une faute dont la découverte aurait rendu d'autres personnes aussi malheureuses que

moi. Dites que vous me croyez, dites que vous me pardonnez. Oh! Émilia, ne pouvez-vous pardonner à votre sœur?

Émilia ne répondit pas, Thérésa se jeta à ses genoux et les embrassa en sanglotant. Dans ce moment don Perez, qui avait obtenu la permission de voir sa femme, entra dans l'appartement et s'approcha des deux malheureuses femmes, qui avaient gardé l'attitude que nous venons de décrire. — Thérésa, dit-il, vous êtes la cause première de tous ces malheurs; mais je n'ai point l'intention de vous adresser un reproche; votre châtiment a été plus grand que votre faute. C'est à vous, madame, à qui je veux m'adresser maintenant, à vous qui, par votre incrédulité, m'avez forcé de tuer le plus cher de mes amis, mon frère. Après l'avoir blessé involontairement dans ses affections les plus délicates, j'ai ajouté à ce malheur celui plus grand encore d'être devenu son meurtrier. Êtes-vous satisfaite, madame? êtes-vous satisfaite d'avoir empoisonné mes jours par votre injustice et vos indignes soupçons, d'avoir réduit votre malheureuse mais non coupable sœur au désespoir, d'avoir condamné sa vie à la solitude? êtes-vous satisfaite de la voir maintenant à vos pieds, implorant en vain votre pardon, lorsque c'est vous qui avez causé la mort de son mari, de votre frère, de mon meilleur ami? dites, madame, êtes-vous satisfaite, ou faut-il

encore de nouvelles victimes à votre incrédulité ?

Emilia ne répondait pas, et continuait de détourner la tête.

— Qu'il en soit fait selon vos désirs, madame, ajouta don Perez; et avant qu'on pût deviner son intention, il tira son épée et l'enfonça dans son sein. — Que le sacrifice de ma vie soit une preuve de ma sincérité, Émilia; j'ai dit la vérité, croyez-en les paroles d'un mourant. — Don Perez mourait en effet.

Émilia tressaillit lorsqu'elle entendit le bruit de sa chute, et se jeta sur son corps avec un mouvement d'horreur et de désespoir. Le voile que la jalousie avait posé sur ses yeux venait de se déchirer en contemplant le dernier résultat de son incrédulité. Don Perez avait cessé de parler, mais elle ne pouvait se persuader qu'il était mort. — Je vous crois, Perez, s'écriait-elle, je vous crois. Parlez-moi, Perez. O mon Dieu! il ne me répond pas; ma sœur, parlez-lui, il vous répondra, il n'est point en colère coutre vous; parlez-lui, ma sœur, parlez-lui. O Dieu! ô Dieu! s'écria la malheureuse femme, il est mort, je l'ai tué! Elle se laissa tomber sur le plancher. Thérésa prit sa sœur dans ses bras, ses larmes coulaient en abondance. Il se passa quelque temps avant qu'Émilia recouvrât sa raison. Enfin, épuisée par la violence de ses sensations, elle fut soulagée par un torrent de larmes.

— Qui est près de moi? dit-elle enfin; est-ce vous, ma bonne sœur, envers laquelle j'ai été si injuste? oh! Thérésa, embrassez-moi, pardonnez-moi, ne suis-je pas assez punie?

— Tous ces malheurs ont été causés par ma faute, répondit Thérésa en fondant en larmes; oh! que j'ai été folle et coupable.

— Non, non, ma sœur, votre faute est bien légère comparée à la mienne. Vous avez permis que vos passions l'emportassent sur votre vertu, mais cette faiblesse venait d'un excès d'amour. Et moi aussi j'ai donné carrière à mes passions mais quelles passions affreuses! la haine, la jalousie, dignes de l'enfer où elles furent créées et où elles dominent; mais tout est fini, et le repentir vient trop tard.

Les deux malheureuses sœurs s'embrassèrent et mêlèrent leurs larmes, et je dois dire que la supérieure était aussi affectée que moi de cette scène touchante. Elles ne se séparèrent qu'à la nuit, toutes les deux pour accomplir un triste devoir, celui de veiller près du corps de leurs maris et de le baigner de leurs larmes. Quelques jours plus tard, les funérailles eurent lieu ; Émilia envoya chercher sa sœur, et après une tendre et mélancolique entrevue, elle prit le voile dans le couvent où elle s'était retirée, et donna tous ses biens à l'église. Dona Thérésa ne se fit pas religieuse, mais elle se con-

sacra à la bienfaisance, à la charité la plus active. Sa santé dépérit peu à peu, car son cœur était brisé. Je restai près d'elle pendant trois ans; elle mourut et me laissa une somme considérable, le reste de ses biens passa à des établissements de bienfaisance. Voilà environ cinq ans que je vis sur cette somme, et grâce à mes nombreuses folies, elle touche à sa fin. L'incertitude de ma naissance est néanmoins le plus vif chagrin que j'aie jamais éprouvé. La providence vient de m'en délivrer, et j'espère que je n'attirerai point le blâme sur la mère qui m'a si généreusement reconnu, et sur la charmante fille qui m'honore de son affection.

Lorsque j'eus terminé mon récit, ma mère et Clara me remercièrent, et nous restâmes jusqu'à une heure avancée, causant d'affaires de famille, et formant des plans pour l'avenir. Ma mère m'informa qu'elle n'avait que l'usufruit de la plupart de ses propriétés, qui devaient revenir après sa mort à un cousin, mais qu'elle avait amassé une somme d'argent considérable pour la dot de Clara, somme qui s'augmentait tous les jours.

J'étais pressé de quitter Séville, où je craignais tous les jours d'être découvert; je proposai de nous retirer dans une des terres de ma mère près de Carthagène. Ce serait, ajoutai-je, non-seulement une économie, mais une manière de vivre plus intimement. Ma mère et ma fiancée y consentirent avec

joie, la première était inquiète des questions qui lui seraient faites sur mon compte et de la tache dont sa réputation serait souillée. En moins de quinze jours la maison de Séville fut dégarnie et abandonnée, et nous nous établimes à la campagne où je devins l'heureux possesseur de celle que j'aimais. Je commençais à me croire en sûreté, et je me disposais à expier une vie de duplicité par ma bonne conduite future. Soit que dona Cecilia fût ma mère ou non, je ressentais pour elle une grande affection, et je finis par me persuader au bout de quelque temps qu'elle l'était bien réellement. Ma femme était bonne et aimante, et pendant cinq ans je fus aussi heureux que je pouvais le désirer. Mais cela ne pouvait pas durer, et je devais être puni de mes impostures. Mon mariage avec Clara et le mystère attaché à ma naissance avaient irrité l'héritier de dona Cecilia, qui avait longtemps espéré, en épousant lui-même Clara, s'assurer toutes les propriétés de la tante. Nous nous voyions quelquefois, mais l'aversion était au fond de nos cœurs, car je m'apercevais de son antipathie. Pour éviter tous les soupçons, j'avais entièrement renoncé à la musique depuis mon mariage, je prétendais même que je ne savais pas chanter. Ma femme elle-même en était persuadée, et bien que mes craintes d'être découvert eussent grandement diminué, je ne voulais pas cependant faire parade de ce talent, puis-

que je ne pouvais donner de bonnes raisons de l'avoir caché soit à ma femme ou à ma mère, sans convenir des mensonges dont je m'étais rendu coupable.

Un soir, dans une nombreuse société, je rencontrai mon cousin, l'héritier des propriétés substituées; nous étions fort joyeux, fort bruyants, et nous avions bu plus qu'à l'ordinaire. Le vin, qui était excellent, avait produit son effet habituel presque sur chacun de nous. On chanta, la nuit se passa gaiement, et de nouveaux venus étaient à chaque instant introduits. Mon cousin, qui n'avait pas le vin bon, fit plusieurs remarques malicieuses dont j'étais évidemment l'objet. Je n'y pris pas garde pendant quelque temps, mais comme il continuait toujours, je répondis avec assez de vivacité pour exciter sa colère; mon sang commençait aussi à s'échauffer, mais l'intervention de mutuels amis et de nouvelles libations nous pacifièrent pendant quelque temps. On pria mon cousin de chanter; il avait une belle voix, une très bonne méthode, il fut vivement applaudi.

— Maintenant, dit-il d'une voix ironique, peut-être don Pedro va obliger la société en chantant à son tour; mais peut-être aussi le meilleur moyen de nous obliger est de ne point entreprendre une chose dont il serait incapable.

Piqué de ce sarcasme et excité par le vin, j'ou-

bliai ma prudence ; je saisis la guitare et après un prélude qui occasionna une grande surprise, je commençai un de mes airs favoris, je chantai de mon mieux et j'électrisai toute l'assemblée. Des applaudissements frénétiques proclamèrent ma victoire et la défaite de mon parent. Quelques-uns m'embrassèrent dans leur enthousiasme, et crièrent bis ; je chantai de nouveau, j'entendis derrière moi une voix qui disait : — C'est la voix du moine Anselme, ou c'est celle du diable.

Je frémis à ces mots et me détournai pour voir celui qui venait de parler, mais il s'était mêlé dans la foule et je ne pus le découvrir ; je m'aperçus que mon parent le suivait, et je commençai à maudire mon imprudence. Aussitôt que cela me fut possible, je quittai la société, et je retournai à la maison. Comme je le sus depuis, mon parent s'était mis immédiatement en rapport avec la personne qui avait cru me connaître ; c'était un prêtre de Séville. Il apprit à mon cousin que le frère Anselme avait quitté son couvent depuis environ cinq ans, et que n'étant jamais revenu, on avait supposé qu'il lui était arrivé quelque accident. Mais depuis on avait fait une découverte qui avait fait supposer que pendant longtemps le religieux avait mis en usage un système de déception. Vous devez vous rappeler que lorsque je repris mes habits du monde pour me présenter comme le fils de dona Cécilia,

j'enfermai dans mon coffre mes vêtements religieux et ma fausse tonsure, pensant revenir et détruire ces insignes du couvent; mais je l'oubliai et je quittai Séville avec la clef de mon logement dans ma poche. Le propriétaire ne fit aucune observation jusqu'au moment du terme, et n'entendant plus parler de moi, il fit ouvrir la porte et le coffre; dans ce dernier on trouva ma tonsure et ma robe. Connaissant l'ordre auquel elle appartenait, il la porta dans notre couvent; tous les habits des moines étant numérotés dans l'intérieur, on s'apercut facilement que c'était la mienne. La fausse tonsure trahit aussi que j'avais violé les règles monastiques, et l'on fit contre moi des perquisitions rigoureuses pendant longtemps, mais sans succès. Possesseur de ces informations, mon vindicatif parent retourna à Séville pour prendre une date exacte des faits; et il découvrit que j'avais quitté le couvent environ quinze jours avant que dona Cécilia ne quittât Séville. Il alla ensuite chez mon propriétaire, qui lui apprit que son logement avait été loué par un moine pour son frère qui l'avait en effet occupé. Il fit une description de ce locataire qui correspondait exactement à ma personne, et mon parent fut convaincu que le moine Anselme et don Pedro étaient le même individu. Il fit part aussitôt de ses soupçons à l'inquisition. Pendant tout ce temps, j'éprouvais les plus vives inquiétudes, je

sentais que tout allait être découvert et je rêvais sans cesse à la manière dont il fallait agir. Depuis longtemps j'avais abjuré toute tromperie, et chaque jour je faisais un pas de plus dans le sentier de la vertu. Je reconnaissais avec amertume que je méritais la honte qui me menaçait et que tôt ou tard le vice avait son châtiment. Si j'avais fait d'abord connaître ma situation à dona Cécilia, son propre intérêt (me croyant son fils), l'aurait portée à me faire relever de mes vœux, et j'aurais pu marcher le front haut devant le monde; mais une fraude en exige une autre, et je m'étais enveloppé moi-même dans un filet qui devait aider mes ennemis à me prendre. Je craignais peu pour moi mais pour ma femme que j'aimais avec passion, pour ma mère (ou mère supposée), qu'un tel chagrin conduirait au tombeau. La pensée de faire le malheur de ces deux femmes me rendait fou, et je ne savais quel parti prendre.

Après avoir beaucoup réfléchi, je résolus, comme dernier moyen, de me confier à la générosité de mon adversaire; car, quoique mon ennemi, il avait le noble caractère d'un cavalier espagnol. Je demandai qu'on m'informât du moment où il arriverait de Séville, et lorsque j'en fus instruit, je me rendis aussitôt à sa maison, demandant d'être reçu sans retard; je le fus en effet : don Alvarez, car il se nommait ainsi, m'adressa ces paroles :

— Vous désirez me parler, don Pedro ; mais il y a chez vous des personnes plus pressées encore d'avoir un entretien avec vous.

Je devinai qu'il voulait parler des officiers de l'inquisition ; mais faisant semblant de ne point comprendre, je répondis : — Don Alvarez, l'inimitié que vous m'avez invariablement montrée vient, j'en suis sûr, de l'affront que vous croyez avoir été fait à votre noble famille, lorsqu'on y a introduit un homme sans nom. J'ai supporté longtemps vos outrages avec respect pour celle qui m'a donné la vie ; mais je vais maintenant me confier à votre générosité, et probablement, lorsque je vous aurai dit que je suis le malheureux fruit d'un amour clandestin de dona Cécilia, connu seulement de sa famille, et que vous ne devez pas ignorer, je pourrai réclamer votre compassion, sinon votre amitié, car j'ai aussi du sang noble dans les veines.

— Je ne me serais jamais douté d'une semblable aventure, répondit don Alvarez, dont l'agitation était visible ; plût au ciel que vous m'ayez fait avant ce jour une pareille confidence !

— Je l'aurais dû peut-être, répondis-je ; mais permettez que je vous donne mes excuses. Je lui appris alors que j'avais été religieux sous le nom de frère Anselme. Je suis convaincu, ajoutai-je, que j'ai commis une grande faute, mais mon amour pour dona Clara m'aveuglait sur les conséquences

de ma conduite. Vous savez comment, dans un moment d'oubli, je me suis exposé à me faire reconnaître; je ne m'attends plus qu'à des malheurs.

— Vous avez raison, et je crains qu'aucun pouvoir ne puisse vous sauver. J'en suis désolé, don Pedro; mais que faut-il faire? les officiers de l'inquisition sont déjà chez vous. Comme il prononçait ces mots, un coup violent retentit à la porte, et nous annonça qu'ils m'avaient suivi. — Je ne veux point qu'on vous arrête chez moi? s'écria don Alvarez. Passez par ici. Il ouvrit un panneau secret, et m'y fit entrer. Il avait à peine eu le temps de le fermer, que les officiers de l'inquisition entrèrent dans la chambre.

— Il est ici, don Alvarez, n'est-ce pas? demanda le chef.

— Non, malheureusement, répondit-il; j'ai essayé de le retenir; mais il avait des soupçons, et il s'est frayé un chemin l'épée à la main. Je ne sais de quel côté il a dirigé ses pas; mais il ne peut être loin. — Sellez tous les chevaux qui sont dans mon écurie, et poursuivez cet horrible sacrilége. Je sacrifierais la moitié de ma fortune afin qu'il n'échappât pas à ma vengeance.

Comme c'était don Alvarez qui m'avait dénoncé, et qu'il prononça ces mots avec une espèce de rage, les inquisiteurs n'eurent aucun soupçon, et se hâtèrent de suivre ses avis. Aussitôt qu'ils furent

partis, il ouvrit le panneau, et je sortis de ma cachette.

— Je viens de vous prouver, don Pedro, la sincérité de mes souhaits en votre faveur; mais maintenant, que nous reste-t-il à faire?

— Une seule chose, cacher la vérité à ma femme et à ma mère. Je pourrai tout supporter avec fermeté excepté leur douleur. Et je tombai sur un canapé en fondant en larmes. Don Alvarez était très affecté.

— Oh! don Pedro, il est trop tard pour vous sermonner; mais cela doit vous prouver que l'honnêteté est la meilleure politique. Si vous m'aviez informé du secret de votre naissance, cela ne serait pas arrivé. Au lieu d'avoir été votre persécuteur, j'aurais été votre ami. Que puis-je faire pour vous?

— Tuez-moi, don Alvarez, répondis-je en découvrant mon sein. Ma mort les affligera, mais le temps les consolera. Mais savoir que je suis arrêté par l'inquisition comme un imposteur sacrilége, elles en mourront de honte et de douleur.

— Votre observation est juste; je ne puis vous tuer, mais je céderai cependant à vos désirs en ce point que je vais leur annoncer votre mort, et courir la chance de leur haine, plutôt que de déshonorer la famille. Il fut alors à son secrétaire, et prenant un sac de mille pistoles : — Voilà tout ce que j'ai pour le moment, dit-il; cela vous servira quel-

que temps. Mettez l'habit d'un de mes domestiques; je vous accompagnerai à un port de mer , et je ne vous quitterai que lorsque vous serez en sûreté. Je dirai partout que je vous ai tué en duel, et je payerai les officiers de l'inquisition pour qu'ils taisent les circonstances qui leur ont été communiquées.

L'avis était bon, et je résolus de le suivre. J'accompagnai don Alvarez comme domestique, et j'arrivai sans accident à Carthagène, où je m'embarquai pour la Nouvelle-Espagne. Nous avions à peine atteint le détroit de Gibraltar que nous fûmes attaqués par un corsaire. Nous nous défendîmes en désespérés, mais nous fûmes obligés de céder au nombre , et nous nous rendîmes après avoir perdu plus de la moitié de notre équipage. On nous amena dans ce port, où j'ai été vendu comme esclave, ainsi que le reste de mes camarades.

— Telle est mon histoire, ajouta l'Espagnol; j'espère qu'elle a procuré quelque distraction à votre hautesse?

La réponse à cette question fut un bâillement prolongé.

— *Shu kur Allah!* Dieu merci! vous avez fini de parler. Je n'ai pas compris grand'chose à cette histoire, ajouta le pacha en se tournant vers Mustapha; mais comment pouvais-je espérer un conte intéressant d'un chien infidèle de chrétien.

— *Wallah thaib!* comme c'est bien dit! répon-

dit Mustapha ; on parle de la sagesse de Lokman ; qu'était-il en comparaison ? Ces paroles ont plus de prix que les perles précieuses !

— Quel est le nom de son pays ? demanda le pacha.

— L'Espagne, sublime hautesse. Les tribus d'infidèles auxquelles vous permettez d'y demeurer, s'occupent à cultiver l'olivier pour l'usage des vrais croyants.

— Cela est vrai : je me le rappelle. Que ce kafir goûte de notre bonté. Donnez-lui deux pièces d'or et laissez-le partir.

— Que l'éclat de votre sublime hautesse n'ait jamais d'ombre ! dit l'Espagnol. J'ai ici un manuscrit que j'ai reçu des mains d'un ancien moine de mon ordre au lit de la mort. Lorsque je fus vendu, il fut jeté de côté et je le conservai, car il est curieux. Il a rapport à la découverte d'une île. Comme votre hautesse aime les histoires, il est peut-être digne de lui être traduit. Le dominicain tira alors de son sein un rouleau de parchemin qui avait perdu sa couleur première.

— C'est bien, répondit le pacha en se levant ; que l'esclave grec le traduise en arabe ; nous le lirons un de ces soirs, lorsque nous n'aurons personne pour nous raconter des histoires.

— Que cela soit ainsi, dit Mustapha en s'inclinant respectueusement, tandis que le pacha se retirait dans son harem.

CHAPITRE V.

Le pacha avait renouvelé ses excursions durant plusieurs nuits sans succès, et Mustapha, qui voyait son impatience augmenter , jugea convenable de pourvoir lui-même à son amusement.

Parmi les individus qui avaient coutume de recourir à Mustapha lorsqu'il exerçait sa profession précédente, se trouvait un renégat français doué de beaucoup de talents et d'un esprit inventif; du reste fripon dans toute la force du terme, et qui, avant l'élévation de Mustapha, gagnait sa vie par d'audacieuses entreprises de piraterie , faites dans une simple barque. Il était maintenant employé par

le visir, et commandait un chebec armé, que celui-ci avait acheté. Il sortait du port comme un bâtiment du gouvernement, mais en réalité c'était un pirate. Sélim, tel était le nom que le renégat avait adopté en abjurant sa foi, anéantissait chaque navire qui avait le malheur de le rencontrer, prenant la cargaison, brûlant le corps du vaisseau et jetant l'équipage par-dessus bord avec la permission de nager jusqu'à la côte, s'il pouvait. Grâce à ce plan, il évitait tous les inconvénients qui auraient pu résulter de quelque appel de la juridiction de la haute cour d'amirauté qu'il avait établie sur la mer.

Ses croisières étaient par conséquent plus heureuses que jamais, et Mustapha, non content de piller les sujets du pacha en terre ferme, amassait une immense fortune à leurs dépens, au moyen de ses spéculations maritimes.

Parfois les ballots étaient reconnus en débarquant comme fort semblables à ceux qu'on avait embarqués quinze jours auparavant ; mais en dépit de l'identité du nombre et des marques, le renégat pouvait toujours donner une explication satisfaisante au visir ; et depuis qu'un juif, qui ne pouvait pas se décider à abandonner son bien sans récriminer, eut été empalé, chacun haussait les épaules et se taisait.

Il vint alors à la pensée de Mustapha que Sélim

pourrait lui être utile; il parlait vite et haut, vantait ses propres exploits et relevait ses moustaches, en affirmant les faits les moins croyables, et il était devenu un véritable fléau public depuis que le visir le protégeait.

Mustapha l'envoya chercher, et lui demanda d'abord s'il avait lu les *Nuits arabes*.

— Oui, visir, répliqua le renégat, bien des années avant de me faire Turc.

— Vous rappelez-vous les voyages de Sindbad le marin?

— Certainement; c'est le seul homme qui puisse m'égaler en fait de mensonges.

— Eh bien, sa hautesse le pacha se plaît à entendre des histoires de ce genre, et je désire que vous vous disposiez à raconter vos voyages, ainsi que Sindbad l'a fait avant vous.

— Mais que m'en reviendra-t-il?

— Ma bienveillance et ma protection; de plus, si sa hautesse est satisfaite, elle ne manquera pas de vous faire un beau présent.

— Celui, répliqua Selim, qui peut répandre de l'or en ce monde, pourra toujours l'échanger pour un métal plus vil. Je puis forger des mensonges dans ma mine plus vite que lui des sequins dans la sienne; et puisque vous le désirez, et que vous m'assurez que ce sera profitable, pourquoi pas? — Je suis à son service.

— Alors, Selim, écoutez-moi bien, car tout doit paraître l'effet du hasard.

D'après les ordres de Mustapha, le renégat passa la soirée au coin d'une certaine rue par laquelle le visir eut soin de conduire le pacha déguisé. En les apercevant, le renégat s'écria : — Allah! Allah! quand donc arrivera l'heureux temps qui m'a été promis dans mon septième et dernier voyage?

— Qui êtes-vous, et pourquoi réclamez-vous du ciel des temps plus heureux? demanda le pacha.

— Je suis Huckaback le marin, répondit le renégat, qui, après une vie remplie de périls et d'infortunes, attend avec impatience l'accomplissement d'une promesse du Très-Haut.

— Il faut que je voie cet homme demain, observa le pacha. — Mustapha, si vous estimez votre vie, ayez soin qu'il vienne.

Le visir s'inclina, et le pacha retourna au palais sans autre aventure.

Le lendemain, dès que les affaires du divan furent expédiées, le renégat fut introduit. Après s'être prosterné devant le pacha, il se releva, et croisant les bras sur sa poitrine, il attendit ses ordres en silence.

— Je vous ai fait venir, Huckaback, pour vous demander le sens des paroles que vous avez prononcées la nuit dernière, et pour savoir quelle est la promesse qu'on vous a faite dans votre septième

et dernier voyage; mais, je vous prierai de commencer par le premier, car je désire entendre l'histoire de tous vos voyages.

— Si elle peut plaire à votre hautesse, comme je ne respire que pour vous obéir, tous les incidents de ma vie aventureuse seront, si vous l'ordonnez, soumis à votre oreille. Il sera nécessaire, cependant, de remonter jusqu'à mon enfance, afin que votre hautesse puisse mieux saisir l'ensemble du récit.

— *Aferin* ! bien dit, répliqua le pacha; peu m'importe qu'une histoire soit longue, pourvu qu'elle soit bonne. Et Selim, ayant obéi à l'ordre du pacha, qui lui fit signe de s'asseoir, commença en ces termes :

HUCKABACK LE MARIN.

Je naquis à Marseille, sublime hautesse, où je fus élevé dans la profession de mon père; une profession, continua le rusé renégat, qui, je le déclare sans hésiter, a produit plus d'hommes distingués et même plus d'hommes de talent qu'aucune autre. Je parle de celle de barbier.

— *Wallah thaib!* bien dit, par Allah! observa Mustapha.

Le pacha fit un signe d'assentiment, et le renégat continua.

— La nature m'avait donné quelque intelligence, et l'on prit soin de la développer : au métier de barbier, mon père joignait celui de saigner et d'arracher les dents. A l'âge de dix ans, je pouvais couper les cheveux d'une façon satisfaisante. On prétendait, il est vrai, que ceux qui sortaient de mes mains avaient l'air d'avoir eu la tête rongée par les rats ; mais cette remarque était inspirée par l'envie, et ainsi que mon père le disait, — chaque chose doit avoir un commmencement.

A quinze ans, je fis l'essai du rasoir ; et après avoir presque ruiné le crédit de mon père par les onces de chair que j'enlevais à mes pratiques (qu'il consolait par son observation habituelle que chaque chose doit avoir un commencement), je devins très-habile. Je fus initié ensuite dans l'art plus relevé d'arracher les dents et de saigner. Mon noviciat dans le premier fut marqué par de nombreuses mésaventures ; tantôt il m'arrivait de casser la dent en l'arrachant, et de laisser le chicot dans l'alvéole ; tantôt prenant l'une pour l'autre, je tirais la bonne et la mauvaise restait. Quant au dernier, je commis des erreurs plus graves encore, ayant plus d'une fois piqué l'artère au lieu de la veine ; ce qui m'empêcha d'être employé à l'avenir, si ce n'est par un mari pour secourir une femme grondeuse, ou par un neveu inquiet de la santé d'un oncle centenaire. Mais, suivant la remarque judicieuse

de mon père, il doit y avoir un commencement à tout; et comme je ne pouvais m'exercer que sur des sujets vivants, les individus devaient souffrir pour le bien de la société en général. A vingt ans j'étais un barbier accompli.

Mais malgré ce succès rapide, je n'étais pas destiné à poursuivre longtemps cette carrière. Tel qu'un boulet que la bouche d'un canon lance dans les airs, et qui dévie de sa direction première en traversant une substance plus faible, de même la course de ma vie changea de direction par la rencontre d'une femme.

Mon père possédait un excellent client; depuis longues années il le rasait chaque matin, toutes ses dents avaient passé par ses mains, et maintenant il terminait la série de ses services en le saignant journellement par l'ordre d'un apothicaire ignorant. J'étais souvent chez lui, — non pas pour le saigner, car mon père jugeait son existence trop précieuse, ou était trop reconnaissant des faveurs passées pour me le confier; — mais je tenais le bassin, j'allais chercher l'eau, et j'arrangeais les bandes. Il avait une fille, charmante personne que j'adorais en secret; son rang dans le monde était trop au-dessus du mien pour qu'il me fût permis de lui exprimer mes sentiments. J'étais alors un beau jeune homme, quoique le temps soit parvenu depuis à me faire paraître presque aussi vieux et

aussi laid que lui-même. La jeune dame prit du goût pour moi; elle se plaignit d'un mal de dents et me demanda des remèdes. Je lui offris d'extraire la partie souffrante; mais, soit qu'elle connût ma réputation, soit qu'elle ne voulût pas détruire le prétexte de nos entrevues, ou, ce qui est encore plus probable, qu'elle n'eût aucun mal, elle s'y refusa.

La mort de sa mère, qu'elle avait perdue encore enfant, l'avait laissée sans guide, et les infirmités de son père sans protection. Très-vive de son naturel, elle aida à l'impulsion de la préférence qu'elle éprouvait, et forma une liaison qui ne pouvait finir que par la honte; au bout d'un an, sa situation ne pouvait plus se cacher. Je me trouvai alors assez embarrassé; elle avait deux frères à l'armée qui allaient revenir, et je craignais leur vengeance. Je l'aimais beaucoup, mais je m'aimais plus encore; si bien qu'un soir, je fis un paquet de mes propres effets et de tout ce que je trouvai appartenant à mon respectable père, et je me rendis à bord d'un bâtiment génois qui allait sortir du port. C'était un fort navire, portant douze canons, ayant un équipage de soixante hommes, et muni de ce qu'on appelle en Europe une lettre de marque, ce qui signifie qu'elle vogue sur les flots sans escorte, en s'emparant de tous les vaisseaux ennemis qu'elle rencontre et qui ne sont pas assez forts pour lui

résister. Nous partîmes pour Gênes avec une cargaison de plomb, placée à fond de cale, et qui servait purement de lest.

Je ne tardai pas à comprendre par leurs discours que nous n'allions pas à Gênes en ligne droite; au fait, sublime hautesse, c'était un corsaire monté par une troupe d'hommes désespérés. Dès que ma profession fut connue, j'eus l'honneur de faire la barbe à soixante des plus grands coquins qui aient jamais existé, sans recevoir d'autre salaire que des coups et des malédictions. Du moins j'eus l'avantage de me perfectionner dans mon art, car une goutte de sang m'eût coûté la vie, et cependant ils ne se faisaient nul scrupule de causer durant tout le temps de l'opération. Nous avions déjà pris les cargaisons de plusieurs vaisseaux que notre exact capitaine n'avait pas manqué d'ajouter à sa lettre, lorsqu'un jour nous fûmes poursuivis par une frégate anglaise. Je n'ai jamais rencontré d'Anglais à terre, mais je dois dire que sur mer ils sont les gens les plus impertinents que l'Océan puisse porter. Ils ne se contentent pas de se mêler de leurs propres affaires, bien qu'ils en aient beaucoup, mais ils veulent encore s'occuper de celles des autres. Ils vous abordent, ils veulent à toute force savoir d'où vous venez, où vous allez, ce que vous portez; examinant tout avec autant de ponctualité que s'ils étaient les délégués de la douane du monde entier.

Pour le moment, il ne convenait pas tout à fait à notre capitaine de se soumettre à un examen aussi rigoureux; et faisant force de voiles vers une île éloignée de plusieurs milles, il jeta l'ancre sous la protection d'une batterie. La nation à laquelle l'île appartenait n'était pas en guerre avec l'Angleterre, elle gardait ce qu'on appelle une neutralité armée.

— Quel est, je vous prie, le sens de ces mots, neutralité armée? observa le pacha.

Il varie suivant les circonstances; mais généralement il signifie une charge de baïonnettes.

La frégate nous suivit à la trace, et le peu de profondeur de l'eau l'empêchant de s'approcher, elle envoya ses barques nous visiter; mais comme il y en avait six remplies d'hommes et ayant chacune un canon sur l'avant, notre capitaine jugea à propos de leur refuser la permission de venir à bord. En signe de désapprobation, il lança une bordée de mitraille lorsqu'ils furent à environ un quart de mille de distance. Sur ce ils poussèrent trois cris, et furent assez obstinés pour s'avancer plus vite que jamais vers nous.

Nous les reçûmes avec tous les honneurs de la guerre, coutelas, pistolets et piques d'abordage; mais ils étaient fort déterminés. Dès que l'un tombait, un autre sautait à sa place, et ils s'emparèrent de notre vaisseau en moins de temps que je n'en mets à le raconter. J'étais sur la poupe lorsqu'un

matelot anglais se précipita sur moi armé d'une pique; je me reculai pour éviter le coup, et, en faisant ce mouvement, je poussai avec une telle violence un autre de leurs hommes, que nous roulâmes ensemble par-dessus bord. Je perdis mon coutelas, mais il ne lâcha pas le sien; et aussitôt que nous revînmes à la surface, il me saisit par le collet et posa la pointe sur ma poitrine. Il semblait lui être égal de se battre sur le pont ou dans l'eau. Par bonheur, je me tournai un peu de côté, et la lame glissa à travers ma jaquette. Me souvenant alors que mon rasoir était dans ma poche, je le pris sous l'eau sans que mon ennemi s'en aperçût, et le saisissant avant qu'il pût revenir à la charge, je lui coupai le cou de l'une à l'autre oreille, puis je gagnai la côte aussi vite qu'il me fut possible. Comme je nageais à merveille, je l'atteignis sans peine. Dès que j'eus touché le sol, je regardai en arrière, et voyant que les barques anglaises emmenaient notre navire à la remorque, je courus au fort qui était peu éloigné. J'y fus reçu avec hospitalité, et nous restâmes jusqu'à plus de minuit, buvant, fumant et maudissant les Anglais.

Le lendemain matin, une felouque jeta l'ancre pour se procurer de l'eau, et comme elle se rendait à Toulon, je demandai le passage. Nous mîmes à la voile par un vent favorable, mais il s'éleva une tourmente qui dura plusieurs jours, et le pilote ne

se doutait pas de la direction que le navire avait pris. Il nous consolait néanmoins en assurant que nous ne pouvions pas aller au fond, parce qu'il se trouvait dans la cabine une sainte femme qu'on envoyait être abbesse d'un couvent près de Marseille, et que le ciel protégerait sans doute.

Cela nous rassurait un peu, quoique le beau temps nous eût paru préférable. L'ouragan continua, et le matin suivant nous crûmes apercevoir la terre sous le vent du bau, et dans la nuit nous eûmes la certitude que nos conjectures étaient justes, car le vaisseau fut jeté à la côte et brisé en peu de minutes. J'eus le bonheur de me sauver sur une portion des débris, et je restai jusqu'au matin à demi mort sur la rive. Lorsque le jour parut, je regardai autour de moi; les fragments du navire couvraient la grève ou étaient encore ballottés par les vagues, et, près de l'endroit où j'étais assis, gisait le corps sans vie de la dame dont la piété nous avait été présentée par le capitaine comme une sauvegarde pour nous tous. Je fis alors quelques pas dans l'intérieur des terres, et je découvris, à ma grande surprise, que je n'étais pas à trois milles de Marseille, ma ville natale. C'était une horrible découverte, car je ne pouvais espérer nulle merci ni faire un mille sans courir le risque d'être arrêté. Le parti qui me restait à prendre devint l'unique objet de mes pensées; et enfin l'i-

dée me vint de me faire passer pour la défunte.

Je la dépouillai de ses vêtements, je l'enveloppai dans les miens, et ayant recouvert le tout de varech, je revêtis l'habit religieux qu'elle avait porté, et je m'assis à terre en attendant l'arrivée des habitants que je savais ne pas devoir tarder longtemps. Je n'avais pas alors la moindre apparence de barbe; la fatigue et les mauvais traitements que j'avais éprouvés à bord du Génois m'avaient pâli et maigri; et sous les habits d'une religieuse, il était facile de me prendre pour une femme de trente-cinq ans qui avait été séquestrée dans un cloître. Je trouvai sur elle des lettres qui me fournirent le fil de mon histoire, et je me décidai à jouer le rôle de la sœur Eustasie, plutôt que d'être mis en prison ou décapité.

Je finissais à peine de lire mes instructions, lorsqu'une troupe de gens, attirés par les débris du naufrage, s'approchèrent de moi; je leur racontai la perte du vaisseau, la mort de tout l'équipage, mon nom, ma position, la demande de l'évêque, qui m'avait fait venir pour être à la tête du couvent de Sainte-Thérèse; j'ajoutai que dans ma détresse j'avais invoqué la sainte Vierge, qui était venue à mon secours, et m'avait poussée vers la côte avec tant de soin et d'attention, qu'il me semblait être sur des coussins de duvet. On me crut sans peine, car le fait d'une faible femme survivant seule à

un équipage entier était par lui-même un miracle.

L'évêque m'envoya sa voiture, et je fus conduit à la ville suivi d'une foule de prêtres, de moines et de peuple, qui aurait voulu baiser le sol foulé par un personnage si spécialement protégé par le ciel. On me descendit au palais de l'évêque, où je tins une espèce de cour, recevant des députations des corps de l'État, le gouverneur et toutes les personnes de marque. Trois jours après, je fus mené au couvent dont j'étais l'abbesse supposée, et reçu avec enthousiasme par les nonnes, qui m'entourèrent transportées de vénération et de joie.

Le second jour de mon installation, les deux sœurs les plus âgées, dont j'avais eu quelque peine à me débarrasser le soir précédent, introduisirent dans ma cellule toutes les nonnes les unes après les autres, la procession commençant par les anciennes et finissant par celles qui venaient de prononcer leurs vœux. Je pris peu d'intérêt, je l'avoue, au début de la cérémonie; mais comme elle touchait à son terme, plusieurs beaux visages attirèrent mon attention, et je donnai le baiser de paix avec un empressement que la prudence n'approuvait pas. Le dernière me fut présentée sous le nom de sœur Marie. Bonté du ciel! c'était la pauvre fille que j'avais abandonnée. Je tressaillis en la voyant s'avancer; ses yeux étaient baissés vers la terre par respect sans doute, mais elle les leva en s'agenouil-

lant pour recevoir le baiser. Tout déguisement est nul pour l'amour. — Au moment même elle pensa qu'elle voyait son fugitif amant, et fut saisie de surprise. — Mais la réflexion lui démontrant l'impossibilité absolue du fait, elle soupira de regret en sentant la pression de ces lèvres qui tant de fois s'étaient posées sur les siennes.

Dès que je le pus, je demandai à être seul sous prétexte d'un peu de fatigue.

Je désirais réfléchir sur ce qui s'était passé et décider ce que j'avais à faire. Pour échapper au danger qui me menaçait, je m'étais placé dans une situation beaucoup plus périlleuse. Comment finirait-elle? Après une longue rêverie, je pris le parti de me confier à Marie, et de laisser aux circonstances le soin de guider ma conduite future. Je sonnai, et demandant la sœur la plus âgée, je commençai une enquête sur les différents caractères des nonnes qui m'étaient confiées.

Enchantée de mes questions, la bonne vieille ne mit aucune borne à son bavardage et à ses médisances; elle tenait une liste dans sa main, et me mit au fait de la naissance et de l'histoire particulière de toutes ses compagnes. Deux heures s'écoulèrent avant qu'elle eût fini. Marie passa la dernière, et elle raconta son aventure avec les détails les plus minutieux. Si tout le reste était aussi véridique, je n'avais certes pas lieu de me glorifier

d'être abbesse en pensant à la conduite passée des religieuses placées sous ma surveillance. — Ma bonne sœur, lui dis-je, je vous remercie des renseignements que vous venez de me donner, j'en ferai mon profit pour le plan que je médite, afin d'améliorer la moralité des êtres que je suis chargée de guider. J'ai déjà établi la règle qu'une des religieuses passerait la nuit dans ma chambre pour veiller et faire pénitence ; j'ai l'expérience que cette méthode, jointe à des exhortations convenables, produit un excellent effet. Il n'est pas question ici des sages et pieuses femmes qui vous ressemblent ; je parle de celles qui, dans leur folie et l'ardeur des passions de la jeunesse, ne se sont pas encore assez humiliées par l'abstinence et la mortification. Qui me conseillez-vous de faire veiller cette nuit?

La vieille, qui avait déjà trahi son aversion pour Marie par la violence de ses paroles, la désigna sur-le-champ comme la personne qui avait le plus besoin d'être mortifiée. Je causai encore avec elle une demi-heure, puis lui souhaitant une bonne nuit, je me disposai à me coucher, et la chargeai de m'envoyer Marie.

Un instant après, Marie entra avec son livre de prières à la main, et s'inclinant humblement en passant près de moi, s'assit près de la lampe qui brûlait devant une image de la Vierge à l'autre

bout de la chambre, et commença la tâche qui lui était imposée.

— Marie! dis-je en me soulevant sur mon lit. Elle poussa un faible cri en entendant ma voix pour la première fois, et se jetant aux pieds de la Vierge, elle couvrit son visage de ses mains, et parut lui adresser une silencieuse mais ardente prière.

— Marie, répétai-je, venez ici. Elle se leva et vint en tremblant au pied de mon lit. C'est à vous, à vous seule que je puis confier un secret dont la découverte me conduirait à une mort pénible et ignominieuse. Vous ne vous êtes pas trompée en croyant me voir sous les habits d'une religieuse, et le son de ma voix doit vous convaincre à présent que je suis réellement François. Il me reste à vous apprendre comment je suis devenu abbesse de ce couvent. Je lui racontai alors ce que votre hautesse sait déjà. J'ignore, continuai-je, par quel moyen je pourrai sortir de cette dangereuse position, mais j'ai néanmoins une consolation en me trouvant réuni à l'objet de mon amour.

Approchez-vous, Marie; je suis bien votre François. Mais Marie restait immobile au pied de lit, et je m'aperçus qu'elle pleurait.

— Parlez-moi, Marie, si jamais vous m'avez aimé.

— Si je vous ai aimé, François! vous ne le savez que trop bien; votre cruel abandon n'a pas

même ébranlé cet amour qui était inaltérable. J'ai tout bravé pour vous ; mes frères, mon père, n'ont pu tirer un seul mot de moi, et leurs soupçons, quoique dirigés sur vous, n'ont jamais été confirmés. Accablée de reproches lorsque j'avais besoin de secours et de consolations, assourdie d'imprécations quand le repos et les soins m'eussent été nécessaires, j'ai porté le fruit de mon crime au milieu d'angoisses solitaires. Je l'ai enseveli, entourée de honte, de chagrin et d'outrages ; vous m'avez abandonnée, et j'ai senti que tous les liens de ce monde étaient brisés ; j'ai pris le voile, et nulle n'a jamais prononcé ses vœux plus volontairement que moi. Depuis j'ai été paisible sinon heureuse.

— Et à présent, Marie, vous serez heureuse, m'écriai-je en lui tendant les bras ; venez près de moi, je vous expliquerai les motifs de mon départ, et ce que j'aurais fait si des événements imprévus n'avaient traversé mes projets. Tout peut encore être bien.

— Tout est bien, François. J'ai fait une promesse solennelle ; elle est inscrite dans le ciel. La fraude et l'imposture vous ont introduit dans un lieu saint sous un caractère sacré N'ajoutez pas à votre crime par des pensées coupables, et n'ajoutez pas à mon humiliation en supposant un instant que je puisse y participer.

— Sainte Vierge ! s'écria-t-elle en tombant à genoux, j'invoque ton secours puissant dans ce conflit de passions mondaines et de pieux désirs. Oh ! fais-moi mourir à tout ce qui n'est pas toi et l'époux que j'ai reçu de tes mains.

Elle se leva et continua ainsi : — De quelle manière quitterez-vous ce couvent, François, je ne le sais ; mais votre secret est en sûreté avec moi pourvu que vous ne me fassiez plus venir, comme vous l'avez fait cette nuit. Je prierai toujours pour vous, mais nous ne devons plus nous voir. Et Marie, me faisant de la main un triste signe d'adieu, sortit de l'appartement.

Malgré le profond mépris que j'ai toujours ressenti pour la religion catholique, que je professais à cette époque, je fus pénétré de respect pour la vertu de Marie, et je passai la nuit dans des réflexions mélancoliques ; je sentais pour elle plus d'amour que jamais, et je me résolus de tâcher de lui persuader de quitter le couvent et de devenir ma femme. Le matin suivant, je l'envoyai chercher.

— Marie, vous vous êtes donnée au ciel, lorsque vous avez pensé que vous n'aviez plus de liens sur la terre. C'était une erreur ; il y avait encore un être qui vous aimait, et il vous adore encore. Les vœux fondés sur une illusion ne sont pas inscrits au ciel. Sortez de ce couvent avec moi, devenez ma

femme, et vous remplirez mieux vos devoirs envers le ciel qu'en languissant entre ces murailles, qui ne contiennent rien autre chose qu'envie, haine et remords.

— François, vous avez eu ma réponse; ce qui est fait ne peut être annulé. Sauvez-vous, et laissez-moi à mon malheureux destin, répondit Marie. Puis fondant en larmes : — Oh! François, pourquoi, pourquoi m'avez-vous quittée sans me dire un seul mot? Si vous m'aviez seulement indiqué le danger qui vous menaçait j'aurais été la première à vous presser de partir, et tout, oui, tout aurait été supporté avec patience, sinon avec plaisir, pour votre salut. Si ce que vous dites maintenant est vrai, tout aurait pu alors être bien; mais à présent je n'ai rien qui puisse m'encourager dans mon solitaire pèlerinage, et rien à désirer, si ce n'est que le terme arrive bientôt. Je vous pardonne, François; mais plaignez-moi, car je mérite votre pitié.

— Encore une fois, Marie, je vous supplie de consentir à ma proposition.

— Jamais, François; je serai aussi fidèle à mon Dieu que je l'ai été à vous-même : lui ne m'abandonnera pas, et si je souffre maintenant, il me récompensera ensuite. Et Marie me quitta.

Ma position dans le couvent me devint alors insupportable, et je me déterminai à m'échapper.

Je feignis d'être souffrant, et je gardai le lit. On fit venir, malgré moi, le médecin d'un monastère qui avait une grande réputation. Lorsque j'appris son arrivée, je m'habillai pour le recevoir, car je craignais d'être examiné de trop près. Il me demanda ce que j'éprouvais : je répondis que je ne ressentais nulle douleur, mais que j'étais convaincu que je mourrais bientôt. Il me tâta le pouls, et ne pouvant découvrir nul symptôme inquiétant, il me quitta.

J'entretenais les vieilles religieuses qui venaient me visiter d'énigmes mystérieuses; je leur disais que j'avais reçu un appel, et qu'elles devaient s'attendre à me voir bientôt disparaître. Ma réputation de sainteté leur faisait écouter ces extravagances comme des inspirations célestes. Un soir, je me plaignis d'être beaucoup plus mal, et je les priai de se retirer de bonne heure; elles voulaient envoyer chercher le médecin, mais je m'y opposai en disant que nul homme ne pouvait me guérir : les embrassant toutes, je les bénis avec solennité, puis je les congédiai. Dès qu'il fit obscur, je quittai mes vêtements de religieuse, les laissant sur mon lit comme le ver à soie laisse sa coque. Les fenêtres de l'appartement qui donnaient sur le jardin n'étant pas barrées, je me glissai en bas, et j'atteignis le sol en sûreté. Je pris la précaution, quand je fus dehors, de fermer la fenêtre, afin

que l'idée d'une évasion ne pût pas se présenter, et grimpant à un arbre qui s'élevait au-dessus des murs, je me laissai tomber, du haut d'une branche, de l'autre côté, et je me trouvai libre. Sachant bien que plus je serais loin du couvent et moins je serais exposé au risque d'être arrêté comme imposteur, je gagnai la grande route, et je courus de toutes mes forces dans la direction de Marseille à Toulon.

J'avais parcouru plusieurs milles sans rencontrer personne à cette heure avancée de la nuit, parfois alarmé de l'aboiement des chiens en traversant les petits villages qui se trouvent sur la route, lorsque, épuisé de fatigue et de froid, je m'assis sous une haie pour me mettre à l'abri du mistral glacé qui soufflait. Le vent se calmant un peu, j'entendis des voix plaintives qui semblaient venir de la route, à une courte distance de l'endroit où j'étais. Je me levai et continuai à marcher. Tout à coup, mes pieds se heurtèrent contre le corps d'un homme. Je l'examinai à la faible lueur des étoiles : il était tout à fait mort. L'idée me vint sur-le-champ qu'un vol avait été commis, et que les plaintes que j'avais entendues provenaient de ceux qui avaient réussi à sauver leur vie. Le manteau du défunt était étendu sous lui ; c'était une capote semblable à celles dont les officiers se servent. Je le détachai de son cou, autour duquel le retenaient deux pattes d'ours mon-

tées en argent, et le jetant sur mon propre individu, je m'avançai du côté où je croyais entendre parler plus distinctement qu'auparavant. Je rencontrai encore deux corps, et comme le jour commençait à paraître, j'aperçus par leurs vêtements qu'ils appartenaient à la classe du peuple. En passant la main sur leurs visages je sentis qu'ils étaient froids et roides. Craignant d'être accusé de meurtre, si on me trouvait dans ce lieu, je me disposais à m'éloigner; mais la voix plaintive d'une femme frappa mon oreille; c'était un appel auquel je ne pouvais pas résister. J'avançai encore de quelques toises plus loin, je vis une voiture; les chevaux et le cocher n'existaient plus. Un homme âgé et une jeune femme étaient attachés avec des cordes aux roues de derrière.

— Dieu soit loué! mon cher père, voici enfin du secours, s'écria la jeune femme en m'apercevant. Et quand je fus près d'eux, elle ajouta: — Oh! je le reconnais à son manteau; c'est le gentilhomme qui nous a défendus avec tant de courage, et que nous croyions tué. — N'êtes-vous pas blessé, monsieur?

Convaincu qu'il m'était plus profitable d'être tout autre que moi-même, je répondis, avec ma présence d'esprit ordinaire: Pas beaucoup, madame, grâce au ciel! J'étais étourdi, et ils m'ont laissé pour mort. Je suis heureux de vivre encore puisque je puis

vous servir. Et sans tarder davantage, je me mis à défaire les cordes qui retenaient le père et la fille (car tel semblait être par leur conversation le lien qui les unissait). Les voleurs les avaient dépouillés presque jusqu'à la peau, et ils étaient tellement saisis de froid, qu'ils pouvaient à peine se tenir debout lorsqu'ils furent en liberté. La pauvre fille surtout frissonnait comme si elle eût eu la fièvre tierce. Je leur proposai d'entrer dans la voiture, cet abri étant le meilleur qu'ils pussent trouver contre l'âpreté du froid, et ils approuvèrent la prudence du conseil.

— Si ce n'était pas une trop grande faveur, monsieur, dit le vieux gentleman, je désirerais que vous prêtassiez votre manteau à ma pauvre enfant, car elle meurt de froid.

— Ce sera avec plaisir, monsieur, dès que vous serez tous deux dans la voiture, répliquai-je. J'avais déjà arrangé mon plan dans ma tête. Je les aidai à monter, et, refermant la portière, j'ôtai le manteau que je leur donnai par l'ouverture de la glace, en disant: Croyez-moi, madame, je vous l'aurais déjà offert, mais le fait est que tandis que j'étais évanoui, les coquins m'ont traité de la même manière que vous, et il faut à présent que j'aille à la recherche de quelque vêtement. Je m'éloignai alors d'un pas rapide, j'entendis cependant la jeune femme s'écrier: Mon père, il s'est dépouillé lui-même pour me couvrir!

Je retournai tout droit près du gentilhomme dont j'avais le manteau et pour qui je n'avais plus de doute qu'on me prenait. Je le déshabillai non sans peine à cause de la roideur de ses membres, et je me vêtis avec ses habits qui m'allaient fort bien. Par bonheur ils n'étaient pas tachés de sang, la balle qui avait causé sa mort ayant pénétré dans le cerveau. Je traînai le corps de l'autre côté de la haie, où je le jetai dans un fossé, en ayant soin de le couvrir avec de longues herbes, afin qu'il ne pût être découvert. Le jour avait paru avant que j'eusse mis la dernière main à ma toilette, et quand je retournai à la voiture, le vieux gentilhomme me remercia avec effusion. Je lui dis qu'en cherchant un des corps que je comptais dépouiller, j'avais trouvé mes propres habits noués ensemble, les bandits ayant oublié de les emporter, dans leur empressement à fuir.

La jeune dame ne disait rien, et restait enveloppée du manteau dans un coin de la voiture. J'entamai la conversation avec son père, qui m'expliqua la manière dont l'attaque avait commencé avant que je vinsse à leur secours; et les informations que je reçus de lui me furent très-utiles pour me donner une idée exacte du rôle que je remplissais. J'appris que lorsque j'étais venu à leur aide, je me trouvais à cheval suivi d'un domestique; qu'on nous avait crus tous les deux tués, et que nous étion

à cinq milles de poste de la ville la plus voisine.

Le jour brillait alors de tout son éclat, et je fis une autre découverte, c'est que je portais l'uniforme d'officier. Curieux d'apercevoir enfin les traits de la jeune dame, je me tournai vers elle, et la voyant presque ensevelie sous les plis du manteau, j'exprimai l'espoir qu'elle ne souffrait plus du froid. Elle dégagea sa tête, et répondit par une négative accompagnée d'un doux sourire, en me montrant le visage le plus séduisant que j'eusse encore vu. Je demeurai immobile comme percé d'une flèche, et ne cessai de la contempler lorsqu'elle eut repris sa première position en rougissant.

Ceci me rappela à moi-même; j'offris d'aller chercher du secours, et l'on accepta avec reconnaissance. En allant remplir ma mission, je passai auprès des hommes qui avaient été tués; l'un portait une livrée semblable à celle du cocher qui gisait à côté de ses chevaux, l'autre portait celle d'un groom; je pensai que ce devait être le mien. Je fouillai dans ses poches, et m'étant emparé des papiers qu'elles contenaient, je me mis à les lire tout en cheminant.

Son livre de souvenirs m'apprit que je venais d'Aix, et grâces aux lettres que je trouvai dans mes poches, je sus qui j'étais, ce qu'était mon père, à quel régiment j'appartenais, que j'étais en congé et que j'avais un frère; je lus avec attention la let-

tre très affectionnée qu'il m'avait écrite, afin d'achever de connaître ma famille. Je n'avais pas encore eu le temps de compter une somme d'argent considérable qui se trouvait dans ma bourse, lorsque je rencontrai un paysan qui conduisait ses chevaux à la charrue. Après lui avoir dit en peu de mots notre position, je lui offris une forte récompense s'il voulait monter un de ses chevaux et nous procurer un prompt secours. Il partit aussitôt au galop, et je retournai à la voiture pour essayer d'entrevoir encore la figure qui m'avait charmé. Je leur fis part de la bonne rencontre que j'avais faite, et j'exprimai l'espérance qu'ils seraient bientôt quittes de tout embarras. Je répondis aux questions du vieux gentilhomme sur le nom et le rang de la personne à qui lui et sa fille étaient si redevables; je parlai de mon père, le comte de Rouillé, de mon régiment; puis je réclamai une confidence du même genre.

Il était le marquis de Tousec, la jeune dame était sa fille, et ils se rendaient à leur château à environ sept milles de là, où il espérait que je voudrais bien les accompagner et lui fournir l'occasion de me montrer sa reconnaissance. J'hésitai, je parlai d'engagement, non pas que j'eusse le projet de refuser, mais parce que la jeune dame n'avait rien dit. Mon plan produisit l'effet désiré, son charmant visage m'apparut encore, et la voix la plus douce du monde

exprima le désir que je ne refusasse pas l'invitation de son père. Je rougis et balbutiai un consentement. Satisfaite de sa victoire, elle sourit et se refourra dans le manteau que j'aurais mis en pièces de bon cœur.

Le secours attendu vint alors; nous vîmes arriver une troupe de gens conduits par l'officier chargé de dresser le *procès-verbal,* et quatre chevaux de poste. Le marquis et moi déposâmes en peu de mots; il dit ce qu'il avait vu, et j'affirmai ce que je croyais. L'acte fut signé, les cadavres emportés, les chevaux attelés; à la prière du marquis, je me plaçai dans la voiture, entre lui et sa fille, et nous partîmes pour son château.

Au bout de deux heures on s'arrêta devant un magnifique édifice, où tout annonçait la richesse et la noblesse du maître, et j'eus le plaisir de franchir une longue suite de degrés en portant dans mes bras la charmante fille emmaillotée dans le manteau. Dès que je l'eus déposée sur un sofa, je l'abandonnai aux soins des femmes, et je quittai la chambre. Le marquis s'était retiré dans son appartement pour réparer le déficit de sa toilette, et je restai seul quelque temps livré à mes propres réflexions. Quelle sera la fin de tout ceci? pensais-je. Cette usurpation des habits et du nom d'autrui, cette transmigration continuelle durera-t-elle jusqu'à ma mort? Mais jusqu'à un certain point cela dépendait des circonstances plus que de moi-même.

Après y avoir bien réfléchi, je me déterminai à laisser les choses suivre leur propre cours, me confiant, pour l'issue, dans mon esprit inventif et ma bonne fortune. Je sentais aussi qu'il m'était impossible de m'éloigner de la douce créature dont les charmes personnels m'avaient déjà fasciné, et je jurai qu'il n'y avait ni dangers, ni périls que je ne fusse prêt à braver pour obtenir son amour.

Une heure s'écoula; le déjeuner nous réunit, et je fus de plus en plus ravi. — Mais je ne veux pas fatiguer votre hautesse en m'arrêtant trop sur ce sujet.

— Non, ne vous arrêtez pas, *Yaba bibi*, mon ami, dit le pacha en bâillant; votre histoire devient déjà très-aride; il est entendu qu'elle a une taille de cyprès, des yeux de gazelle et un visage de pleine lune. Nous autres musulmans, nous nous occupons moins des femmes; mais je suppose qu'étant Français et fort jeune alors, vous ne connaissiez rien de mieux. Pourquoi aussi parlez-vous à des femmes comme si elles avaient des âmes? Le rénégat ne jugea pas convenable d'exprimer une opinion opposée à celle de sa hautesse et aux assertions du Prophète. — On ne peut pas dire du moins que je me sois conduit avec elles comme si elles en avaient, répliqua-t-il; et avant que je n'eusse changé de religion, j'ai souvent senti la pointe du remords en pensant com-

bien j'avais été ingrat et égoïste envers Marie; mais tout cela est fini, je suis Turc maintenant. — Et le renégat passa la main sur son front, car des sentiments étouffés depuis longtemps venaient de se réveiller au souvenir des crimes qui avaient marqué sa carrière, et auxquels il avait mis le comble en reniant son rédempteur. Après une courte pause, il continua :

— Il y avait une semaine que je vivais dans l'intérieur du marquis et de sa fille, m'insinuant de plus en plus dans leurs bonnes grâces. Je n'avais pas encore déclaré mon amour, j'étais retenu malgré moi par je ne sais quoi; cependant je m'aperçus qu'on ne me voyait pas avec indifférence. Notre petit cercle s'accrut alors par l'arrivée de l'évêque de Toulouse, frère du marquis, venu pour le féliciter, ainsi que sa nièce, du bonheur qu'ils avaient eu d'échapper aux bandits. Je lui fus présenté comme le gentilhomme qui leur avait été si utile. L'évêque me considéra avec surprise.

— C'est étrange, observa-t-il; mais un corps a été trouvé dans un fossé, près de l'endroit où les voleurs vous ont attaqués, et on l'a reconnu pour être celui du jeune officier que vous me présentez à présent. Comment cela peut-il être?

Le marquis et sa fille parurent fort étonnés de l'avis (et en vérité je l'étais aussi); mais ce ne fut que l'affaire d'une seconde —Que dites-vous, mon-

sieur? m'écriai-je d'une voix tremblante d'émotion; un des morts a été reconnu pour le fils du comte de Rouillé? Mon pauvre frère! mon cher Victor, vous avez donc péri? Combien j'ai été injuste pour vous! Me laissant alors tomber sur un fauteuil, je couvris mon visage de mon mouchoir, comme suffoqué par la douleur; mais, en réalité, pour réfléchir à ce que je devais dire ensuite.

— Votre frère! s'écria le marquis avec surprise.

— Oui, marquis, mon frère. Je vais vous expliquer les motifs qui m'ont porté à vous cacher que nous étions ensemble au moment de l'attaque. Lorsque je courus à votre secours, je fus suivi par mon frère, qui se rendait à Marseille avec moi, et dont vous savez que je vous ai parlé; mais à peine la première décharge d'armes à feu, je m'aperçus qu'il n'était plus à mes côtés, et je m'imaginai que la peur lui aurait fait prendre la fuite. Je ne pouvais pas supporter la pensée qu'un tel déshonneur fût connu, et voilà pourquoi j'ai gardé le silence sur son compte. J'étais loin de croire que tandis que je l'accusais de lâcheté, il était mort et avait versé la dernière goutte de son sang pour ma défense. Victor, mon cher Victor! continuai-je, combien mon injustice a été grande, et qui pourra me tenir lieu de vous? Puis, je me jetai sur le sofa dans une frénésie de désespoir.

— Huckaback, observa le pacha; il me semble

que dans votre jeunesse vous étiez un grand misérable !

— J'en conviens, répliqua le renégat ; mais aussi votre hautesse doit se rappeler que je n'étais alors qu'un chrétien.

— Par la barbe du Prophète ! ceci est bien trouvé, et très-vrai, reprit le pacha.

Le marquis et son frère se désolèrent de m'avoir causé un tel chagrin. Ils cherchèrent à me consoler ; mais voyant qu'ils ne pouvaient y parvenir, ils sortirent, pensant qu'il valait mieux me laisser seul. Cécile, tel était le nom de la fille, resta, et après un court intervalle elle s'approcha de moi, et posant la main sur une épaule, elle me dit avec sa voix argentine :

— Consolez-vous, mon cher Félix. — Je ne répondis pas. — Combien je suis malheureuse ! dit-elle, c'est en me défendant qu'il a perdu la vie : c'est à votre courage que je dois l'existence. Il est mort, et vous souffrez ! Ne puis-je rien faire pour compenser la perte de votre frère ? Rien ! Félix ?

Je la regardai ; ses yeux étaient humides de larmes et brillants d'amour. En m'asseyant sur le sofa, je l'attirai doucement vers moi. Elle ne m'offrit nulle résistance, et s'assit ; mon bras entourait sa taille.

— Oui, murmurai-je, oui, Cécile, je suis récompensé. Souriant et rougissant à la fois, elle se dé-

gagea, et se leva pour s'éloigner. Mais à ma prière elle revint; j'imprimai un baiser sur son front; elle me salua de la main et se hâta de quitter la chambre.

— C'était une agréable personne d'après votre description, interrompit le pacha. Dites-moi, je vous prie, combien vaut une telle fille dans votre pays?

— Elle est sans prix, répliqua le renégat d'un air distrait et comme dominé par le souvenir du passé. L'amour ne s'achète pas. Le musulman échange de l'or contre une esclave soumise à sa volonté, mais il ne fait pas l'amour.

— Non; il l'achète tout prêt à faire, répliqua le pacha; et je dois dire que je désirerais que vous eussiez agi de même, car tous ces accessoires d'amour ralentissent beaucoup votre histoire. Continuez.

— Une autre semaine s'écoula. L'évêque, qui ne nous avait pas encore quittés, se rendit un matin à Marseille, et revint pour dîner. — On m'avait envoyé chercher, nous dit-il, tandis que nous étions à table, pour assister à un conseil tenu pour savoir s'il était à propos de solliciter du pape la canonisation de la sœur Eustasie, dont vous avez tant entendu parler, et dont la disparition a été attribuée à des causes surnaturelles; mais durant la délibération il nous est arrivé un document qui a fort ébranlé l'opinion des assistants au sujet de sa piété.

Il paraît qu'à peu de distance du lieu où le vaisseau a échoué, on a trouvé le corps d'une femme habillée en homme, et l'on suppose à présent que quelque mécréant est entré sous son nom dans le couvent, et s'est ensuite évadé. Les officiers de justice sont à la recherche du coupable, et s'il est arrêté, il sera envoyé à Rome et livré à l'inquisition.

Votre hautesse s'imagine sans peine que la nouvelle me parut peu agréable; je défaillis presque en l'écoutant; mais j'eus assez d'empire sur moi-même pour maîtriser mon émotion, bien que je fusse sur le point d'étouffer à chaque morceau que je portais à ma bouche.

L'horizon s'épaissit encore avant la fin du dîner. On apporta au marquis une lettre de mon père adoptif, le comte de Rouillé, qui se plaignait de la difficulté de découvrir la vérité au milieu des rapports contradictoires qu'il recevait de tous côtés. L'un l'assurait que son fils aîné était vivant et dans son château; l'autre lui apprenait sa mort; des amis lui écrivaient pour le féliciter au sujet du péril auquel un de ses fils avait échappé. Il priait le marquis de s'informer de l'état réel des choses, et de lui faire savoir par le porteur si son fils aîné était chez lui, ou s'il avait eu le malheureux sort qu'on supposait. Quant à son fils cadet, il ne l'avait pas quitté depuis plusieurs mois, ce qui l'empêchait de comprendre comment il pouvait être question des

deux frères, et lui faisait soupçonner qu'il se pourrait qu'il y eût quelque imposture dans l'affaire.

Je m'aperçus, au changement de la physionomie du marquis, que les cartes se brouillaient, et j'étais en quelque sorte préparé lorsqu'il passa gravement la lettre à l'évêque, qui, après l'avoir lue, me la présenta d'un ton sévère, me disant : Ceci vous regarde, monsieur. Je la lus d'un air calme, et la rendant au marquis, j'observai avec un soupir qu'il n'y avait nulle tendresse dans une telle déception, et que la douleur du vieillard n'en serait que plus amère. Vous savez, monsieur, car je vous l'ai dit (ou plutôt je crois que c'est à mademoiselle Cécile), que mon père est aveugle depuis deux ans. On aura craint de lui dire la vérité, et on lui a persuadé que Victor était là. Vous saurez, monsieur, que mon frère avait quitté la maison en secret pour m'accompagner. Malheureux que je suis d'avoir cédé à ses instances! Mais, monsieur le marquis, je vois qu'il est indispensable que je me rende auprès de mon père. Il aura besoin de l'assurance de mon existence pour le soutenir dans son affliction. Je vais, avec votre permission, écrire quelques lignes par le porteur de ce message, et demain matin, au point du jour, je m'arracherai moi-même au plaisir que j'éprouve d'être près de vous.

Mon air calme et froid dissipa les soupçons. Après avoir tracé quelques lignes pour le comte,

je priai le marquis de me prêter son cachet, je l'appliquai sur la cire, et chargeai le domestique de remettre mon billet au messager que je ne fus pas fâché de voir par la fenêtre galoper le long de l'avenue. Oh! m'écriai-je, c'est Pierre; si je l'avais su je l'aurais questionné.

Cette exclamation faite à propos ne laissa pas de produire son effet. On se remit à table, et je fus traité avec une bienveillance plus qu'ordinaire par le marquis et son frère, qui voulaient sans doute compenser ainsi les doutes qu'ils avaient ressentis un instant sur ma probité. Mais j'étais mal à mon aise; et je sentais que je n'avais jamais agi avec plus de prudence qu'en disposant tout pour un prompt départ.

Dans la soirée je me trouvai seul avec Cécile. Depuis la nouvelle de la mort de mon frère et la scène qui l'avait suivie, nous nous étions juré un amour inaltérable; en ceci seulement j'étais sincère. Je l'aimais à l'excès, et maintenant encore, je gémis sur sa mémoire malgré le grand nombre d'années qui s'est écoulé depuis que la main de la mort s'est étendue sur elle. Oui, Cécile, si ton âme pure, des régions heureuses qu'elle habite, peut apercevoir un malheureux chargé de crimes, ah! ne te détourne pas avec horreur, mais jette un regard de pitié sur celui qui t'a aimée autant qu'un homme peut aimer, et qui se soucierait peu de tous les biens que le-

paradis peut offrir si tu n'étais pas là pour l'y recevoir.

— Je voudrais, Huckaback, observa le pacha avec aigreur, que vous continuassiez votre histoire : vous parlez à une femme morte au lieu d'adresser la parole à un pacha vivant.

— J'implore votre pardon, répliqua le renégat ; mais pour divertir votre hautesse, je suis revenu sur des détails depuis longtemps éloignés de mon souvenir ; les sensations qui s'y rattachent se sont réveillées et m'ont entraîné malgré moi. Je serai plus réservé à l'avenir.

Cécile s'attristait à l'idée de mon départ; je baisai ses larmes et le temps s'enfuyait à tire d'ailes; je lui persuadai de m'accorder une entrevue lorsque sa famille serait retirée, car j'avais beaucoup de choses à lui dire.

— Bien, bien, nous supposerons tout cela, observa le pacha avec impatience; continuez à présent. Vous rappelez-vous que vous deviez partir de bonne heure?

— Oui, oui, votre hautesse, reprit le renégat un peu mécontent.

Au point du jour, je quittai le château sur l'un des chevaux du marquis; j'allai à Toulon aussi bon train que possible. Je me décidai à m'embarquer de nouveau, craignant d'être découvert si je restais à terre ; j'achetai une petite pacotille avec l'argent de la bourse,

et m'étant arrangé avec le capitaine d'un vaisseau destiné à Saint-Domingue, j'échangeai mon uniforme contre une jaquette et des pantalons, et je me remis à la merci des vagues.

Telle est, votre hautesse, l'histoire de mon premier voyage, et les incidents qui en résultent.

— C'est bon, dit le pacha en se levant, mais l'amour y tient beaucoup trop de place, et la mer trop peu ; je présume qu'en laissant le premier de côté, le récit durerait moins longtemps. Mustapha, donnez-lui cinq pièces d'or, nous entendrons son second voyage demain.

Dès que le pacha se fut retiré, le renégat dit avec humeur : — Si je dois raconter d'autres histoires, je ne veux pas être ainsi gourmandé et tenu en bride; j'aurais parlé une heure encore après avoir vu Cécile, si on ne m'avait pas interrompu; j'ai coupé court exprès.

— Mais, Selim, répliqua Mustapha, le pacha aime peu ces sortes d'aventures; il préfère quelque chose de plus merveilleux. Ne pourriez-vous pas embellir un peu?

— Que voulez-vous dire?

— Saint Prophète ! ce que je veux dire ! — Mais avancer quelques mensonges, — ne pas s'attacher autant à la réalité du fait.

— S'attacher à la réalité du fait, visir ! mais je n'ai pas encore mentionné un seul fait.

— Comment, tout cela n'est pas vrai !

— Pas un seul mot, autant que j'espère aller au ciel !

— *Bismillah !* Quoi ! rien de vrai sur Marie, sur le couvent et sur Cécile ?

— Tout est mensonge d'un bout à l'autre.

— Et vous n'avez jamais été barbier ?

— Jamais de la vie.

— Alors, pourquoi cette longue apostrophe à feu Cécile, quand vous voyiez que le pacha s'impatientait?

— Tout simplement parce que je me trouvais en défaut, visir, et que je désirais gagner du temps pour réfléchir à ce que je dirais ensuite.

— Selim, répliqua Mustapha, vous êtes très-habile, mais ayez soin que votre prochain voyage soit plus surprenant; je suppose que ceci ne vous fait rien.

— Pas la moindre chose ; mais le pacha manque de goût. Donnez-moi à présent mes cinq pièces, et je m'en irai; je suis à demi mort de soif, et j'ai besoin de boire plus d'une pinte de vin pour me remettre.

— Saint Prophète! et c'est un Turc ! s'écria le visir en levant les mains au ciel. Voici votre argent, kafir. — N'oubliez pas d'être ici demain.

— Ne craignez rien, visir; votre esclave ne vit que pour vous obéir, ainsi que nous disons, nous autres Turcs.

— Nous autres Turcs! murmura le visir en jetant un coup d'œil sur le renégat qui se retirait. Le plus grand coquin! — Adieu, fripon, murmurait le renégat qu'on ne pouvait plus entendre. La suite de leurs soliloques doit être laissée à l'imagination du lecteur, la prudence ne permettant à aucun des deux d'exprimer le reste de leur pensée.

CHAPITRE VI.

— *Mashallah!* que Dieu est puissant! Le calife Haroun a-t-il jamais entendu rien de comparable? observa le pacha en retirant le pipe de ses lèvres, et s'adressant à Mustapha. — Cet infidèle raconte d'étranges histoires arrivées dans des contrées étranges aussi. Quelles paroles vont à présent sortir de sa bouche?

— Le Shaitan Bacheh, car il est encore un enfant du démon, quoiqu'il porte le turban et se prosterne au nom d'Allah, ouvrira un trésor d'amusement à votre sublime hautesse, répondit Mustapha; mais que dit le sage? — Si tu as de l'or dans ta cassette,

ferme-la, mets-en plus encore; c'est ainsi que tu deviendras riche.

— Ce sont les paroles de la sagesse, reprit le pacha.

— Ne puis-je pas alors conseiller à votre hautesse d'aller ce soir à la recherche d'autres richesses pour ne pas épuiser celles qui sont en son pouvoir?

— Wallah Thaïb! bien parlé! répondit le pacha en se levant de son musnud, ou tapis officiel: la lune est levée; quand tout sera prêt, nous partirons.

Un quart d'heure après, le pacha, suivi de Mustapha et d'esclaves armés, parcourait de nouveau la ville du Caire.

Ils n'avaient pas marché plus d'une demi-heure lorsqu'ils remarquèrent deux hommes assis à la porte d'un fruitier, et parlant à haute voix. Le pacha fit signe à Mustapha de s'arrêter, afin qu'il pût entendre ce qu'ils disaient.

— Je vous dis, Ali, qu'il est impossible d'écouter vos éternelles histoires sans perdre patience.

— Histoires éternelles! chuchota le pacha avec transport à Mustapha: c'est la perfection. *Shukur Allah!* grâces soient rendues au ciel!

— Et moi, je vous réponds, Hussan, que les vôtres sont dix fois pires. Vous n'avez jamais parlé cinq minutes sans m'inspirer l'envie de vous clore la bouche avec le talon de ma babouche. Je vou-

drais qu'il se trouvât là quelqu'un qui voulût nous écouter, et décider la question.

— Je la déciderai, dit le pacha en s'avançant vers eux : demain j'entendrai vos deux histoires, et je prononcerai sur le mérite de chacune.

— Et qui êtes-vous? demanda un des hommes avec surprise.

— Sa hautesse le pacha, répliqua Mustapha. Tous deux se prosternèrent alors, tandis que le pacha ordonnait au visir de les faire conduire le lendemain devant lui ; et Mustapha les ayant donnés en garde aux esclaves, qui se tenaient à quelque distance, retourna au palais avec le pacha, enchanté de l'abondante récolte que lui promettaient deux individus qui se reprochaient l'un à l'autre la longueur de leur histoire.

Le lendemain, à l'issue du divan, les deux hommes furent introduits en présence du pacha.

— Je vais juger du mérite de vos histoires, leur dit-il; asseyez-vous tout deux, et convenez entre vous lequel parlera le premier.

— N'en déplaise à votre hautesse, vous ne pourrez jamais écoutez Ali, observa Hussan : il serait mieux de le renvoyer.

— Puisse Allah préserver votre hautesse de tous les maux, et surtout des récits d'Hussan, qui sont aussi lourds que le vent brûlant du désert!

— Je ne vous ai pas fait venir ici pour écouter

vos discussions, mais pour entendre vos histoires. Ali, commencez.

— Je certifie à votre hautesse, interrompit Hussan, qu'elle ne pourra pas lui prêter l'oreille trois minutes.

— Je vous certifie, riposta le pacha, que si vous dites encore un mot avant d'en avoir reçu l'ordre, vous serez récompensé de votre peine par la bastonnade. Ali, commencez.

— J'obéis à votre hautesse. Il y a environ trente ans, *vous savez*, j'étais alors un enfant, *vous savez*.

Ici Hussan leva les mains, et sourit.

— Et votre hautesse, *vous savez*.

— Je ne le sais pas, Ali; comment puis-je le savoir avant que vous ne me l'ayez dit? observa le pacha.

— Je dirai donc à votre hautesse, que depuis ma naissance j'ai toujours habité la même rue où votre hautesse nous a trouvés assis la nuit dernière, et trente ans, *vous savez*, sont une longue période dans la vie d'un homme. Mon père était jardinier, et les gens de cet état, *vous savez*, sont obligés de se lever de grand matin, afin d'arriver à temps au marché, où, *vous savez*, ils vont vendre leurs légumes.

— Tout ceci est très-vrai, j'en conviens, observa le pacha; mais vous me feriez plaisir de mettre de

côté tous ces *vous savez*, que votre camarade Hussan n'a pas tort de trouver fort ennuyeux.

— C'est ce que je lui ai déjà dit, votre hautesse. Ali, *dis-je*, si vous pouviez seulement supprimer vos *vous savez*, *dis-je*, votre histoire serait amusante, mais, *dis-je*...

— Silence! avec vos *dis-je*, s'écria le pacha; avez-vous oublié la bastonnade? Poursuivez, Ali, et rappelez-vous mon conseil : l'exécuteur et les bambous ne sont pas loin.

Un matin donc, votre hautesse, il se leva de meilleure heure que de coutume, désirant être le premier au marché, avec quelques oignons, végétal, *vous savez*, fort commun. Ayant chargé son âne, il partit d'un bon pas, pour la ville; là, *vous savez*, il arriva sur la place du marché un peu après le point du jour; lorsque, *vous savez*.....

— Ne vous ai-je pas ordonné de ne plus dire *vous savez?* dois-je être obéi ou non? Continuez à présent, et si vous retombez dans la même faute, vous aurez la bastonnade de façon qu'il ne vous restera pas un ongle.

— Je me conformerai aux désirs de votre hautesse, répliqua Ali. Peu après que le jour eut paru, *vous*, non, il, je veux dire, observa une vieille femme assise près d'un panier de fruits, avec la tête couverte d'une vieille capote bleu foncé; quand il passa, *vous*, elle, je veux dire, leva un de ses

doigts, et dit : Ali Baba, car tel était le nom de mon père, écoutez un bon conseil, laissez votre bête de somme, et suivez-moi. Alors, mon père, *vous savez*, peu porté à faire attention aux discours d'une vieille femme, *vous savez*, répondit, *vous savez*...

— Bienheureux Allah! s'écria le pacha furieux, que mérite cet homme, Mustapha?

— Le châtiment dû à ceux qui osent désobéir aux ordres de votre hautesse.

— Et il l'aura: emmenez-le; donnez-lui cent coups de bâton; qu'on le place sur un âne, le visage tourné vers la queue, et que l'officier qui le conduira à travers la ville, crie à haute et intelligible voix : Telle est la punition qu'inflige le pacha à celui qui ose dire que sa hautesse sait, quand au fait elle ne sait rien.

Les gardes s'emparèrent de l'infortuné Ali, pour mettre à exécution les ordres du pacha; et tandis qu'on l'entraînait, Hussan lui cria: Je vous l'avais bien dit, mais vous n'avez pas voulu me croire.

— C'est bon, répliqua Ali, il me reste une consolation : votre histoire n'est pas encore racontée, sa hautesse n'a pas décidé quelle était la meilleure.

Après une pause de quelques minutes, pour se remettre de l'émotion qu'il venait d'éprouver, le pacha s'adressa à Hussan: — Commencez mainte-

nant votre récit, et faites attention que je ne suis pas de fort bonne humeur.

— Comment pourrait-il en être autrement, après l'ennui qu'Ali a fait supporter à votre hautesse? J'ai dit aussi: Ali, *dis-je*...

— Occupez-vous de votre histoire, répéta le pacha avec aigreur.

— Il y a environ deux ans, votre hautesse, qu'étant assis à la porte de la boutique de fruits que votre hautesse peut avoir remarquée la nuit précédente, une jeune femme, qui semblait au-dessus de la classe ordinaire, s'approcha suivie d'un porteur. — J'ai besoin de quelques melons, dit-elle. — J'en ai de très-beaux, ainsi, entrez, *dis-je* : je choisis, sur la planche élevée où ils étaient placés, cinq ou six melons musqués et autant de melons d'eau.

A présent, *dis-je,* jeune femme, vous observerez que ces melons, *dis-je,* l'emportent de beaucoup sur ceux que vous pouvez avoir ordinairement; c'est pourquoi le prix le plus bas, *dis-je,* est...

— Et moi je vous dis que vos *dis-je* sont mille fois pires que les *vous savez* d'Ali; mettez-les de côté, s'il vous plaît, et continuez votre histoire, cria le pacha avec un surcroît de mauvaise humeur.

— J'obéirai à votre hautesse, s'il est possible. Je fixai le prix le plus modéré, et elle leva son voile. J'ai l'idée, dit-elle en me laissant considérer une

des plus jolies figures du monde, qu'ils doivent être meilleur marché.

J'étais si frappé de sa beauté, que j'avais perdu la parole. — N'ai-je pas raison? dit-elle en souriant. — De vous, madame, *dis-je,* je ne puis rien prendre ; mettez dans le panier de votre porteur tout ce qui vous plaira. Elle me remercia, et plaça dans le panier tout ce que j'avais descendu. — Maintenant, *dit-elle,* il me faudrait quelques dattes les meilleures et les plus belles que vous ayez. Je lui en présentai qui auraient été admirées par les dames du harem de votre hautesse. — Voici, madame, *dis-je,* les plus belles dattes qu'on puisse trouver au Caire. Elle les goûta et en demanda le prix ; je le dis. — Elles sont chères, répliqua-t-elle ; mais je les aurai à meilleur marché ; et elle leva encore son voile. — Madame, *dis-je,* ces dattes sont déjà trop bon marché au prix que j'ai indiqué, il m'est réellement impossible de diminuer d'une obole. Observez, madame, *dis-je,* la beauté de ce fruit ! pesez-le, goûtez-le, *dis-je,* et vous avouerez, *dis-je,* qu'elles vous sont offertes à un prix, lequel, *dis-je...*

— Saint Prophète ! s'écria le pacha hors de lui, je ne veux plus entendre vos *dis-je :* si vous ne pouvez pas raconter votre histoire sans eux, votre sort sera pis que celui d'Ali.

— Mais comment serait-il possible que votre hautesse sût ce que j'ai dit, si je ne le lui dis pas? Je ne

puis pas raconter mon histoire d'une autre façon.

— Nous allons voir, répliqua le pacha d'un ton sauvage. Il fit un signe, et l'exécuteur parut. A présent, continuez votre récit; et toi, esclave, lorsqu'il aura répété *dis-je* trois fois, coupe-lui la tête! Poursuis.

— Je suis incapable de continuer, votre hautesse; considérez un instant combien mes *dis-je* sont innocents auprès des détestables *vous savez* d'Ali. C'est ce que je lui disais toujours : Ali, *dis-je*, si vous saviez seulement, *dis-je*, à quel point vous êtes ennuyeux! car, *dis-je*..... Au moment même la hache du bourreau s'abattit, et la tête d'Hussan roula sur le plancher; ses lèvres frissonnantes faisaient encore, par la force de l'habitude, le mouvement qui aurait produit *dis-je*, si le passage des sons n'eût pas été interrompu.

— Cette histoire est enfin finie! observa le pacha furieux. Aucun des ennuis que j'ai rencontrés en ce monde n'égale celui que ces deux hommes m'ont causé. Qu'Allah me préserve d'entendre encore un *dis-je* ou un *vous savez !*

— Votre hautesse est la sagesse même, observa Mustapha; puissent ceux qui ne peuvent pas raconter leurs histoires sans dire ce qu'ils disent, avoir toujours un destin semblable! Le pacha irrité de son désappointement et peu adouci par la remarque de Mustapha, allait se retirer dans son

harem sans lui répondre, lorsque le visir l'informa, en s'inclinant jusqu'à terre, que le renégat attendait, pour raconter son second voyage, qu'il lui fût permis de baiser la poussière de sa présence. — *Koda shefa medehed,* — le secours vient de Dieu, répondit le pacha en reprenant sa place; qu'il entre.

Le renégat se présenta, et après le salut ordinaire, il s'assit et commença le récit du second voyage.

— Très-sublime hautesse, le jour qui suivit celui où je m'embarquai, on leva l'ancre avec un bon vent, et le détroit une fois passé, nous nous flattâmes de la perspective d'un heureux voyage : mais elle fut cruellement déçue, car trois jours après nous rencontrâmes un petit brick portant les couleurs anglaises; comme c'était évidemment un vaisseau marchand, nous le vîmes sans inquiétude venir droit à nous, supposant qu'il avait perdu son point, et qu'il désirait connaître sa position exacte sur le globe. Dès qu'il fut près de nous, au lieu de passer sous notre poupe, ainsi qu'on s'y attendait, il vira de bord et attaqua sur-le-champ. Surpris et sans armes, la lutte ne pouvait être longue; en quelques minutes le vaisseau se trouva au pouvoir de l'ennemi, et nous à fond de cale. Après s'être consultés un instant, ils ouvrirent les écoutilles, un contre-maître tira son sifflet et vociféra d'une

voix tonnante, — *A l'ouvrage!* ce qui fut bientôt suivi d'un *arrivez ici! arrivez!* Comme il nous sembla que cet appel nous était destiné, nous montâmes sur le pont. Là, nous nous aperçûmes que si nous avions eu une idée juste de la force de nos adversaires nous aurions pu être les vainqueurs, car ils n'étaient que quinze et nous étions seize. Mais il était trop tard : nous n'avions pas d'armes, et chacun d'eux portait un coutelas et deux pistolets suspendus à sa ceinture. Aussitôt que nous fûmes réunis sur le pont, ils nous lièrent les bras derrière le dos avec des cordes, et nous placèrent en ligne ; s'étant informés de nos rangs et professions respectives, ils tinrent conseil; puis le contremaître s'adressant à moi, dit : — Remerciez le ciel, misérable, d'être ici au titre de barbier, cela vous sauve la vie!

Il coupa alors les cordes qui m'entouraient, et je me trouvai en liberté. — A présent, mes enfants, continua le contre-maître, *arrivez! chacun son oiseau!* En prononçant ces mots, il saisit le capitaine du vaisseau, l'entraîna sur le passavant, lui passa son épée à travers le corps et le jeta à la mer.

Chacun de ces cruels bandits se conduisit de la même manière avec l'homme qu'il choisit, et après avoir mis fin à sa vie par l'épée ou le pistolet, lança ses restes au milieu des vagues.

Mon sang se figeait dans mes veines à un tel spectacle; mais je ne dis rien, me croyant trop heureux d'avoir la vie sauve. Quand tout fut fini, la terrible voix du contre-maître retentit de nouveau; il cria : — *L'affaire est-elle faite?* Allons, monsieur Barbier, balayez vite tout ce sang, mille tonnerres! prenez garde à vous et n'oubliez pas que vous êtes un des nôtres. Craintif, j'obéis en silence, puis j'allai reprendre mon ancien poste auprès du couronnement.

Je sus par la suite que ces brigands avaient fait partie de l'équipage d'un négrier anglais, et qu'après avoir massacré le pilote et le lieutenant, ils s'étaient emparés du bâtiment. Comme notre brick était meilleur sous tous les rapports, ils se décidèrent à le garder et à couler le leur à fond. Avant la nuit tout était en ordre, et nous voguions vers l'ouest sous l'influence d'une bonne brise.

Mais à l'instant même où la cloche frappait huit coups pour minuit, une voix effrayante se fit entendre, s'élevant cent fois plus haut, s'il est possible, que celle du contre-maître, rugissant son *à l'ouvrage!*

La commotion de l'air était si forte, que le navire tremblait comme si la foudre l'eût frappé; dès que son agitation eut cessé, on entendit le bruit de l'eau qui entrait de tous côtés. Chacun accourut sur le pont, tous fort étonnés, s'attendant à voir le

vaisseau englouti d'une minute à l'autre, et se considérant avec une mutuelle horreur, tandis qu'ils tremblaient, vêtus seulement d'une chemise. L'eau continua à pénétrer jusqu'à ce qu'elle eut atteint le faux bau; elle s'arrêta alors tout-à-coup.

Quand la terreur générale fut un peu calmée, et qu'on vit que l'eau ne montait plus, tout le monde courut aux pompes, et à huit heures du matin le vaisseau était dégagé. Mais cet incident inexplicable pesait lourdement sur l'esprit des matelots, qui marchaient sur le pont sans se parler et sans faire nulle attention à la marche du vaisseau; personne ne se chargeant du commandement, le gouvernail restait seul.

Pour ma part, je pensais que c'était la juste punition de leur cruauté; et m'attendant à pire encore, j'élevai mon âme à la hauteur de mon destin. Je me ressouvins de Marie, et j'espérai mon pardon. Cependant, effrayé de l'avenir, je fis vœu, si j'échappais, de mener une vie plus régulière.

A la nuit, nous montâmes dans nos hamacs, mais pas un de nous ne put dormir, tant nous craignions une seconde visite. La cloche ne fut pas tirée par les hommes, elle sonna d'elle-même, et produisit un son plus fort que de coutume; la voix redoutable fit encore entendre *à l'ouvrage!* l'eau envahit le vaissseau, et nous courûmes sur le pont. Comme la veille elle monta jusqu'aux faux baux,

puis s'arrêta, et à huit heures du matin nous pompions encore.

Pendant un mois, durant lequel nous n'aperçûmes jamais la terre, car nous errions à l'aventure, et nul ne s'occupait de diriger le bâtiment, — la même alerte se renouvela toutes les nuits ; l'habitude avait en quelque sorte endurci les marins ; ils juraient et s'enivraient comme auparavant, et même ils se moquaient du *contre-maître du quart de minuit,* ainsi qu'ils l'appelaient; mais en même temps ils étaient excédés de fatigues, et une nuit ils déclarèrent qu'ils ne pomperaient pas davantage. L'eau resta dans le vaisseau toute la journée, le soir nous fûmes nous coucher comme de coutume. A minuit la voix se fit entendre à l'écoutille ; mais au lieu d'être suivie par le murmure de l'eau, elle le fut par le cri de *arrivez ici, arrivez !*

Nous tressaillîmes tous à cet appel, et courûmes sur le pont; quelque chose nous y entraînait en dépit de nous-mêmes. Je n'oublierai jamais le hideux spectacle qui frappa mes yeux : les corps sanglants de mes quinze compagnons étaient étendus sur le pont à côté les uns des autres; nous restâmes immobiles, et nos cheveux se dressèrent sur nos têtes en voyant ce retour surnaturel. Cinq minutes s'écoulèrent, durant lesquelles nul ne parla ni ne remua, puis un des corps cria d'une voix sé-

pulcrale, *arrivez, chacun son oiseau!* En même temps ses bras se levèrent.

Alors celui qui, de son vivant, l'avait mené sur le passavant, tué et jeté à la mer, s'avança vers lui; il était évidemment poussé par une volonté surnaturelle, car je vois encore le regard d'horreur, j'entends le cri d'agonie qui lui échappa lorsqu'il obéit à l'appel. Semblable à l'oiseau tremblant que le serpent a fasciné, il tomba dans les bras du cadavre, qui, l'étreignant avec force, fit avec lui plusieurs tours, roula sur le passavant, et de là dans l'Océan, tenant toujours son meurtrier dans ses bras. A l'instant même un éclair sillonna la nue, et nous ôta pendant quelques minutes la faculté de voir; lorsqu'elle nous fut rendue, les autres corps avaient disparu.

L'effet produit sur les coupables fut terrible, tous restèrent couchés sur le pont à l'endroit où ils étaient lorsque la foudre les frappa. L'astre du jour se leva, parcourut l'horizon; ses rayons brûlants tombèrent en vain sur leurs membres nus, le soir les retrouva dans la même position. Enfin, quand les ténèbres enveloppèrent la terre, le charme parut se rompre, ils se traînèrent vers les hamacs. A minuit précis, la voix se fit entendre, le cri lui succéda, tous accoururent sur le pont : quatorze corps y étaient rangés. Un autre meurtrier fut appelé, obéit et disparût, la nuée s'ouvrit, et tout s'é-

vanouit. Chaque nuit offrit le même spectacle, jusqu'à ce que le contre-maître, qu'on réserva pour le dernier, eut été emporté par le corps du capitaine; alors une voix perçante, partie de la grande hune, cria avec un rire de triomphe : *l'affaire est-elle faite?* Au même instant l'eau se retira du vaisseau, sans y laisser nulle trace.

Remerciant le ciel de ne pas m'avoir confondu avec ces misérables, je me couchai, et pour la première fois depuis plusieurs semaines je dormis d'un profond sommeil. Combien de temps, je l'ignore, plusieurs jours peut-être; je m'éveillai enfin au bruit de voix inconnues, et j'appris qu'un bâtiment qui allait de Mexico au sud de l'Espagne, ayant aperçu le brick voyageant au hasard avec les voiles déchirées et les verges dégarnies, avait envoyé un canot pour s'assurer si quelqu'un restait à bord. Je craignis qu'en leur racontant ce qui venait d'arriver, ils ne voulussent pas me croire, ou refusassent de prendre avec eux une personne qui avait assisté à un tel exemple de la vengeance divine. Je leur dis donc que nous avions été attaqués de la dyssenterie depuis environ six semaines et que tout l'équipage y avait succombé, excepté moi, qui étais le surveillant du brick.

Comme leur navire n'était qu'à moitié plein, la cargaison consistant surtout en cochenille et en cuivre qui occupaient peu d'espace, le capitaine

m'offrit de prendre autant de mes marchandises qu'il pourrait en placer, pourvu que je lui accordasse les droits de fret. J'y consentis très-volontiers, et, à l'aide du manifeste, je choisis les ballots les plus précieux qu'on porta au vaisseau espagnol.

Nous avions un vent favorable, et le détroit étant passé, nous comptions jeter l'ancre à Valence dans un ou deux jours; mais un ouragan violent, survenu du nord-est, nous poussa vers la côte d'Afrique; pour surcroît d'infortune le navire fit eau, et c'est avec peine que nous l'empêchâmes de submerger.

Les Espagnols sont assez mauvais marins, sublime hautesse, et durant une tempête, ils préfèrent la prière au travail. La frayeur les prit, ils abandonnèrent les pompes, et ayant allumé un cierge devant l'image de saint Antoine qui était attachée sur la poupe, ils se mirent à implorer son secours; n'étant pas exaucés sur-le-champ, ils ôtèrent du cadre la figure du saint, l'accablèrent d'injures, lui prodiguèrent les noms les plus insultants qu'ils purent imaginer, et finirent par la suspendre au grand mât et la battre à coups de cordes.

Pendant ce temps, le vaisseau se remplissait de plus en plus; tandis que si, au lieu de prier, ils eussent continué de pomper, nous aurions pu nous sauver, le vent s'apaisant, et l'eau montant moins vite.

Furieux de leur lâcheté et de l'idée de perdre la propriété considérable que j'avais à bord (car je la considérais comme à moi), j'arrachai l'image du mât et la jetai à la mer, en leur disant d'aller pomper s'ils désiraient être sauvés. L'équipage entier poussa un cri d'horreur et voulut me faire prendre le même chemin ; mais je me sauvai dans les cordages, où je restai plusieurs heures sans oser descendre.

N'ayant plus de saint à prier, ils eurent de nouveau recours aux pompes. A leur grande surprise le navire ne prenait plus l'eau, et au bout de quelques heures, il se trouva tout à fait dégagé.

Le lendemain matin une bonne brise nous conduisit vers Valence. J'observai que le capitaine et les matelots m'évitaient, mais je m'en inquiétais peu, sentant que j'avais sauvé le bâtiment aussi bien que mes marchandises. Le second jour nous jetâmes l'ancre dans la baie, les autorités du pays vinrent à bord, descendirent dans la cabine et s'entretinrent longtemps avec le capitaine. Une heure environ après leur départ, j'eus envie d'aller à terre, mais le capitaine me dit qu'il ne pouvait pas me permettre de débarquer avant le lendemain. Tandis que je discutais avec lui, une barque nous amena deux individus vêtus en noir. Je les reconnus pour être des familiers de l'inquisition, et j'eus aussitôt la pensée que l'aventure du couvent était

découverte et que mon arrêt était prononcé. Le capitaine me montra du doigt, ils s'emparèrent de moi, me placèrent dans le bateau, et ramèrent en silence vers la côte.

En débarquant on me fit monter dans un carrosse noir qui me conduisit au palais de l'inquisition, où je fus plongé au fond d'un cachot. Le jour suivant les familiers vinrent me prendre et me menèrent devant mes juges qui me demandèrent si j'avouais mon crime; je répondis que j'ignorais l'objet de l'accusation. Ils m'adressèrent encore la même question, et recevant la même réponse, ils donnèrent l'ordre de me mettre à la torture.

Sachant bien qu'il ne me restait aucune chance de salut, je pensai qu'il était bon d'éviter des souffrances inutiles, et je déclarai que j'avouais.

— Qui vous a poussé à cette action?

Hésitant sur ce que je devais dire, car la nature de l'offense ne m'était plus exactement connue, je répondis que c'était la sainte Vierge.

— O blasphème! s'écria le grand inquisiteur; quoi! la sainte Vierge vous a ordonné de jeter saint Antoine à la mer?

— Oui, répliquai-je (content de voir que la faute n'était pas celle que j'avais supposée). Elle l'a voulu, et elle m'a dit que ce serait le salut du vaisseau.

— Où étiez-vous?

— Sur le pont.

— Où l'avez-vous vue?

— Elle était assise sur un petit nuage bleu, un peu au-dessus du grand hunier.—Ne craignez pas, François, m'a-t-elle dit en agitant sa main, de jeter l'image à la mer.

L'inquisiteur resta stupéfait de ma hardiesse; on tint conseil pour savoir si je serais puni comme blasphémateur, ou si le fait serait célébré comme un miracle. Par malheur pour moi, il se trouva qu'un autre prodige venait d'arriver, et que fort peu de gens devaient être brûlés en *auto-da-fé* le mois suivant.

Cette circonstance fit pencher la balance contre moi. Je fus injurié, outragé, et condamné au feu; mais je me déterminai, pour dernière ressource, à faire bonne contenance jusqu'à la fin. Levant les yeux et les mains vers un point de la voûte qui se trouvait plus obscur, je me précipitai à genoux en m'écriant : — Vierge sainte, je te rends grâces. — Monseigneur, continuai-je d'un ton assuré, je suis sans crainte. Vous venez de me condamner à périr sur un bûcher, et moi je vous annonce que je sortirai de mon cachot comblé de louanges et d'honneurs qui effaceront la honte dont je viens d'être abreuvé.

Les inquisiteurs hésitèrent un instant; mais leur surprise céda bientôt à leur cruauté, lorsqu'ils

considérèrent combien ils avaient torturé de milliers d'hommes pour des points incertains auxquels eux-mêmes n'avaient jamais accordé la moindre créance. On me ramena en prison, et le geôlier, qui n'avait jamais vu déployer tant de courage dans la salle de justice, et qui avait la conviction que la vision était réelle, me traita avec bonté, et m'offrit des consolations qui lui eussent coûté sa place si elles avaient été connues.

Pendant ce temps on portait la cargaison à la douane, et le navire était amené à terre pour être enduit de goudron. On découvrit alors, à l'inexprimable surprise du capitaine et de l'équipage, que la fente par laquelle l'eau avait pénétré se trouvait bouchée par l'image du saint que j'avais jetée à la mer, et qui la fermait si hermétiquement qu'il fallut quelque force pour l'en arracher. Le cri : Miracle ! miracle ! partit des quais, et circula aussitôt dans toute la ville. Il était évident que la Vierge m'avait inspiré, et s'était servie de moi pour sauver le vaisseau. Les frères du couvent le plus proche réclamèrent l'image à titre de voisins, et vinrent en procession la chercher pour la porter à leur église. Le grand inquisiteur, instruit du fait, raconta à l'évêque et aux chefs du clergé mon intrépide conduite devant mes juges, et trois heures s'étaient à peine écoulées depuis que le navire avait touché le sol, que je reçus dans mon cachot la

visite de l'inquisiteur, de l'évêque, qui vinrent avec une suite nombreuse requérir mon pardon. Le baiser de paix fut demandé et donné. Je sortis entouré du respect universel; chacun voyait en moi l'objet de la faveur spéciale de la Vierge.

— N'ai-je pas dit, monseigneur, que je quitterais ce donjon avec honneur?

— Vous l'avez dit, mon ami, répondit l'inquisiteur; et je l'entendis qui marmottait entre ses dents : — Il faut qu'il existe une personne telle que la Vierge-Marie, ou bien vous êtes un adroit coquin.

Durant le séjour que je fis à Valence, je menai joyeuse vie, et je vendis mes marchandises à un prix énorme, car l'on se persuada que la possession d'une chose qui m'avait appartenu porterait bonheur. Je reçus plusieurs présents magnifiques, et divers couvents me demandèrent de devenir un des membres de leur communauté. Enfin je quittai la ville, emportant une somme considérable d'argent avec laquelle je me dirigeai vers Toulon, dans l'intention d'avoir quelques nouvelles de ma chère Cécile, dont l'image était l'objet de mes rêves durant la nuit, et de mes pensées durant le jour.

— Un instant, dit le pacha, je voudrais savoir si vous croyez que la Vierge, ainsi que vous l'appelez, ait placé l'image dans le trou de la charpente du vaisseau?

— N'en déplaise à votre hautesse, je ne le pense pas; je crois que le fait ne provient de rien autre chose que de la cause et de l'effet. Il est de la nature d'un gouffre d'attirer à lui toutes les substances qui viennent dans son centre d'action. La mer, en pénétrant dans le fond d'un vaisseau, forme le tourbillon d'un gouffre renversé, et l'image du saint, jetée par dessus le bord, et repoussée sous le navire, s'est trouvée pressée sous l'eau jusqu'au moment où, arrivée sous l'influence de la bouche du tourbillon, elle s'est naturellement précipitée dans le trou.

— J'ose dire que vous avez raison, répondit le pacha; mais je n'ai pas compris un seul mot de ce que vous avez dit.

— Telles sont, sublime hautesse, les aventures qui ont marqué mon second voyage, ajouta le renégat en inclinant la tête.

— C'est un très-bon voyage! Je l'aime mieux que le premier. Mustapha, donnez-lui dix pièces d'or: vous l'amènerez ici demain, et nous entendrons la relation du troisième voyage.

— Vous remarquerez, dit Mustapha lorsque le pacha fut sorti, que mon avis n'était pas mauvais.

— Excellent! reprit le renégat en avançant la main pour recevoir l'argent; demain, je mentirai en vrai barbier.

CHAPITRE VII.

— Khoda *shefa midéhed*, le secours vient de Dieu ! cria le pacha à la clôture du divan, durant lequel plusieurs bons croyants avaient certainement été débarrassés de leurs richesses mondaines, et un ou deux de tout embarras futur en ce monde. Qu'aurons-nous aujourd'hui, Mustapha ?

— Puisse l'ombre de votre hautesse être toujours aussi étendue ! répliqua le visir ; n'avons-nous pas l'esclave qui offrit de mettre son histoire à vos sublimes pieds, le soir même où nous rencontrâmes ces fils de Satan, Ali et Hussan, qui ont reçu le châtiment mérité par leurs énormes cri-

mes? puis le manuscrit de l'esclave espagnol que mon fidèle Grec traduit maintenant et dont les paroles sont, me dit-il, aussi douces que le miel et aussi harmonieuses que le chant du rossignol soupirant près de la rose qu'il préfère.

— Et le giaour qui raconte ses voyages et ses traversées, interrompit le pacha, où est-il? Nul *Kessehgou* de notre propre race ne dit une histoire aussi bien que lui.

— Le giaour est en mer, votre hautesse; c'est un vrai *Rustam* à bord d'un vaisseau, et une source de richesses pour le *hazneh* de votre sublime hautesse. Il a consulté les astrologues qui ont trouvé les astres favorables, j'espère qu'il reviendra demain.

— Alors nous nous contenterons de ce qui est offert. Que l'esclave s'approche, et nous écouterons son histoire, puisque nous ne pouvons pas avoir les merveilleux récits d'Huckaback.

— Quel chien était Lokman, comparé en sagesse à votre sublime hautesse! répliqua Mustapha. Hafiz n'a-t-il pas dit: — Chaque moment dont vous jouissez, regardez-le comme un gain, qui peut prévoir ce qu'amènera la minute suivante?

L'esclave qu'on avait retenu d'après les ordres de Mustapha, fut alors introduit. Durant sa détention, Mustapha avait été informé qu'il était visité par Allah; en d'autres mots, qu'il avait perdu la

raison. Cependant le visir qui avait peur de relâcher un homme (ou plutôt une histoire) sans le consentement du pacha, et qui n'avait pas le renégat pour remplir le vide, pensa que, tout bien considéré, il valait mieux qu'il parût en présence du pacha.

— Vous m'avez demandé d'écouter votre histoire, observa le pacha, et j'y ai consenti, non pour votre plaisir, mais pour le mien, parce que j'aime beaucoup une bonne histoire, et je prends pour accordé que la vôtre le sera, sans quoi vous n'auriez pas osé m'adresser votre requête. A présent vous pouvez commencer.

— Pacha, répondit l'esclave, qui, assis dans un coin, se balançait en avant et en arrière, c'est l'infortune de ceux qui, non convaincus... de l'exaltation qui... ainsi que je l'ai déjà dit à votre hautesse... excède en hauteur le sommet couvert de neige de l'Hebrus... et cependant ne vaut pas plus de quatre ou cinq paras.

— Saint Prophète ! qu'est-ce que tout cela ? interrompit le pacha ; je ne puis pas comprendre un seul mot ; riez-vous de nous à notre barbe? Parlez plus clairement. — Souvenez-vous !

— Je m'en souviens comme si c'était à présent, continua l'insensé ; quoique beaucoup d'années se soient écoulées depuis, jamais ce souvenir ne s'effacera de ma mémoire tant que ce cœur, tout brisé

qu'il est, continuera de battre, ou qu'il sera permis à ce front de brûler. Le soleil venait de disparaître derrière les sommets escarpés des montagnes qui abritaient ma demeure du vent perçant du nord-est : les feuilles de la vigne suspendues en festons devant ma chaumière, qui naguère éclairées par ses rayons glorieux, semblaient si brillantes, avaient pris une teinte plus sombre, et, aussi loin que l'œil pouvait s'étendre, une légère vapeur bleuâtre descendait sur le ravin : la mer lointaine avait changé son bleu foncé pour un gris sombre, tandis que le flot se brisait tristement sur le rivage, comme s'il eût regretté de ne plus réfléchir les couleurs du prisme qui, tout-à-l'heure encore, se formait sous la splendide lumière du dieu du jour.

— Ouf! dit le pacha en agitant son éventail.

— Une barque était sur le rivage; mes yeux restèrent fixés sur elle dans une douce rêverie de bonheur, jusqu'à ce que les ombres de la nuit m'empêchassent de distinguer les filets étendus sur son bord. Je me retournai à la douce voix de mon Etana qui était assise près de moi avec son enfant dans ses bras; et en contemplant l'impatience de sa frêle créature, qui semblait désirer qu'un flot de lait coulât plus rapide de ce sein de neige, et le sourire plein de tendresse avec lequel la mère ravie se penchait vers ce gage chéri de notre amour, je me sentais heureux, presque trop heureux; je pos

sédais tout ce que je désirais, oui, je le possédais. Et le maniaque s'arrêta et se frappa le front. Mais c'est fini à présent.

Après une seconde ou deux il reprit :

Pour ma part, j'ai toujours pensé que lorsque le vent monte au sud-est, le poisson se retire au fond de l'eau, et que si vous prenez garde, en cueillant le raisin, de ne pas vous jeter sur la tige, le vin ne fera, ainsi que je l'ai déjà dit à votre hautesse, qu'augmenter l'extrême difficulté de calculer combien un homme peut exiger en conscience, c'est-à-dire en proportion du degré d'intelligence fixé par intervalles, et s'étendant au-dessous des rochers du ravin.

— Il m'est positivement impossible de comprendre un mot de tout cela, s'écria le pacha avec impatience. Le pouvez-vous, Mustapha?

— Comment serait-il possible à votre esclave de saisir ce qui est caché à la sagesse de votre hautesse?

— Très-juste, répliqua le pacha.

— Votre hautesse comprendra le tout sous peu de temps, observa le fou; mais il faudrait attendre jusqu'à la fin de l'histoire; elle se déroulera alors comme un écheveau de soie, tandis qu'à présent il semble mêlé.

— Eh bien alors, répondit le pacha, je voudrais que vous pussiez commencer par la fin de votre

histoire, et finir par le commencement ; maintenant poursuivez.

— Rien sous le ciel n'est si intéressant, si gracieux et si doux que la vue d'une jeune mère allaitant son premier né, le bégaiement et les caresses de l'enfance, — les grâces de l'adolescence, — la rougeur et le sourire d'une épouse tremblante de pudeur ; tout perd à être comparé avec la femme, remplissant, dans l'éclat de sa beauté, sa destinée sur la terre ; ses traits radieux reflétant le profond sentiment de délice qui la récompense avec usure de ses heures d'angoisses et de douleur ; mais je crains de fatiguer votre hautesse.

— Wallab el Nebi ! par Dieu et son Prophète ! je le suis en effet beaucoup. Tout le reste ressemble-t-il à cela ?

— Non, pacha. Plût au ciel qu'il en fût ainsi ! Dieu de miséricorde ! pourquoi l'as-tu permis ? — N'étais-je pas reconnaissant ? — Des larmes de gratitude et d'amour ne baignaient-elles pas mes yeux au moment même où ils se précipitèrent ? — où la mère cria en voyant son enfant arraché de ses bras et jeté à terre comme un fardeau inutile ? — Je le pris, et le pistolet du Turc féroce mit un terme à son existence. Je le vois à présent, tandis que je baisai la petite fontaine de rubis qui jaillissait de sa poitrine. — Elle aussi, je la vois, tandis qu'ils l'emportaient privée de ses sens. Pacha, dans l'es-

pace d'une seconde j'ai tout perdu, — femme, enfant, asile, liberté et raison, et c'est un fou et un esclave qui est devant toi!

L'insensé se tut, puis se levant, il reprit d'une voix haute : — Mais je sais qui ils sont, je les connais tous, et je sais aussi où elle est; à présent, pacha, vous devez me rendre justice. C'est lui qui a enlevé ma femme, c'est lui qui a massacré mon enfant, c'est lui qui la retient loin de moi, et je le brave en votre présence. En finissant ces mots, il s'élança sur le terrifié Mustapha, et le saisit d'une main par la barbe, tandis que l'autre frappait sur son turban à coups redoublés.

Les gardes accoururent, et tirèrent le visir de la désagréable position dans laquelle il s'était placé par sa propre imprudence en permettant à cet homme de paraître au divan.

La rage du pacha n'avait pas de bornes, et la tête du maniaque aurait été séparée de son corps sans la prudence de Mustapha, qui savait que le peuple regardait les idiots et les fous comme étant sous la protection spéciale du ciel, et qu'un tel acte pouvait suffire pour créer une insurrection. A sa prière, l'insensé fut emmené par les gardes, qui ne le lâchèrent qu'à une distance considérable du palais.

— Allah Karim! Dieu est bon! s'écria le pacha dès que le maniaque eut disparu; je suis content

qu'il ne lui soit pas venu dans l'esprit que j'avais sa femme.

— Allah n'eût pas permis que votre hautesse fût ainsi traitée ; il a presque détruit la barbe de votre esclave, répondit le visir, en ajustant les plis de son turban.

— Mustapha, souvenez-vous qu'il ne faut jamais accepter une offre ; je suis convaincu qu'une histoire volontaire ne vaut rien.

— Les paroles de votre hautesse sont la vérité même. — Nul homme ne donne volontiers ce qui est digne d'être gardé. — L'or n'est pas recueilli en sandales, et les diamants ne se trouvent pas aux rayons du soleil. Celui qui veut les obtenir doit travailler dans une mine obscure. — Votre hautesse voudrait-elle entendre la lecture du manuscrit qui a été traduit par l'esclave grec?

— Je le veux bien, répliqua le pacha, non sans un peu d'humeur.

Le Grec parut, se prosterna, et lut ce qui suit :

MANUSCRIT DU MOINE,

RELATIF A LA DÉCOUVERTE DE L'ILE DE MADÈRE.

Avant de paraître devant le juge offensé que j'ai cherché à apaiser par tant d'années de pénitence et de prières, qu'il me soit permis de retracer pour

l'avantage d'autrui l'histoire d'un homme qui, en cédant à une passion fatale, a empoisonné le reste de son existence, et abrégé celle de la complice adorée de son crime. La confession sera publique, afin que mon sort serve d'exemple; et puissent la sincérité de l'aveu, et les larmes que j'ai versées, effacer ma faute du livre où sont enregistrées les faiblesses et les désobéissances humaines.

Dans quelques jours ce corps épuisé sera confondu avec la poussière d'où il a été tiré, et deviendra le jouet du vent; ou, par le labeur d'une génération future, il servira de substance, suivant que le hasard en décidera, au chardon qui combat la fertilité de la nature, ou au grain qui est le soutien de notre vie, — à la morelle, aux fruits mortels, ou à la violette au doux parfum. Le cœur qui a frémi sous l'excès de l'amour, et qui a été déchiré par l'excès du malheur, aura bientôt cessé de battre; l'âme qu'une passion irrésistible a entraînée au-delà des bornes, qui a tenté, mais en vain, d'arrêter le torrent, et qui depuis qu'il a passé loin d'elle, est restée inculte et desolée, semblable à la vallée, jadis fertile, que l'ouragan a bouleversée, — sera bientôt délivrée d'une lutte pénible. Encore quelques jours rapides, et je paraîtrai en présence d'un Sauveur offensé, mais dont la bonté constante daigne s'affliger de nos erreurs. Que les aveux d'Henrique servent de fanal

à ceux qui sont tentés de céder à une première impulsion, lorsque alarmés de la découverte de leurs fautes, ils trouveront que la conviction est arrivée trop tard, et qu'ils seront, comme moi, sourds aux avis de la raison et de la conscience.

Je suis Anglais de naissance; mes parents m'ont été enlevés avant l'âge de cinq ans. Cependant j'ai encore un vague souvenir de ma mère, l'idée confuse d'une femme qui, chaque soir, me prenait sur ses genoux, élevait mes mains vers le ciel, et bénissait son enfant avant d'aller dormir.

Mais je perdis ceux dont les préceptes auraient pu m'être utiles après la vie, et je restai entre les mains d'un homme qui, en surveillant mes intérêts temporels, croyait acquitter dans toute son étendue le devoir qui lui était imposé. Mon éducation ne fut pas négligée, mais nul ne songea à porter ma pensée sur des points d'une plus sérieuse importance. D'un naturel fier et emporté, doué d'une persévérance que les obstacles ne faisaient qu'accroître, je me livrais à tous les genres d'émotion de préférence au repos, qui m'était odieux, et je finis par en venir au point de préférer non seulement les embarras et le danger, mais la douleur et le remords, au calme intérieur que d'autres considèrent comme un bien si précieux. Je n'existais qu'au milieu de sensations violentes. Si elles cessaient, je tombais dans l'état où se trouve en se

levant l'homme habitué aux liqueurs fortes, jusqu'à ce que ses nerfs aient été stimulés par sa boisson favorite. Mes vœux tendaient vers le même but; je soupirais après un changement continuel de scènes; la variété seule pouvait me plaire. Je sentais un désir d'être enfermé dans les sombres tourbillons, et emporté par eux à travers l'espace. J'étais heureux la nuit, car dès que le sommeil fermait mes yeux, je rêvais toujours que j'avais le pouvoir de l'aérostat, et je m'élançais en imagination dans les airs avec la vigueur d'un aigle, planant au-dessus de mes semblables, et regardant avec dédain les soins futiles qui les agitent sans cesse.

Il n'est pas étonnant que le désir le plus vif, l'idée la plus constante d'un esprit ainsi organisé, et qui ne connaissait aucun frein, fût de parcourir le monde; et le vaste océan, qui m'offrait les moyens de satisfaire ma passion, était un objet avec lequel mes rêves m'avaient familiarisé; là aussi je pouvais voler sur les ailes du vent, et, comme dans mes excursions aériennes, ne laisser aucune trace derrière moi. Aussitôt que j'eus atteint l'âge qui me permettait de prendre possession de ma fortune, je m'établis sur l'élément qui convenait si bien à mes goûts. Durant quelques années je continuai ce genre de vie, et mes spéculations furent heureuses. Mais peu m'importait le gain;

j'aimais à courir de climat en climat, fuyant devant la brise,—à défier la vague qui menaçait de m'engloutir. — J'aimais le mugissement du vent, — le bruit sourd des flots, — l'émotion du combat, et même la destruction et les désastres du naufrage.

On pourra s'étonner que je sois arrivé à l'âge de trente ans sans avoir jamais éprouvé le sentiment de l'amour, mais la chose est ainsi. Le plus puissant des mobiles, celui qui devait exercer tant d'influence sur mon avenir, n'avait pas encore été mis en action : il le fut enfin, et, semblable à la tempête, il étendit autour de lui la ruine et la désolation. Je me trouvais à Cadix, où j'étais arrivé avec une cargaison considérable, lorsqu'on me proposa d'assister à la prise du voile blanc. J'y consentis. La jeune novice était d'une famille noble, et la solennité devait être splendide; la magnificence de l'église, l'harmonie des chants, le son solennel de l'orgue, les vêtements éclatants des prêtres contrastant avec la sombre uniformité des moines et des religieuses, l'agitation des encensoirs, les nuages parfumés de l'encens, et, plus que tout, l'extrême beauté de la victime, — m'inspirèrent des sentiments d'intérêt que je n'aurais pas imaginé qu'aucune pompe pût produire. La cérémonie terminée, je quittai l'église, agité d'une sensation nouvelle et puissante que je ne pouvais pas alors

analyser d'une manière précise. Mais dans le silence de la nuit je m'aperçus que si l'éclat des rites ne se représentait que faiblement à mon imagination, l'image de la douce créature s'agenouillant devant l'autel était gravée dans mon cœur. Je sentais une gène, une agitation, un vide qui, semblable à l'état analogue de l'atmosphère, est le précurseur de l'orage. Il me fut impossible de dormir, et après m'être tourné sans cesse d'un côté sur l'autre, je me levai le matin, fiévreux et non calmé.

Suivant comme à l'ordinaire l'impulsion de mes sentiments, je me rendis chez le parent qui m'avait conduit à la cérémonie, et je l'engageai à me présenter au parloir du couvent.

Comme il lui restait une année d'épreuve avant de prononcer les vœux qui devaient la séparer pour toujours du monde, on la voyait sans aucune difficulté. Sa pieuse résignation aux volontés de sa famille, la beauté et le calme de ses traits, son sourire angélique, — tout contribua à accroître ma passion; et après une heure d'entretien, je m'éloignai le cœur rempli d'un trouble que je n'essaierai pas d'exprimer. Mes visites se répétèrent; je ne tardai pas à avouer ce que j'éprouvais, et je fus écouté sans répugnance. Avant de quitter Cadix, départ que mes angagements rendaient indispensable, j'obtins l'aveu de sa tendresse. Neuf mois restaient encore jusqu'à l'époque fixée pour sa profession, je

promis de revenir avant qu'ils fussent écoulés, et de la réclamer comme mon bien. Notre croyance étant la même, et le seul motif de son sacrifice provenant du désir que les biens de son frère ne fussent pas diminués par sa dot, je ne prévoyais nulle objection de la part de ses parents, auxquels je ne demandais rien, possédant tout ce qui était nécessaire pour l'entourer de toutes les jouissances. Nous nous séparâmes : nos mains tremblaient tandis que nous passions nos doigts à travers la grille ; nos larmes coulaient sans pouvoir se confondre ; nos lèvres frissonnaient sans pouvoir s'unir ; nos cœurs palpitaient d'amour, mais je ne pouvais pas la presser entre mes bras. — Dans trois mois, Rosina ! m'écriai-je en m'éloignant, les yeux encore fixés sur elle. — Adieu, jusque là, Henrique ! Confiante en votre foi et en votre honneur, je conserverai sans crainte votre image chérie dans mon cœur ; et, succombant à l'émotion, Rosina fondit en larmes et s'enfuit.

Je mis à la voile avec un vent prospère, et j'arrivai heureusement dans mon propre pays. Ma pacotille était vendue, une somme considérable réalisée, toutes mes affaires terminées, je comptais sous peu de jours retourner à Cadix remplir mon engagement avec Rosina. J'étais dans la capitale, attendant avec impatience qu'on eût achevé de compléter le fret du vaisseau sur lequel je devais m'em-

barquer, lorsqu'un soir que je me promenais dans le parc, rêvant au bonheur de revoir l'objet de mon affection, je fus heurté avec force par un individu richement vêtu qui accompagnait deux femmes de la cour. Bouillant de colère, et comme de coutume obéissant à la première impression, je le frappai au visage, et tirai mon épée, oubliant que j'étais dans l'enceinte du palais. Je fus saisi, mis en prison. Le délit était grave et mon adversaire un parent du roi. J'offris une somme considérable pour ma liberté; mais, dès que mon opulence fut connue, l'avidité fut sans bornes, et je fus forcé de sacrifier la moitié de ma fortune pour échapper à la sévérité de la chambre étoilée. Mais peu m'importait la perte de mes biens, il m'en restait encore assez : c'était le supplice de ce long délai qui changeait les heures en jours et les jours en mois d'angoisses. J'avais été retenu plus d'une année avant d'obtenir d'être relâché. Lorsque je me représentais Rosina pleurant mon infidélité, me reprochant dans sa solitude l'oubli de ma promesse, et (au milieu de son ressentiment et de sa douleur, cette seule idée altérait ma raison), cédant aux sollicitations de ses parents et prenant le voile, — je devenais frénétique; je m'arrachais les cheveux; je frappais les murs de ma prison; j'invoquais la liberté à grands cris, et j'offrais d'abandonner tout ce que je possédais.

— Par la barbe du Prophète! ceci m'ennuie, s'écria le pacha. Murakhas, vous êtes congédié.

L'esclave grec s'inclina et se retira.

CHAPITRE VIII.

Le lendemain matin, le pacha dit à Mustapha : — J'ai réfléchi que, n'ayant pas d'autre histoire, il serait aussi bien de laisser le Grec finir le récit d'hier au soir.

— Il est vrai, ô pacha, répliqua le visir, qu'une mauvaise chère vaut mieux que le manque absolu de nourriture. — A défaut du pilau, nous devons nous contenter du riz bouilli.

— C'est bien parlé, Mustapha; qu'il continue.

On introduisit l'esclave grec, qui lut ce qui suit:

— La liberté me fut enfin rendue; je courus au port, j'achetai un petit bâtiment, et tout en mau-

dissant les vents qui ne soufflaient pas avec une force égale à l'impétuosité de mes désirs, j'arrivai à Cadix. La soirée était avancée lorsque je débarquai et me dirigeai vers le couvent, si épuisé par le conflit de l'espoir et de la crainte, que j'avais peine à soutenir mon propre poids. Je frappai à la porte en tremblant et demandai ma Rosina.

— Êtes-vous un proche parent? me dit la portière; eux seuls peuvent voir une sœur. La question décidait de mon sort; Rosina avait pris le voile, et renoncé au monde et à moi pour toujours. Ma tête s'égara et je tombai sans connaissance sur le pavé. Cette femme effrayée courut chez l'abbesse et l'informa qu'un individu avait demandé la sœur Rosina, et qu'en recevant sa réponse il s'était évanoui. Rosina était présente, son cœur lui dit qui j'étais, et l'assura aussi que je n'avais pas été parjure. La joie de me retrouver fidèle et le regret de sa propre précipitation qui rendait mon retour inutile, l'accablèrent à la fois, et on l'emporta dans sa cellule dans un état aussi digne de pitié que le mien.

Lorsque je recouvrai mes sens, je me trouvai dans un lit. J'avais passé plusieurs semaines entièrement privé de raison; avec elle la douleur revint; mais je ne ressentais plus la frénésie de l'exaltation; l'esprit était aussi affaibli que le corps, et j'éprouvais une espèce de désespoir calme. Con-

vaincu que tout était fini, qu'une barrière insurmontable me séparait de Rosina, j'eus recours à je ne sais quelle philosophie, et je résolus, dès que j'en aurais la force, de fuir un lieu où j'avais rêvé le bonheur et senti toute la réalité du malheur.

Un seul désir me restait encore, voir Rosina avant mon départ, et lui expliquer les causes de ce trop long délai. Quelque chose me disait que j'avais tort, mais je ne pus résister à l'impulsion qui m'entraînait; si je n'y avais pas cédé, je n'aurais été que malheureux et non coupable.

Je lui écrivis, lui reprochai d'avoir agi trop précipitamment, et sollicitai une dernière entrevue. Sa réponse fut touchante, elle tira des torrents de larmes de mes yeux et enflamma encore mon amour. Elle se refusait à me recevoir, disant qu'un tel entretien ne pouvait produire aucun bien et servirait seulement à ranimer des sentiments contraires à son devoir; mais ce refus était si doux, si affectueux, qu'il était évident que son penchant ne s'accordait pas avec ses paroles; je réitérai ma demande, la suppliant de me l'accorder comme une preuve de la sincérité de son affection, et elle céda avec répugnance.

Je la vis pour notre malheur, pour notre crime; dès lors je pris le parti de ne jamais l'abandonner. Religion, vertu, morale, tout céda à la vue de cet objet adoré; et avant de la quitter, j'osai jurer une

éternelle fidélité à celle qui s'était dévouée à son Dieu. — Ceci ne peut être, Henrique, dit Rosina; nous ne devons plus nous voir : réfléchissez et vous serez convaincu de votre erreur; nulle dispense de vœux ne sera autorisée par mes parents; toute espérance d'union en ce monde est évanouie. Ah! puissions-nous au moins nous retrouver dans le ciel! Et, joignant les mains avec désespoir, elle disparut.

Je revins chez moi dans un trouble voisin du délire, je lui écrivis encore, j'implorai une autre entrevue, mais je reçus un refus positif. Loin d'être rebuté par cette addition aux obstacles qui s'offraient d'eux-mêmes, je ne me sentis que plus déterminé à les surmonter. Il fallait à la fois lui faire oublier ses affections de famille, violer ses vœux, défier les tourments de l'inquisition, il fallait sortir du couvent malgré les grilles et les verrous, s'échapper d'une ville fortifiée et populeuse; mais chaque difficulté était un aiguillon de plus, chaque appel de ma conscience me confirmait dans ma coupable résolution.

Bien que jusqu'ici la fausseté m'eût été odieuse, je commençai par avoir recours au mensonge. Je lui écrivis que je venais d'avoir une conférence avec ses parents; que je les avais instruits de tout ce qui s'était passé; qu'ils m'avaient écouté avec bienveillance et s'étaient montrés disposés à céder;

qu'ainsi, quoique ce fût un secret pour elle, ses vœux seraient annulés sous peu de mois.

Combien ma conduite était cruelle! égoïste! mais le but fut atteint. Éblouie par la perspective de bonheur que je lui présentais, Rosina ne m'opposa plus de résistance; elle consentit à me voir, elle me permit de lui jurer une éternelle fidélité; elle s'abreuva de la coupe enchantée, jusqu'à ce qu'elle eût effacé de son âme, comme elle l'avait déjà fait de la mienne, toute autre sensation que celle de l'amour. Bien que j'eusse couvert de baisers la trace de ses pas, que j'eusse souffert pour elle les tourments d'un martyr, c'était avec un plaisir digne du démon que je suivais les progrès de mes efforts et que je la voyais prête à abjurer la religion et la vertu.

Six mois s'étaient écoulés, durant lesquels j'étais parvenu, en gagnant la sœur portière à prix d'argent, à pénétrer la nuit dans le jardin du couvent. Un soir, j'appris à Rosina que ses parents influencés par leur confesseur étaient revenus sur leur promesse, et se refusaient à solliciter la dispense de Rome; tout avait été préparé pour lui ôter le temps de réfléchir. Entraînée par ses propres sentiments et par mes instances, elle consentit à me suivre dans ma patrie. J'emportai dans mes bras la victime presque évanouie, je réussis à sortir du couvent et de la ville, je montai à bord d'un vaisseau

que je tenais prêt à lever l'ancre au premier signal, et nous fûmes bientôt loin du port de Cadix.

Il était près de minuit lorsque nous nous embarquâmes, et je déposai mon trésor dans la cabine, enveloppé dans mon manteau; elle portait encore ses habits de religieuse, car je ne m'étais pas pourvu d'autres vêtements.

Avant le matin le vent fraîchit; Rosina, qui aussi bien que moi s'était abandonnée à l'affection qui nous dominait, reposait sur mon sein, lorsque le capitaine du vaisseau, qui entrait pour me parler, s'aperçut qu'elle était vêtue en religieuse. Il tressaillit à cette vue et se hâta de quitter la cabine. J'eus un pressentiment que tout n'allait pas bien, et laissant Rosina, je montai sur le pont où je trouvai le capitaine en consultation avec l'équipage. Il s'agissait de retourner sur-le-champ à Cadix et de nous livrer au Saint-Office. Je résistai, je réclamai le bâtiment comme ma propriété, et je menaçai d'une mort prompte quiconque essayerait de changer sa direction, mais ce fut en vain. L'horreur du sacrilége, la crainte d'être impliqués dans une telle affaire et condamnés à d'affreux tourments, l'emporta sur tous les arguments; mes promesses et mes menaces ne produisirent nul effet.

On s'empara de moi, et le vaisseau vogua vers la terre. Mes cris, mes imprécations ne furent point écoutés. Enfin, je leur déclarai que nous partage-

rions le même sort, étant décidé à affirmer qu'ils connaissaient mes intentions, et que le refus de me soumettre à de nouvelles exactions les avait seul portés à ne pas remplir leurs engagements. Ce langage les troubla, car ils savaient que l'inquisition saisissait avec joie tous les prétextes, et qu'en supposant même qu'ils échappassent à la peine capitale, leur détention serait longue. Après s'être consultés de nouveau, ils tournèrent le vaisseau au vent et descendirent la grande barque à la mer. Ils y jetèrent une faible provision d'aliments et d'eau, avec les ustensiles les plus nécessaires, firent sortir de la cabine la tremblante Rosina, et la placèrent dans la barque. Ils me lâchèrent alors en m'ordonnant de la suivre. Dès que je fus près d'elle ils coupèrent le câble, et nous laissèrent bientôt très-loin en arrière.

Joyeux de ne plus avoir à redouter la cruauté des hommes, je m'inquiétai peu des périls que les éléments pouvaient m'offrir. Je m'efforçai de consoler ma compagne; je dressai le mât, je hissai la voile, et dirigeai la proue au sud avec le projet de débarquer sur la côte d'Afrique. Loin d'être alarmé de ma situation, je me sentais heureux. J'étais dans une frêle barque, mais elle contenait tout ce que j'aimais au monde. J'ignorais où j'allais, mais Rosina était avec moi; l'incertitude de notre sort était plus que compensée par l'assurance d'être réunis. Le

vent s'éleva, la mer agitée se couvrit d'écume; nous fuyons avec rapidité : d'une main je tenais le gouvernail, de l'autre j'entourais la taille de Rosina. Cette situation romantique me semblait délicieuse; exalté par elle, j'oubliais les dangers qui nous entouraient.

Nous avions le vent en poupe depuis six jours, lorsque le ciel se couvrant du côté du sud, indiqua un changement prochain. Je n'avais pas de boussole, mais j'étais guidé par le soleil durant le jour et les étoiles durant la nuit. Me croyant bien au midi, je me décidai à tourner la barre vers l'est afin de gagner le rivage d'Afrique; mais la brise était trop forte pour permettre à la barque de manœuvrer, et je fus forcé de continuer à suivre la même direction.

Pour la première fois je sentis un mouvement d'effroi : nous n'avions plus d'aliments que pour deux jours, et Rosina était exténuée de fatigues. J'éprouvais moi-même un besoin impérieux de repos, j'avais peine à tenir mes yeux ouverts; à chaque minute la nature réclamait ses droits, et je sommeillais au gouvernail.

J'étais plongé dans une sombre rêverie lorsqu'il me sembla apercevoir à l'horizon, dans un moment où les nuages s'entr'ouvraient, quelque chose qui avait l'apparence du sommet d'un précipice. Je le perdis de vue aussitôt, mais je tins mes regards

attachés sur ce point; les nuées se dissipèrent enfin par degrés, et je découvris une île élevée couverte d'arbres et de verdure jusqu'au bord de l'eau. Je poussai un cri de joie, et je la montrai à Rosina, qui répondit à mon transport par un faible sourire. Mon sang se glaça en voyant l'expression de sa physionomie. Depuis plusieurs heures elle paraissait réfléchir profondément, et je m'aperçus qu'elle ne partageait pas la satisfaction que je ressentais. J'attribuai cette espèce d'apathie à l'excès de l'épuisement, et, espérant pouvoir lui donner bientôt les secours dont elle avait besoin, je me dirigeai vers la partie de la côte qui me parut offrir l'accès le plus sûr. J'y arrivai au bout d'une heure, et désirant débarquer avant la nuit, je lançai la barque à pleine voile à travers le ressac, que je trouvai beaucoup plus fort que je ne m'y attendais. Dès que la proue toucha le sol, la barque fut jetée de côté, et je ne pensai plus qu'à sauver ma bien-aimée; je ne pus l'empêcher d'être entièrement baignée par les vagues, qui en peu d'instants brisèrent le bâtiment. Je portai Rosina dans une caverne peu éloignée de la rive, et l'entourant d'un manteau que j'avais sauvé de la barque, je lui ôtai ses habits de religieuse que j'étendis aux rayons du soleil. J'allai ensuite à la recherche des vivres et je ne tardai pas à découvrir une grande abondance de bananes et de noix de coco; on entendait aussi

le murmure de nombreux ruisseaux. Je revins près de Rosina avec des fruits, et je la félicitai d'être à l'abri de toute poursuite et dans un lieu qui promettait de nous fournir tout ce qui était nécessaire. Elle me sourit languissamment, sa pensée était ailleurs. Ses vètements n'étant plus mouillés, je les lui apportai; elle frissonna en les voyant, et sembla avoir besoin de tout son courage pour s'en revêtir. La nuit arriva, nous restâmes dans la grotte : le manteau et la voile de la barque nous servirent de lit, et serrés dans les bras l'un de l'autre, séparés du monde entier, nos yeux se fermèrent. Le jour se leva, pas un nuage ne troublait la sérénité du ciel. En sortant de la grotte, la magnificence de la scène nous rendit immobiles. L'île se montrait dans toute sa beauté ; le soleil versait ses rayons créateurs sur une nature sauvage mais fertile; les oiseaux gazouillaient leurs chants joyeux; la mer, calme et limpide comme un miroir, réfléchissait la cime des rochers qui s'élevaient semblables à des créneaux. — Ici, Rosina, m'écriai-je enfin avec transport, rien ne nous manquera, nous vivrons heureux l'un par l'autre.

Rosina fondit en larmes : — Rien, rien, Henrique, excepté la paix intérieure, sans laquelle je sens que je ne puis vivre. Je vous aime; — je vous aime tendrement, Henrique; vous ne pouvez pas en douter après ce qui s'est passé; mais à présent que

j'ai retrouvé un peu de calme, la conscience a parlé, — trop parlé, — car elle a tout empoisonné ; et je sens que le bonheur est envolé pour toujours. Je m'étais donnée à Dieu ; j'avais choisi mon Sauveur pour époux ; — il avait reçu mon serment, et j'avais quitté ce monde pour le monde à venir. Qu'ai-je fait? — Infidèle à ma foi, — j'ai laissé Dieu pour obéir à une passion coupable, — sacrifié l'éternité pour cette terre périssable, et j'entends une voix qui me dit que je suis exilée du ciel. Pardonnez-moi, cher Henrique! je ne vous reproche rien, mais je dois me condamner moi-même. — Je sens qu'il ne s'écoulera pas un long temps avant que je ne paraisse devant le Dieu que j'ai outragé.

— Dieu clément! s'écria-t-elle, tombant à genoux, et levant ses yeux suppliants vers le ciel, ne le punissez pas ; — pardonnez-lui ses fautes. Que sont-elles, comparées aux miennes? Nul vœu n'a été violé, nulle infidélité commise ; ce n'est pas lui qui est le coupable. Épargnez-le, ô Seigneur, et châtiez avec justice celle qui l'a entraîné au crime !

Mon cœur s'éleva contre moi ; je me jetai à terre, et je pleurai amèrement. Je sentais que je l'avais perdue à force de duplicité et d'égoïsme. Elle s'agenouilla à mon côté, me conjura de me lever, et maîtrisant ses propres sentiments, tandis qu'elle baisait les larmes qui couvraient mes joues, elle promit de ne

plus troubler ma paix. Mais elle était détruite, — détruite pour toujours; mon crime se montra dans toute son énormité. Je compris que je m'étais rendu coupable d'une faute grave, impardonnable, et que j'avais causé la ruine d'un être que j'aimais à l'égal de moi-même. Rosina était encore dans la même attitude; à genoux près d'elle, j'implorai la miséricorde céleste. Ses prières s'unirent aux miennes, et tous deux, le visage baigné de larmes de repentir, nous restâmes prosternés durant quelque temps. — Ne vous sentez-vous pas plus heureuse, Rosina? lui dis-je. Elle me regarda tristement, et nous retournâmes dans la grotte.

Pendant plusieurs heures, nous gardâmes le silence, nous entretenant avec nos pensées. La nuit revint, et avec elle le besoin du repos. Quand j'entourai Rosina de mes bras, je sentis qu'elle tremblait et cherchait à se dégager. La laissant aller, je me retirai à l'autre extrémité de la grotte, car je connaissais ses sentiments, et je les respectais. Dès ce moment elle ne fut plus pour moi qu'une sœur chérie et injuriée; et quoique sa santé déclinât d'heure en heure, sa force morale semblait revenir par degrés. Au bout d'une quinzaine, elle était trop faible pour quitter son lit; je passais les jours et les nuits près d'elle dans le repentir et dans les larmes : je ne le voyais que trop, elle était mourante. Peu d'heures avant d'exhaler son dernier

soupir, elle parut se ranimer un peu, et s'adressa ainsi à moi :

— Dans cet instant, Henrique, un baume vient d'être versé sur la blessure ; quelque chose me dit que nous sommes pardonnés. Notre crime est grand, mais notre repentir a été sincère, et j'ai la conviction que nous nous retrouverons dans le ciel. En échange de votre affection et de votre amour inaltérable, recevez mes remerciements et un attachement que le ciel ne défend pas, — car maintenant il est pur. Nous avons péché, nous avons prié, nous avons obtenu notre pardon ensemble ; nous serons ensemble aussi dans un monde meilleur. Soyez heureux, Henrique ! priez pour mon âme ; le lien qui l'attache à vous n'est pas encore tout à fait rompu ; mais celui qui connaît nos imperfections pardonnera sa faiblesse. Chaste mère du Christ, priez pour moi ; divin Sauveur, toi qui ne repoussas pas les pleurs et la contrition de Madeleine, reçois aussi une infidèle mais repentante épouse ; — tu sais.....

Quelle affreuse douleur fut alors mon partage ! de combien de pleurs je baignai ce visage décoloré, si beau, si angélique dans le calme de la mort ! Le matin, je creusai sa tombe : et après avoir lavé mes mains, toutes saignantes par suite de la fonction qu'elles venaient de remplir, je retournai vers le corps, et je le portai dans la retraite que je lui

avais préparée ; j'étendis ma bien-aimée sur sa dernière couche, et cueillant les fleurs qui croissaient autour de moi, je les répandis sur elle, et je veillai jusqu'au coucher du soleil. Alors je couvris ses restes chéris, mais peu à peu, ne jetant la terre que par petites poignées, et avec la même précaution qu'une mère recouvre l'enfant qui sommeille. Il s'écoula bien des heures avant que j'eusse le courage de me cacher pour toujours ses traits célestes. Quand tout fut fini, je sentis qu'il était bien vrai que Rosina n'était plus, et que j'étais entièrement seul.

Pendant deux ans je vécus dans la solitude ; j'élevai une chapelle rustique sur sa tombe, et j'y passais ma vie dans la pénitence et la prière. Des vaisseaux appartenant à d'autres nations visitèrent l'île, et ayant fait part de cette découverte à leurs compatriotes, elle ne tarda pas à être colonisée. Ils me trouvèrent, à leur grande surprise, et lorsque j'eus raconté mon histoire et exprimé mes désirs, ils consentirent à m'emmener dans leur pays. Je m'embarquai encore une fois sur cette route dépourvue de sentier, mais elle n'avait plus d'attraits ; et en jetant un dernier regard sur l'humble édifice que j'avais élevé à ma Rosina, je crus voir une étoile briller au-dessus de lui, et je la bénis comme un présage de pardon. En débarquant, je me rendis au couvent auquel j'appartiens à présent ; j'y pro-

nonçai mes vœux, et je dévouai le reste de mes jours à prier pour l'âme de Rosina et pour mon salut.

Telle est l'histoire d'Henrique; puisse-t-elle servir d'exemple à ceux qui se laissent entraîner par leurs passions, et qui ne résistent pas à la première impulsion vers le mal, lorsque la conscience leur dit qu'ils s'écartent du chemin de la vertu.

— Saint Allah! s'écria le pacha en bâillant, est-ce là ce que le rossignol chante à la rose? — A quoi cela peut-il servir, Mustapha, si ce n'est à endormir? Murakas, vous pouvez vous rctirer, dit le pacha à l'esclave grec, qui sortit.

Mustapha, qui s'aperçut que le pacha était mécontent et désappointé, se hâta de parler ainsi: — L'âme de votre sublime hautesse est triste, et l'esprit est fatigué. — Que dit le sage? et ses paroles ne sont-elles pas plus précieuses que les perles fines? — Lorsque tu es malade et que ton esprit est pesant, envoie chercher du vin, bois, et remercie Allah qui a donné le remède.

— *Wallah thaib!* c'est bien dit, répliqua le pacha; pourrait-on avoir aussi de l'eau de feu des Français?

— La terre et ce que la terre contient n'a-t-il pas été créé pour votre sublime hautesse, reprit Mustapha en tirant de son sein un flacon de liqueur?

— Dieu est grand! dit le pacha en éloignant le

flacon de ses lèvres après l'y avoir tenu longtemps, et le tendant à son visir.

— Dieu est miséricordieux ! répliqua Mustapha en reprenant sa respiration, et s'essuyant la barbe avec la manche de son dolman, en rendant respectueusement le flacon à son très-honoré maître.

CHAPITRE IX.

— *Hham d'illah!* Dieu soit loué! s'écria le pacha, comme le divan finissait. Quel aride travail! entendre des requêtes durant trois heures, sans recueillir un seul sequin pour mon trésor? — Mustapha, le renégat est-il de retour?

— Le kafir attend qu'il lui soit permis de baiser la poussière de vos sublimes pieds, répliqua le visir.

— Qu'il vienne donc, Mustapha, dit le pacha tout joyeux; et le renégat parut à l'instant même.

— *Kosh amedeid*, vous êtes le bien-venu, Huckaback. Nous avons eu les oreilles empoison-

nées depuis que vous nous avez quittés. J'ai oublié où vous en êtes resté.

— Avec la permission de votre hautesse, à la fin de mon second voyage, lorsque...

— Je m'en souviens. — Lorsque la femme-dieu française boucha la crevasse du vaisseau. Vous pouvez continuer.

Le renégat s'inclina, et commença son troisième voyage ainsi qu'il suit :

— Je crois avoir dit à votre hautesse, en finissant mon second voyage, que je me décidai à aller à Toulon pour savoir ce qu'était devenue ma chère Cécile.

— Je me le rappelle fort bien, interrompit le pacha ; mais je vous déclare, ainsi que je l'ai déjà fait, qu'il n'est pas besoin de me rien dire à son sujet. Ayez la bonté de passer cette portion de l'histoire, ou bien il y aura cinq sequins de moins dans votre ceinture.

— Votre hautesse sera obéie, répliqua le renégat, qui, après avoir réfléchi quelques instants, reprit ainsi :

TROISIÈME VOYAGE D'HUCKABACK.

Je fus si affecté en apprenant que Cécile avait elle-même mis fin à ses jours, que je trouvai impossible de rester sur le continent. Ayant ren-

contré le capitaine d'un baleinier qui vantait beaucoup la fortune qu'on pouvait acquérir par ce genre de spéculation, j'achetai un grand bâtiment, et je l'équipai d'une manière convenable pour le voyage à la baie de Baffin. Ceci employa tout l'argent qui me restait; mais comme je comptais en rapporter dix fois autant, je m'en séparai sans regret.

Mon équipage consistait en trente hommes environ, tous de vigoureux personnages; dix d'entre eux étaient Anglais; les autres étaient mes compatriotes. Nous fîmes voile vers le nord, jusqu'au moment où nous atteignîmes la glace; elle flottait autour de nous en masses aussi élevées que des montagnes. Grâce à une manœuvre habile, nous passâmes au milieu d'elles, et nous arrivâmes dans un endroit dégagé de glaçons où l'on voyait sauter une quantité considérable de baleines dans toutes les directions. Nos canots furent bientôt en mer et nous fûmes assez heureux pour recueillir à bord vingt-trois de ces monstres marins qui se trouvèrent pris avant la fin de la saison.

Je considérai alors ma fortune comme étant faite, et le navire étant plein jusqu'aux bords, nous fîmes voile pour Marseille. Mais il survint du sud une forte brise qui ébranla tous les glaçons et notre bâtiment avec eux, si bien que nous courions le risque d'être réduits en poussière. Par bonheur, nous fûmes nous réfugier dans une anse, sous le vent

d'une grande île de glace, ce qui nous sauva. Nous attendions là avec impatience qu'un changement de temps nous permît d'avancer ; mais lorsque le vent se calma, une forte gelée lui succéda, et tout se glaça autour de nous. — La glace acquit une épaisseur de plusieurs pieds, et malgré la pesanteur du navire, elle le souleva hors de l'eau.

Les Anglais, qui étaient des pêcheurs expérimentés, nous dirent que nous n'avions pas la moindre chance d'être libérés jusqu'au printemps prochain. Je montai à la tête du mât, et je n'aperçus, à la distance de plusieurs milles, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, qu'une succession continuelle d'îles flottantes et de glaçons inséparablement unis. Perdant tout espoir de recouvrer la liberté tant que le froid durerait, je fis tous les préparatifs nécessaires pour passer l'hiver. Nos provisions étant un peu à court, nous fûmes obligés de faire usage d'huile de baleine ; mais elle nous causa aussitôt une dyssenterie si violente qu'il fallut y renoncer.

Au bout de deux mois, le froid devint intense, et le bois nous manqua ; à la fin du troisième mois, l'équipage se plaignait de scorbut et ne pouvait plus se promener sur les ponts ; à la fin du quatrième, ils moururent tous, à l'exception du meilleur harponneur, gros marsouin, natif de la Grande-Bretagne, et de moi-même.

Les corps restèrent sur le pont, car le froid était

si vif, qu'ils auraient pu s'y conserver durant des siècles. Vers la fin du cinquième mois, une pénurie totale nous força de recourir encore à l'huile de baleine.

Cet aliment nous rendit malades, et faute d'autre ressource, la faim nous contraignit d'avoir recours aux corps de nos compagnons défunts; ils étaient tellement durcis par la gelée, que nous avions peine à les découper avec une hache, et la chair se brisait par fragments comme si nous eussions taillé un morceau de granit; mais elle s'amollissait devant le feu que nous avions réussi à conserver au moyen des bastions du gaillard d'arrière, que nous arrachions à mesure que nous en avions besoin. Le vieux harponneur et moi nous vécûmes ensemble dans les meilleurs termes durant un mois, pendant lequel nous quittâmes rarement la cabine du vaisseau ; nous avions alors descendu le troisième corps, que nous coupions à mesure que le besoin l'exigeait, avec moins de difficulté qu'auparavant, vu le changement de temps.

La glace continuait à se briser, et nous tressaillions à chaque instant aux lourds craquements causés par la séparation des îles. Mon profond dégoût pour la chair humaine fit naître en moi une espèce de monomanie. J'avais toujours aimé la bonne chère, et j'étais même assez habile cuisinier ; je voulus essayer s'il ne serait pas possible de nous prépa-

rer quelques mets plus succulents. Cette idée me poursuivait jour et nuit, et je finis par me figurer que j'étais un restaurateur français. Je nouai un torchon autour de moi en guise de tablier, je remplaçai ma casquette de fourrure par un bonnet de coton, et je me préparais à faire l'essai de mon talent, lorsque je découvris que je n'avais ni lard, ni graisse d'aucun genre, si ce n'est l'huile, que je rejetai comme incompatible avec la *cuisine française*. Mes camarades gisant sur le pont furent examinés l'un après l'autre, mais la souffrance les avait tellement réduits à la plus simple expression, qu'on ne pouvait apercevoir le moindre symptôme de graisse. Sans cet ingrédient je ne pouvais rien faire, et tandis que je me désespérais, mon œil s'arrêta sur la panse arrondie que portait encore le harponneur anglais, qui seul survivait avec moi à un si grand désastre. — Il me faut de la graisse! m'écriai-je, les yeux fixés sur son lourd individu. Il frémit en remarquant l'expression de mes regards, et me voyant avancer vers lui en aiguisant mon couteau, il ne jugea pas prudent de me tenir compagnie plus longtemps. Ayant attaché ensemble deux ou trois couvertures, il courut sur le pont et parvint à monter sur la grande hune avant que je pusse le joindre; là il me tint en échec, et je continuai à le surveiller d'en bas, tenant toujours le coutelas que je repassais de temps en temps. Il resta en haut

toute la nuit, et je ne bougeai pas non plus, afin de pouvoir m'emparer de lui dès qu'il descendrait. La frénésie qui me possédait m'animait à un tel point, que je ne sentais ni le froid, ni la famine; la température était assez douce durant le jour, mais l'air de la nuit était encore piquant. Mon compagnon passa trois jours et trois nuits dans la hune, et pendant ce laps de temps je ne quittai pas mon poste un seul instant. A la fin de la troisième journée il se pencha au bord du hunier, et me demanda merci. Quand il se montra je le reconnus à peine, tant il était changé, et l'idée me vint que si son séjour dans les agrès se prolongeait, il deviendrait aussi maigre que les autres, et ne pourrait plus me servir. Je lui promis donc sur l'honneur de ne plus attenter à sa vie durant dix jours. Comme il était à demi mort de froid, il accepta la trève et descendit sur le pont. Grâce au ciel, le crime d'attenter à l'existence d'un de mes semblables me fut épargné, car il se trouva si affamé, qu'il dévora une jambe presque en entier, et il mourut de plénitude la nuit suivante. Je ne puis exprimer à votre hautesse la satisfaction que je ressentis en voyant enfin la personne du harponneur en ma possession; je contemplais mon trésor avec délice, je pouvais maintenant préparer des mets à la française. Le défunt fut bientôt disséqué; toutes les parties onctueuses mises soigneusement à part, et je trouvai que j'avais un

fond qui durerait aussi longtemps que les sujets sur lesquels je pouvais exercer mon talent. Le premier jour, tout se passa à merveille. — Je préparai le repas, et lorsqu'il fut prêt, j'ôtai mon bonnet de nuit et mon tablier ; et passant les doigts dans mes cheveux, je m'imaginai être *garçon* d'un restaurant. Je mis la nappe, posai les plats sur la table, puis j'allai sur le pont, et je revins ensuite, comme le *bon vivant* qui avait ordonné le dîner.

Nul mets ne me parut aussi savoureux ; j'avalai tout ce qui couvrait la table, et je bus de l'eau qui me semblait être du vin de Champagne. Après avoir médité le menu du lendemain, je me couchai. Durant ce temps, la glace s'était séparée, et le vaisseau se trouvait à flot; mais je ne m'en occupais pas, toutes mes pensées étaient concentrées dans les jouissances gastronomiques, — et le lendemain matin, j'allais sur le pont pour renouveler ma provision, lorsque j'entendis avec surprise un grognement effrayant. Je tournai la tête, et j'aperçus un énorme ours blanc qui dévastait mon garde-manger; l'un de mes compagnons avait déjà été englouti : il était aussi gros qu'un bœuf, si bien que lorsqu'il voulut s'élancer sur moi, je me glissai en bas de l'échelle, et il ne put pas me suivre. Un instant après je levai les yeux, et je vis qu'il avait terminé son repas. Après avoir fait deux ou trois tours sur les ponts en flairant tout ce qu'il ren-

contrait, il plongea par-dessus le bord et disparut.

Content d'être débarrassé d'une visite si peu agréable, je remontai; j'enlevai le morceau dont j'avais besoin et j'allai le préparer; puis, satisfait de l'emploi de ma journée, je fus me livrer au sommeil. Jamais je ne me suis senti aussi heureux que je l'étais alors dans ma folie; tous mes désirs étaient remplis, tous mes vœux comblés. — La félicité suprême consistait pour moi à manger mes semblables assaisonnés d'une manière convenable, au lieu de l'insipide méthode du bouilli, bonne seulement à apaiser le besoin de la faim. Je m'éveillai comme de coutume, et quand je montai sur le pont, je fus encore salué par la voix de l'ours qui dévorait un autre de mes camarades. — Dès qu'il eut fini, il se jeta à la mer ainsi qu'il avait fait la veille.

Je pensai alors qu'il était temps de mettre un terme à ce pillage, qui en peu de jours m'aurait réduit à une pénurie totale. Je mis mon esprit à l'œuvre, et je traçai un plan qui me parut devoir réussir. Je traînai tous les corps à l'extrémité du gaillard d'arrière, et je les bloquai devant l'écoutille de la cabine avec des fauberts et des petites voiles, de manière à former une caverne de huit pouces de haut. Je descendis alors et je rapportai quarante ou cinquante seaux d'huile de baleine que je versai sur les ponts, de sorte qu'ils étaient couverts d'une couche d'huile de plusieurs pouces dépaisseur. Le

lendemain, l'ours vint, ainsi que je m'y attendais, et commença son repas; j'étais posté en haut dans la hune de misaine, avec des seaux d'huile que je jetai sur lui. Déjà sa fourrure se trouvait fortement imbue avec ce qu'il avait recueilli en se couchant sur le pont pour se régaler plus à son aise. Quand j'eus versé tous mes seaux excepté un, je laissai tomber sur l'ours ceux qui étaient vides, ce qui le mit en fureur, et il monta aux agrès pour se venger. J'attendis qu'il fût arrivé aux revers des haubans, et je l'inondai du dernier seau qui l'aveugla; je gagnai alors le tillac en glissant le long du mât du côté opposé.

L'ours peut grimper avec vitesse, mais il descend lentement. — J'eus en conséquence tout le temps nécessaire pour prendre mes mesures. Je courus à fond de cale, j'allumai une torche d'étoupes préparée à l'avance, et je la plaçai sous son train de derrière au moment où il descendait. L'effet fut exactement celui que j'avais prévu; son poil épais imbibé d'huile s'enflamma sur-le-champ et brûla avec une telle promptitude, qu'avant d'avoir posé son pied sur le pont, il ressemblait à une immense boule de feu. Je me retirai à la grande écoutille pour surveiller ses mouvements. Il retourna d'abord sur le gaillard d'arrière et se roula dans l'huile, comptant apaiser les flammes, mais elles y prirent une nouvelle force, et l'animal poussant

d'affreux rugissements, s'élança dans la mer et disparut.

M'étant ainsi délivré de cet intrus, je retournai à mes fourneaux. Le navire était alors entièrement dégagé et l'air chaud; les corps de mes compagnons exhalaient une odeur fétide, mais je ne voyais ni ne sentais; je remarquai seulement que l'orge qui avait été répandue sur le pont par les poulets avait levé, et je me félicitai de cette nouvelle ressource. Je continuais à me servir de cuisinier, à manger et à dormir, lorsqu'un incident imprévu mit fin à ma folie culinaire. Je m'aperçus, une nuit, que l'eau atteignait le bord de mon lit dans la cabine; en me levant tout effrayé pour en connaître la cause, je me mouillai jusqu'aux oreilles. Le fait est que le vaisseau s'était entr'ouvert en heurtant sur la glace, et qu'il s'était rempli par degrés sans que je m'en doutasse. La frayeur d'être noyé fut si grande, qu'elle me précipita dans le danger même que je voulais éviter. Je me jetai par la fenêtre de la cabine dans la mer, tandis qu'en allant sur le pont, j'aurais été en sûreté; il suffisait de réfléchir un peu pour penser qu'un bâtiment chargé d'huile ne pouvait pas couler à fond; — mais la réflexion vint trop tard, et, transi par la fraîcheur de l'eau, je n'aurais lutté qu'un petit nombre de secondes, lorsque je rencontrai une barre un peu plus grosse que le mât d'une barque. Je la saisis pour me sou-

tenir, et je fus surpris de la sentir secouée par intervalles, comme si une autre personne l'eût tenue et eût désiré me faire lâcher prise. L'obscurité m'empêchait de rien distinguer, je tins ferme jusqu'au jour; mais alors quel fut mon effroi en apercevant un énorme requin à mes côtés. Peu s'en fallut que je n'abandonnasse mon unique soutien, tant j'étais paralysé par la crainte; je croyais à chaque instant sentir ses dents s'enfoncer dans ma chair, et je fermais les yeux afin de ne pas ajouter aux horreurs de ma mort, en étant le témoin des moments qui allaient la précéder. Quelques minutes, qui m'avaient paru autant d'heures, s'étaient écoulées, lorsqu'étonné d'être encore en vie, je me hasardai à ouvrir les yeux. Le requin était toujours à la même distance de moi; et, en examinant, je vis que la barre à laquelle je me tenais avait été passée à travers son nez dans une direction transversale, et dépassait également des deux côtés. Le requin appartenait à l'espèce trouvée dans les mers du Nord, que les matelots nomment le requin aveugle. Je compris parfaitement alors qu'il avait été pris par des marins, puis mis en dérive pour leur plaisir. La légèreté de la barre empêche l'animal de s'enfoncer sous l'eau, et ce châtiment de leur redoutable ennemi est l'amusement favori des matelots.

Je réunis tout mon courage, et, fatigué de rester

ainsi suspendu, je résolus de monter sur son dos, ce que j'exécutai sans difficulté, et je me trouvai assis sur ses épaules, en avant des nageoires dorsales, non-seulement en sûreté mais très commodément. L'animal, peu accoutumé à porter un fardeau, chercha plusieurs fois à se débarrasser de moi, mais comme il ne pouvait plonger, je conservai ma place; il accrut alors la rapidité de sa course et nous filions, sur une mer aussi unie qu'un lac, la valeur d'environ trois nœuds à l'heure. Je continuai à avancer ainsi vers le sud deux jours entiers, durant lesquels je n'eus rien à manger si ce n'est quelques petites morailles, et quelques insectes parasites particuliers à mon coursier et que je découvris sur ses nageoires. Je trouvai aussi une petite *remora* ou poisson *suceur* près de sa queue, mais quand je le portai à ma bouche, il s'attacha de lui-même si fermement à mes deux lèvres que je l'y crus établi pour toujours. Nulle force ne put l'arracher et je le gardai en guise de bâillon durant plusieurs heures, à ma grande mortification; enfin il mourut d'être resté si longtemps hors de l'eau, et lorsqu'il tomba je l'avalai.

Vers le troisième jour j'observai la terre dans le lointain; il me parut que c'était une île, mais j'ignorais laquelle. Mon coursier allait droit à elle, et comme il n'y voyait pas, il se frappa le nez sur le rivage. Avant qu'il se fût aperçu de sa méprise, je

me laissai glisser le long de son dos, et grimpant sur la côte, je me trouvai encore une fois sur la terre ferme, je le pensais du moins; épuisé d'une longue veille, je me couchai, et je m'endormis profondément.

Je me réveillai en sentant quelque chose s'appuyer sur mon épaule, et en ouvrant les yeux, je me trouvai entouré de plusieurs individus que je supposai naturellement être les natifs de l'île. Leurs vêtements me parurent faits en cuir noir, consistant en un pantalon et une longue jaquette fort semblable à celle que portent les Esquimaux indiens qu'on rencontre parfois dans l'océan septentrional; chacun deux tenait dans sa main droite un long harpon qui n'était qu'un seul os.

Je ne fus pas peu surpris de les entendre m'adresser la parole dans le patois basque de ma propre contrée qu'on parle à Bayonne et dans les pays adjacents aux Pyrénées. Je leur dis, en réponse à leurs questions, que j'étais le seul survivant de l'équipage d'un baleinier que les glaces avaient retenu tout l'hiver; que le navire avait pris l'eau et que je m'étais sauvé sur le dos d'un requin.

Ils n'exprimèrent aucun étonnement de la manière dont j'étais arrivé dans l'île; au contraire, ils observèrent que les requins étaient trop vicieux pour servir de monture, et me prièrent de les accompagner à la ville, invitation que j'acceptai

volontiers. Chemin faisant, je remarquai que l'île était composée de pierre ponce blanche et poreuse, sans la moindre apparence de végétation; je ne pus même découvrir un brin de mousse, rien que la stérile pierre ponce avec des milliers de beaux lézards verts d'environ dix pouces de long, se jouant de tous côtés. La route était escarpée, et en plusieurs endroits on avait taillé des degrés dans le roc afin de faciliter la montée. Après une heure d'une marche fatigante que ma faiblesse ne m'aurait pas permis de supporter sans le secours des insulaires, nous arrivâmes au sommet. La vue qui se déroula alors à mes regards était frappante; j'étais sur le pic d'une chaine de montagnes, formant un amphithéâtre immense, entourant un vallon qui paraissait avoir quinze milles de diamètre et dont la plus grande portion était occupée par un lac d'eau vive.

Je pouvais discerner ce qui paraissait être les habitations des hommes sur les différentes parties du lac, mais je n'apercevais ni arbres ni buissons.

— Est-il possible, demandai-je à celui qui semblait être le chef de la troupe, que vous n'ayez pas d'arbres ici?

— Nous n'en avons pas et nous nous en passons fort bien. N'avez-vous pas observé qu'il n'y a pas de terre, et que l'île se compose entièrement de pierre ponce?

— Je l'ai observé, répliquai-je; dites-moi, je vous prie, le nom de ce lieu stérile, et dans quel coin du monde nous sommes?

— Pour son nom, nous l'appelons l'île de la Baleine, répondit l'homme; mais quant à l'endroit où nous sommes, nous ne pouvons pas le dire exactement nous-mêmes; car l'île est flottante, n'étant qu'une masse de pierre ponce, dont la pesanteur spécifique est, comme vous savez, beaucoup plus légère que celle de l'eau.

— Combien c'est étrange! m'écriai-je; je puis à peine vous croire.

— Ce n'est pas cependant tout à fait aussi étrange que vous vous l'imaginez, répliqua mon conducteur. Si vous examinez la structure de cette île, de l'endroit où vous êtes à présent, vous verrez d'un coup d'œil qu'elle a été le cratère d'un volcan. Il est facile de se figurer qu'après avoir élevé sa tête au-dessus de la surface des flots, par l'un de ces caprices soudains d'une nature qui enfante sans cesse, la base s'est enfoncée de nouveau, laissant le sommet du cratère flotter sur l'océan. Telle est notre opinion sur la formation de l'île; et je doute si vos géologues du continent pourraient produire une théorie plus satisfaisante.

— Eh quoi! vous communiquez donc avec l'Europe? m'écriai-je, ravi de l'espoir du retour.

— Nous avons eu des relations, mais nous

n'en avons plus. Dans l'hiver, cette île qui, tout étrange que cela puisse vous paraître, n'a pas varié sa position de plusieurs centaines de milles dans le cours des siècles, est entourée par les glaçons qui viennent du nord : au printemps, nous sommes dégagés, et alors nous avançons d'un ou de deux degrés vers le sud, rarement davantage.

— Ne sentez-vous pas alors l'influence des vents et des marées ?

— Cela nous arrive comme de raison ; mais il existe une balance universelle dans la nature, et chaque chose trouve son niveau. Il y a de l'ordre là même où le désordre paraît, — et pas un fleuve ne coule dans une direction, sans qu'un fleuve contraire ne rétablisse l'équilibre. En tout, malgré les courants souterrains, les changements qui se succèdent sans cesse, je dirai que nous sommes fort peu, et même pas du tout influencés par les marées, — qui peuvent être considérées comme une sorte d'exercice prescrit par la nature pour maintenir l'océan en bonne santé. On peut affirmer la même chose à l'égard des vents. Le vent est une substance, aussi bien que l'eau, susceptible d'une grande expansion, mais toujours substance. Une certaine portion de ce corps a été allouée au monde pour sa convenance, et il y a de la régularité dans sa versatilité apparente. Il est évident que lorsque le vent a été poussé vers l'est

par les brises du nord-ouest qui dominent en hiver, il doit être accumulé et enfermé dans ces régions, et que par suite de ses facultés expansives connues, il doit tendre à s'échapper et à reprendre l'équilibre. C'est là ce qui nous donne une si longue continuité de vents d'est dans les mois de février et de mars.

— Vous dites que vous communiquez avec l'Europe ?

— Nous recevons parfois des visites forcées de ceux dont les vaisseaux ou les barques font naufrage; mais les gens qui viennent ici ne s'en retournent jamais. La difficulté de sortir de l'île est très-grande, et nous nous flattons que le petit nombre d'individus qui ont passé quelque temps avec nous n'en ont jamais senti le désir.

— Comment! ne pas désirer quitter ce rocher où l'on ne voit même pas un brin d'herbe?

— Le bonheur, répliqua mon guide, ne consiste pas dans la variété de nos possessions, mais dans la satisfaction causée par les biens que l'on possède. — Et il commença à descendre la montagne.

Je le suivis, plongé dans une rêverie mélancolique; car je m'attendais à peu de jouissances dans un lieu si stérile.

— Je ne suis pas né dans l'île, observa-t-il tandis que nous marchions; il s'est passé plus de

quatre cents ans depuis qu'elle a été habitée pour la première fois par l'équipage d'un vaisseau français, qui s'était perdu dans les mers du Nord. Mais je n'ai nulle envie de la quitter. J'étais sur ma barque à pêcher la baleine, quand je fus séparé du vaisseau par une tempête de neige, il y a environ vingt-cinq ans. Je suis maintenant un homme marié; j'ai une famille, et l'on me considère comme l'un des plus riches habitants de l'île, car je possède quarante à cinquante baleines.

— Des baleines! m'écriai-je avec surprise....

— Oui, répliqua mon conducteur, des baleines; ce sont les bestiaux de l'île, et sans elles nous ne serions ni si prospères, ni si heureux que nous le sommes. Mais vous avez beaucoup à voir et beaucoup à apprendre; vous reconnaîtrez peu à peu qu'il n'existe rien dans l'univers que l'homme, excité par la nécessité, ne puisse soumettre à son usage à force de persévérance. Ce lac, qui occupe le fond de la vallée, est pour nous une source de richesses et de jouissances, et il fournit à nos besoins aussi abondamment que les plaines les plus fertiles d'Italie ou de France.

Arrivés au pied des montagnes, j'aperçus plusieurs masses noires sur les bords du lac. — Sont-ce des baleines? demandai-je.

— Ce sont des baleines, mais à présent elles sont devenues des maisons. La plus près de ce côté est

la mienne ; j'espère que vous voudrez bien la regarder comme la vôtre jusqu'à ce que vous ayez décidé ce qu'il vous convient de faire.

Nous descendîmes sur la rive, et ses compagnons me souhaitant le bonjour, me laissèrent à mon hôte, qui me conduisit dans sa maison. Elle était formée de la peau entière d'une baleine, qui surpassait en grandeur toutes celles que j'avais vues dans l'océan septentrional. Les vertèbres et les côtes de l'animal servaient en guise de soliveaux, pour soutenir la peau, qui ressemblait à une tente allongée ; elle était de plus assurée par des cordes, faites des nerfs tortillés qui passaient sur le sommet, et qui se rattachaient à des pieux d'os fixés avec force dans la terre de chaque côté. Lorsque j'entrai, je trouvai, à ma grande surprise, qu'il y faisait très-clair ; le jour venait par des fenêtres construites de petits panneaux de baleine taillé très-mince, et à l'un des bouts de la tente, la tête et le crâne formaient une cuisine ; la fumée s'échappait à travers les soupiraux ou canaux de la respiration.

Des siéges élevés, couverts de peau de veau marin, étaient rangés des deux côtés de la pièce où l'on me reçut ; le reste de la maison se partageait, à l'aide d'une espèce de peau noire, en chambres à coucher pour le maître de l'habitation et sa famille. Il n'y avait pas la plus légère odeur, ce que j'a-

vais craint avant de pénétrer dans cette étrange demeure.

Il me présenta à sa femme, qui m'accueillit avec cordialité. Elle était vêtue d'une peau noire comme son mari, mais d'un tissu beaucoup plus fini; elle portait un bonnet écarlate; le haut et le bas de sa robe étaient garnis de bandes de la même couleur. Au total, ce costume, qui paraissait commode, lui allait fort bien.

On me présenta une jatte delait afin de me rafraîchir après la course que je venais de faire, et le long jeûne que j'avais supporté.

— Comment! m'écriai-je, vous avez du lait ici sans prairie?

— Oui, répliqua mon hôte; goûtez-y, et dites si vous le trouvez bon.

J'en avalai une gorgée, et je le trouvai fort peu différent du lait des ânesses de mon pays. — Peut-être était-il tant soit peu plus acide. Plusieurs sortes de coquillages et un large fromage furent placés en même temps sur la table, qui, aussi bien que les tabourets, était entièrement composée d'os.

— Et du fromage aussi? dis-je.

— Sans doute, et vous ne le trouverez pas mauvais. Vous avez bu du lait de baleine, et le fromage est préparé avec lui.

— Ami Huckaback, observa le pacha, je pense

que vous me faites un mensonge. Qui a jamais entendu parler de lait de baleine?

— Allah me préserve d'essayer de tromper une personne aussi éclairée que votre hautesse! ce ne serait pour moi qu'une source de mortifications.

— C'est très-vrai, dit le pacha.

— Votre hautesse ne s'est pas rappelé que la baleine est ce que les naturalistes appellent un animal au sang chaud, ayant des artères et une circulation du sang comme l'espèce humaine; que ses petits naissent vivants, et qu'elle les nourrit de son sein.

— Vous avez raison, observa le pacha; j'avais oublié cela.

— Mon conducteur continua: — Ainsi que je vous l'ai déjà dit, la baleine est le bestail et le soutien universel de l'île. Remarquez: sa peau nous sert de maison; nous tirons de ses os tous nos ustensiles, — de ses nerfs nos cordes les plus fortes et nos fils les plus fins; les vêtements que nous portons se font de la peau de son ventre, preparée avec une espèce de savon fabriqué avec l'alcali obtenu du varech qui abonde dans le lac, et l'huile de baleine. Sa graisse nous sert de bois et de chandelle; sa chair de nourriture, et son lait est inappréciable pour nous. Il est vrai que nous avons d'autres ressources; nous possédons nos lézards et une foule de poissons et de coquillages; et l'hiver, lorsque nous sommes emprisonnés au milieu des îles de

glace, nous faisons nos provisions de chair et de peaux de veaux marins, et d'ours polaires. Mais nous n'avons nul végétal d'aucun genre; et quoique le manque de pain puisse d'abord paraître désagréable, quelques semaines suffiront pour vous réconcilier avec cette privation. Mais il est temps de vous reposer de toutes vos fatigues.—J'irai instruire le grand harponneur de votre arrivée, lorsque je vous aurai montré votre chambre. Il me conduisit alors dans une pièce sur le derrière, où je trouvai un lit composé de peaux d'ours du Nord; je m'y jetai, et je m'endormis sur-le-champ.

Le lendemain matin, mon hôte me réveilla, en disant : — Si vous désirez voir traire les baleines, voici l'heure où on les appelle. Une courte promenade vous en apprendra plus qu'une conversation de plusieurs heures.

Je me levai tout-à-fait délassé, grâces à ce long somme, et je suivis mon guide. Nous passâmes auprès d'une grande citerne. — C'est notre eau; nous sommes obligés de la ménager, bien que nous en ayons notre suffisance; la citerne est garnie d'un ciment fait avec de la chaux obtenue en brûlant des coquilles. Nous faisons tous les vases qui doivent aller au feu de la même matière, mêlée avec de la lave écrasée; ils sont cuits et vernis avec du sel de mer.

Nous arrivâmes au lac en traversant un larg

bassin creux, taillé d'un côté dans la lave; il s'y trouvait une douzaine de jeunes baleines, qui suivaient mon hôte tandis qu'il se promenait au bord de l'eau. — Ce sont mes veaux; nous ne laissons pas entrer les mères avant d'avoir tiré le lait dont nous avons besoin.

Plusieurs hommes descendirent alors à la côte; l'un d'eux sonna d'un cor, formé d'une portion de la corne d'une licorne marine, et aussitôt un troupeau de baleines se réunit au son, et nagea vers la rive. Elles répondaient toutes à leur nom; et quand les hommes s'avancèrent dans la mer jusqu'aux genoux, elles se couchèrent paisiblement sur le côté de façon à présenter une de leurs mamelles hors de l'eau. Quatre insulaires les pressèrent, et en reçurent le contenu dans un large seau composé d'os de baleine liés ensemble avec soin par la même substance.

Dès que le sein de l'animal fut vide, il s'élança d'un coup de queue dans la profondeur de l'eau, et nagea en formant des cercles sans s'éloigner.

— Nous laissons toujours un pis pour le veau, observa mon hôte; lorsqu'elles seront toutes tirées j'ouvrirai le parc, et je laisserai entrer les mères.

— Quelles sont ces énormes baleines qui jouent plus loin?

— Ce sont mes baleines-bœufs, répondit mon hôte; nous trouvons qu'elles acquièrent une im-

mense grosseur. Nos maisons se bâtissent avec leurs peaux.

— Est-ce une baleine morte qui est sur la grève?

— C'est un de nos bateaux-baleine, répliqua-t-il, mais fait, comme vous le supposez, de la peau d'une baleine, durcie par de fréquentes applications d'huile et de chaux; ces bateaux nous servent à attraper des baleines quand nous en manquons.

— Alors vous n'employez pas de harpons!

— Seulement lorsque nous les tuons; en général nous leur lions la queue, et nous attachons la corde à l'une de ces barques qui sont si légères, que la baleine ne peut pas les entraîner, et se fatigue bientôt de ses propres efforts. Je parle maintenant des mâles réservés pour la reproduction, ou des baleines étrangères, qui parfois se glissent dans notre lac durant l'hiver; les nôtres sont si familières dès l'enfance, qu'elles nous donnent fort peu de peine; mais il est temps de rentrer.

— Voici, observa mon hôte en passant auprès d'une *baleine-maison,* l'une de nos manufactures, il faut nous y arrêter un instant. — Voilà l'étoffe commune du pays, usitée pour les séparations dans les maisons. — Ceci est la plus belle qualité, elle est semblable à celle que je porte à présent. — De ce côté, est la peau du veau-baleine, que les femmes portent d'ordinaire; — c'est l'article le plus répandu de nos fabriques. On prend la peau de l'esto-

mac du veau, qui, étant blanche, souffre la teinte du murex, — coquillage très-commun sur nos côtes.

— Avez-vous de l'argent? lui demandai-je.

— Pas du tout. — Nous échangeons; mais le principal article d'échange, qui remplace la monnaie, est le fromage de baleine, qui se garde durant des années, et se perfectionne en qualité. Une aune carree de ce beau drap vaut huit fromages nouveaux, ce qui est très-cher.

Nous arrivâmes chez lui, où nous trouvâmes notre repas tout prêt; une excellente étuvée reçut mes éloges.

— C'est un de nos mets favoris, répliqua mon hôte; il est fait de queues de lézards.

— De queues de lézards!

— Oui; je vais m'en procurer quelques uns pour dîner, et vous verrez ma réserve.

Dans le cours de la journée, je me promenais avec mon hôte sur la montagne; nous nous arrêtâmes auprès d'un large fossé, couvert d'un filet fait de nerf de baleine. L'homme qui nous accompagnait descendit, et revint bientôt avec un seau plein de lézards, retenus par un filet semblable. Il les prit alors l'un après l'autre, et arracha leurs queues, qui lui restaient dans la main. Il taillait ensuite le tronçon, et rejetait l'animal dans la fosse.

— A quoi bon les remettre là? observai-je.

— Parce que leurs queues reviendront l'année prochaine.

— Mais pourquoi alors leur avoir fait une entaille au milieu du corps?

— Afin qu'ils puissent avoir deux queues au lieu d'une, ce qui ne manque jamais d'arriver, répliqua mon hôte.

Mais je ne veux pas fatiguer votre hautesse avec le détail de tout ce que je vis et de tout ce qui arriva dans cette île. S'il me fallait parler de l'excellence de leur gouvernement, qui consiste en un grand harponneur, et deux conseils de premier et second harponneur; — des mœurs et coutumes des habitants, des cérémonies d'usage aux naissances, aux mariages et aux morts, — de leurs amusements, de la manière ingénieuse avec laquelle ils suppléent à ce qui leur manque, j'aurais des matériaux au moins pour deux volumes in-quarto sans marges. Ainsi, je me borne à dire qu'après un séjour de six mois, je devins si impatient de quitter l'île, que je me décidai à braver tous les dangers plutôt que d'y rester.

Mon hôte et tous les principaux habitants voyant que nuls raisonnements ne pouvaient me faire changer d'avis, consentirent enfin à me fournir les moyens sur lesquels j'avais compté pour mon évasion.

J'ai omis de dire à votre hautesse qu'ils avaient rendu les baleines si dociles qu'on s'en servait non

seulement pour naviguer sur le lac, mais en guise de chevaux. Je n'ai jamais pu me décider à en monter une, tant j'avais l'horreur d'être assis sur un dos de poisson après mon voyage avec le requin; mais j'avais souvent traversé le lac dans une des grandes barques baleines remorquées par un ou deux de ces animaux attachés par des tenons placés sur leurs queues. Ce genre de transport me suggéra l'idée de m'échapper à l'aide d'un de ces bateaux entièrement recouvert, et d'être remorqué hors de la bouche du lac par l'une des baleines vivantes.

A ma prière une barque fut préparée, et munie de fenêtres en baleine pour recevoir le jour ; on y plaça des provisions suffisantes pour un long voyage, et la baleine *étant mise*, je partis au milieu des pleurs et des lamentations de mes amis les insulaires qui me regardaient comme un homme perdu. Mais je savais que la pêche commencerait bientôt, et j'avais beaucoup d'espoir d'être recueilli par un des bâtiments pêcheurs. Je ne tardai pas à sortir du lac, et le petit garçon qui était sur le dos de la baleine, m'ayant conduit, ainsi qu'on le lui avait ordonné, jusqu'à ce que l'île apparût comme un point sur l'horizon, me lâcha, et s'en retourna au plus vite, afin d'arriver chez lui avant la nuit.

Pendant trois semaines j'habitai l'intérieur de cette énorme barque, ou plutôt de ce poisson ballotté sur les vagues, mais son excessive légèreté le pré-

serva de toute avarie. Un matin je fus tiré d'un sommeil profond par un coup qui tomba à l'improviste sur un des côtés de mon navire. Je pensai que j'avais rencontré une île de glace, mais le son de plusieurs voix me convainquit que je me trouvais enfin auprès de mes semblables. Un harpon fut alors lancé, peu s'en fallut qu'il ne m'attrapât, et la volée de jurons qui suivit m'apprit que j'avais affaire à des Anglais.

Au bout de quelques minutes, ils se mirent à creuser un trou, dans le côté de la barque-baleine, et un morceau se détachant, une tête s'avança. Craignant un autre harpon, je tenais en guise de bouclier ma grande peau d'ours blanc; l'homme l'apercevant, se retira sur-le-champ en jurant qu'il y avait un ours blanc dans le ventre de la baleine. Le bateau prit le large et ils firent une décharge de mousqueterie qui perça ma barque de part en part et m'obligea de me coucher au fond pour sauver ma vie. Après une vingtaine de coups, le bateau se rapprocha de nouveau, et un homme fourrant sa tête dans le trou et me voyant au fond de la barque, couvert de la peau d'ours, s'imagina que l'animal avait été tue et fut le dire à ses camarades. Tandis qu'ils se glissaient, non sans quelque frayeur, par l'ouverture qu'ils avaient faite, je rejetai la peau d'ours, et je me montrai vêtu de la peau noire que portent les habitants de l'île des baleines; ceci les

effraya encore davantage : l'un d'eux s'écria que c'était le diable, tous voulaient s'échapper par le trou qui leur avait servi de porte, mais dans leur empressement ils se nuisaient mutuellement.

J'eus peine à les convaincre que j'étais un être inoffensif, j'y parvins à la fin; et leur ayant expliqué en peu de mots comment je me trouvais là, ils me permirent de passer à bord de leur vaisseau. Le capitaine fut très-mécontent lorsqu'il sut l'histoire; il s'était figuré tenir une baleine morte, et il avait déjà ordonné qu'on la remorquât pour prendre la graisse. Trompé dans son attente, il jura que j'étais un Jonas, sorti du ventre de la baleine, et que la pèche serait infructueuse si on me gardait. Les matelots, dont les profits sont réglés sur le nombre de poissons pris dans le voyage, pensèrent que c'était une excellente raison pour me jeter à la mer; et si nous n'avions pas eu en vue deux voiles venant à nous, j'aurais certainement eu quelque autre aventure à vous raconter. Ils consentirent enfin à me mettre à bord du navire qui avait arboré les couleurs françaises ; il était du Havre et s'en retournait chargé de douze baleines. Le capitaine voulut bien m'accorder le passage, et deux mois après je revis ma patrie.

Telles sont, sublime hautesse, les incidents de mon troisième voyage.

— L'histoire de l'île était tant soit peu longue,

observa le pacha; mais au total, c'était amusant. Mustapha, je pense que ceci vaut dix pièces d'or.

CHAPITRE X.

Le jour suivant le renégat commença son quatrième voyage en ces termes :

QUATRIÈME VOYAGE D'HUCKABACK.

Votre hautesse peut s'imaginer qu'après tant de désastres, je devais être dégoûté des excursions maritimes ; mais le besoin irrésistible de mouvement qu'éprouve l'individu qui a déjà couru le monde vient l'arracher aux jouissances et aux douceurs de la fortune pour lui faire chercher la variété à travers mille dangers. Je ne puis dire

cependant m'être conduit ainsi, car je fus contraint de m'embarquer malgré moi. J'avais traversé la France pour me rendre à Marseille avec une petite somme que je devais à l'obligeance du capitaine du navire sur lequel j'étais revenu. Je ne pouvais pas supporter plus longtemps la pensée de ne pas revoir mon père, s'il vivait encore. L'anecdote de l'abbesse ne m'inspirait nulle inquiétude, car je sais avec quelle promptitude tout s'oublie en ce monde; de plus, j'étais si changé par les ans et la fatigue, qu'il n'était pas probable qu'on me reconnût.

En arrivant dans ma ville natale, je me dirigeai vers la boutique bien connue où j'avais exercé mon jeune talent sous la surveillance paternelle. La longue perche s'étendait au-dessus de la porte; le bassin tournait encore au gré du vent; mais lorsque j'entrai dans la boutique, qui était remplie de monde (car c'était le samedi soir), je m'aperçus que tous les opérateurs m'étaient inconnus, et que mon père ne s'y trouvait pas. Une des pratiques, qui attendait son tour, eut la politesse de me faire place à côté d'elle sur le banc ce qui me donna le temps de regarder autour de moi avant de faire aucune question.

La boutique avait été peinte depuis peu; une glace d'une dimension considérable ajoutée, et l'ensemble de l'établissement présentait l'apparence d'une plus grande opulence.

— Vous êtes étranger, monsieur? observa mon voisin.

— Je le suis, répliquai-je ; mais je suis déjà venu à Marseille, et j'avais coutume, durant mon dernier sejour, de fréquenter cette maison. Elle était tenue par un petit homme très-vigoureux ; mais je ne me rappelle pas son nom.

— Oh! M. Maurepas. Il est mort il y a environ deux mois.

— Et qu'est devenue sa famille?

— Il n'avait qu'un fils, qui par suite d'une intrigue avec la fille d'un ancien officier, a été forcé de quitter la ville. Personne n'a entendu parler de lui depuis. On suppose qu'il a péri sur mer, le bâtiment à bord duquel il s'est embarqué n'étant jamais arrivé à sa destination. Le vieillard est mort assez riche, et deux parents éloignés plaident à présent pour ses biens.

— Qu'est devenue la dame dont vous parliez tout à l'heure?

— Elle s'est retirée dans un couvent qui n'est pas à trois milles d'ici ; mais elle n'existe plus. Il a circulé sur l'abbesse des bruits mystérieux qu'on a supposé qu'elle pourrait expliquer. Je crois qu'elle fut déclarée réfractaire par l'inquisition, et mise en prison, où elle mourut par suite des rigueurs qu'on exerça contre elle.

A ces mots, mon cœur saigna. La pauvre fille

avait supporté tous ces tourments pour moi, et elle avait été fidèle jusqu'à la fin. Je me laissai aller à une douloureuse rêverie. Cécile aussi, dont j'avais appris le destin lorsque j'étais à Toulouse. — Chère, chère Cécile !

— Je vous répète encore, Huckabak, que je désire ne plus entendre parler de Cécile, cria le pacha ; elle est morte ; tout est fini pour elle.

Les renseignements qu'on venait de me donner me firent hésiter sur le parti que je devais prendre. Il m'était facile de prouver mon identité, mais j'avais une certaine crainte d'être questionné de façon à éveiller les soupçons. D'un autre côté, ne possédant pas une obole, je ne pouvais pas me plaire beaucoup à l'idée de renoncer à toute prétention sur la fortune de mon père. J'avais autrefois arrangé la perruque d'un vieux monsieur, espèce de procureur, fort habile légiste, dont j'étais le favori. Malgré les cinq années écoulées depuis que j'avais quitté mon père, je pensai qu'il pourrait être encore vivant, et je résolus d'aller chez lui. Lorsque je frappai, et demandai s'il était au logis, la fille qui ouvrit la porte répondit par l'affirmative, et m'introduisit dans le même petit cabinet, jonché de papiers, où jadis j'avais coutume de lui apporter sa perruque.

— Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur ? demanda le vieillard en me regardant à travers ses lunettes.

— Je voudrais, répondis-je vous consulter au sujet d'une succession contestée.

— Quelle est-elle?

— Celle de M. Maurepas, qui est mort depuis peu.

— Eh quoi? avons-nous un autre prétendant? S'il en est ainsi, comme je suis déjà employé par un héritier, il faut vous adresser ailleurs. Je souhaiterais que François revînt, et réclamât ce qui lui appartient. Pauvre garçon!

Ravi de voir que le vieux procureur me conservait de la bienveillance, je ne balançai pas à me faire connaître. — Je suis François, monsieur, répliquai-je. Le vieillard se leva; et venant près de moi, considéra mon visage avec attention. Après une minute d'examen, il me dit : — C'est bien; — je crois que c'est vous; et, je vous prie, monsieur, où avez-vous été tout ce temps-là?

— C'est ce que je ne puis pas dire très-exactement; mais j'ai vu et j'ai souffert beaucoup de choses.

— C'est cependant ce qu'il faut qu'on sache, si vous désirez obtenir vos biens, — c'est-à-dire qu'il faut que vous me le disiez. N'ayez pas peur, François; l'un des attributs de notre profession est d'être dépositaire de secrets étranges; et je pense que ce sein en renferme déjà de plus importants que tous ceux que vous pouvez me découvrir.

— Mais, monsieur, s'il y allait de ma vie?

— Qu'importe, votre vie sera en sûreté. Si je disais tout ce que je sais, je ferais pendre la moitié de Marseille; mais, abnégation faite des devoirs de mon état, je vous veux du bien; ainsi asseyez-vous là, et racontez-moi votre histoire.

Je sentis que je pouvais me confier à mon ancienne connaissance, et je commençai le détail de mes aventures. Lorsque je mentionnai le naufrage près de Marseille, il m'interrompit en riant :

— Et vous étiez la sainte abbesse?

— Je l'étais.

— Eh bien, il me sembla en effet reconnaître vos traits, lorsque je vins, avec les autres fous, vous rendre mes hommages ; et lorsqu'on me dit à l'oreille qu'un homme avait joué le rôle de la sainte abbesse, je pensai en moi-même que c'était François ou le diable; mais je n'ai jamais parlé de ce soupçon.

Lorsque j'eus fini mon récit, il me dit :

— A présent, François, il y aurait quelque danger à prouver votre identité dans une cour de justice, ce que vos adversaires exigeront. Je vous conseille donc de transiger avec mon client; faites-lui le transfert de toute la fortune, à condition que vous en recevrez la moitié et plus si vous pouvez l'obtenir. Je vous représenterai comme un jeune prodigue, impatient d'avoir de l'argent et de le dé-

penser ; s'il accepte, vous aurez une forte somme sans courir le moindre risque, et j'obligerai deux clients, ce qui est toujours le but de mes efforts.

Je convins du bon sens qui avait dicté la proposition, et mon vieil ami m'avança quelques louis afin que je pusse rendre mon extérieur plus supportable. Jugeant prudent de ne pas trop me montrer en public, il m'offrit un lit dans sa maison. Je le quittai pour me procurer des habits plus décents ; et dans l'espoir d'être mieux déguisé, je choisis un uniforme d'officier. Après avoir acheté quelques autres objets nécessaires, je retournai chez le procureur.

— Hé bien, sur mon honneur, cet habit vous sied à merveille. Je ne m'étonne pas que mademoiselle de Fonseca se soit éprise de vous ; c'est cependant une triste histoire. — Je ne sais trop si je dois vous laisser voir ma femme de charge, car elle est très-jeune et très-jolie. Promettez-moi sur l'honneur de ne pas chercher à plaire à la jeune fille, car j'ai de l'affection pour elle, et je ne voudrais pas qu'elle fût ajoutée à la liste des cœurs que vous avez brisés.

— N'en parlons pas, je vous en supplie, monsieur, répondis-je d'un air triste ; mon cœur est mort et enterré avec celle dont j'ai prononcé le nom tout à l'heure.

— Alors, montez l'escalier et présentez-vous

vous-même ; j'ai plusieurs personnes qui m'attendent dans la pièce voisine.

J'obéis à ses ordres, et quand j'entrai dans le salon je vis une jeune personne qui travaillait à l'aiguille ; elle tournait le dos à la porte. Au bruit que je fis, elle leva la tête. Quelle fut ma surprise, quel fut mon ravissement en reconnaissant Cécile !

— Saint Prophète ! s'écria le pacha, est-ce que cette femme est ressuscitée ?

— Elle n'est jamais morte, sublime hautesse, et elle occupera votre attention plus d'une fois, si je dois poursuivre le récit de mes voyages.

— Mais j'espère qu'il n'y aura plus de scènes d'amour.

— Seulement celle-ci, votre hautesse ; car ensuite nous nous sommes mariés.

Cécile me considéra un instant, jeta un cri, et tomba évanouie sur le plancher. Je la pris dans mes bras, et comme elle ne reprenait pas ses sens, je l'appelai par son nom, et j'imprimai sur ses lèvres une centaine de baisers.

Le vieux gentleman, alarmé du tapage, monta, et fut témoin de la scène sans que je m'en doutasse. Sur mon honneur, monsieur, en considérant la promesse que vous venez de me faire, vous me semblez un peu libre.

— C'est Cécile, mon cher monsieur. — Cécile !

— Cécile de Fonseca ?

— Oui, elle-même, la chère créature que j'ai tant regrettée.

— Sur mon âme, monsieur François, vous êtes né pour les aventures, dit le vieux procureur en sortant de la chambre, et revenant avec un verre d'eau. Cécile rouvrit bientôt les yeux et resta tremblante entre mes bras. Notre vieil ami, pensant alors qu'il était de trop, quitta la chambre et nous laissa ensemble.

Je ne m'arrêterai pas sur une scène qui ne peut avoir aucun charme pour ceux qui, semblables à votre hautesse, achètent l'amour tout fait, je me bornerai à raconter l'histoire de Cécile, qui, à ma prière, précéda la mienne.

— Permettez-moi d'observer, Félix ; mais quel est votre nom, imposteur? dit Cécile d'un ton à demi fâché, à demi riant. — Mon nom est François.

— François donc ; mais je n'aimerai jamais ce nom autant que celui de Félix, car c'est à Félix que... — Mais, après tout, un nom n'est rien ; — si ce n'est que le premier est gravé dans mon cœur d'une manière ineffaçable. Mais laissez-moi commencer mon histoire par une observation, que mes relations avec vous et des réflexions ultérieures ont profondément imprimée dans mon esprit. Il arrive malheureusement que ceux qui occupent les premiers rangs en ce monde paient chèrement leur

élévation, dans un point dont dépend presque tout le bonheur réel de l'existence. Je parle du choix du compagnon avec lequel nous sommes destinés à faire côte à côte le pèlerinage de la vie ; plus haut est le rang, plus fortes sont les entraves, tandis que le simple paysan se décide à son gré.

Un roi n'a, à cet égard, aucune liberté ; il doit se soumettre aux désirs de ses sujets et aux intérêts de son pays. La noblesse n'est guère plus heureuse dans notre patrie, les femmes au moins, car elles sont traînées du couvent à l'autel, et offertes en sacrifice à l'union des familles. A l'époque où nous fûmes, ou crûmes être (car c'est encore un mystère pour moi) secourus par vous sur la route.

— Dans un point, au moins, ce ne fut pas une fiction, ma Cécile, car j'ôtai mon seul vêtement pour vous couvrir.

— C'est vrai ! — c'est vrai ! Je crois encore vous voir, quittant la portière de la voiture. — Je vous ai aimé depuis ce moment. — Mais continuons. J'allais au château pour être présentée à mon mari futur, que je n'avais jamais vu, bien que l'affaire fût arrangée depuis longtemps.

Mon père ne pensait pas qu'une connaissance de quelques jours pût avoir le moindre inconvénient et il sentait une gratitude trop vive pour vous interdire sa maison ; mais il ignorait combien la position et les occasions peuvent suppléer au laps de

temps; et je crois vous avoir mieux connu en peu de jours, que je n'aurais fait d'aucun autre homme en autant d'années.

Si je vous ai aimé, — tendrement aimé; — vous le savez bien. Pour continuer, ne m'embrassez pas ainsi, ou je ne pourrai jamais raconter mon histoire. J'appris le matin que vous étiez parti, ainsi que vous m'en aviez prévenue; mais le cheval de mon père ne revint pas. — Mon père était sérieux, et l'évêque plus sombre que de coutume; deux jours après, je sus, par mon père, que vous étiez un imposteur; que tout était découvert, et, qu'en cas d'arrestation, vous seriez probablement saisi par l'inquisition; mais que vous étiez en fuite, et qu'on vous supposait embarqué à Toulon. Il ajouta que mon prétendu arriverait bientôt. Je réfléchis sur tout ce qu'il m'avait dit, et j'en tirai les conclusions suivantes : d'abord que vous n'étiez pas la personne que vous prétendiez être; secondement, qu'il avait découvert notre attachement, et exigé que vous ne revinssiez pas; — mais que vous m'eussiez abandonnée, et que vous eussiez quitté le pays, je savais qu'après tout ce qui s'était passé, *c'était impossible*. Puis, soit que vous fussiez monsieur de Bouillé ou non, vous étiez tout ce que je désirais et tout ce que j'adorais, et je jurai de vivre et de mourir pour vous. J'étais convaincue qu'un jour ou l'autre, vous reviendriez, et cette persuasion me

soutenait. Mon futur mari parut. — Il était odieux Le temps fixé pour notre union s'approchait. — Je n'avais qu'une ressource qui était de fuir. J'avais près de moi une jeune fille (vous vous la rappelez; c'est elle qui vint nous dire que l'évêque arrivait, lorsque nous étions au jardin). Je connaissais son attachement; je la pris pour confidente, et, par son secours, j'obtins un costume de paysanne, et la promesse d'un asile dans la chaumière de son père, située à quelques lieues de distance. La nuit qui précéda le jour du mariage, je parus aux bords de la rivière qui coule au-dessous du château; je jetai mon bonnet et mon châle sur le gazon, et je fus trouver son père qui m'attendait dans un endroit convenu avec un chariot qu'il s'était procuré, pour moyen de transport. La fille qui était restée, se conduisit admirablement; on supposa que je m'étais noyée, et, comme ses services n'étaient plus nécessaires, elle fut congédiée, et me rejoignit dans la cabane de son père. J'y restai plus d'une année; je jugeai convenable alors de changer de résidence, et je vins à Marseille, où je me suis procuré la place de femme de charge chez ce vieux monsieur, qui a été pour moi un père plutôt qu'un maître. Maintenant, monsieur François, pouvez-vous rendre un aussi bon compte de votre conduite?

— Pas tout à fait, Cécile, mais je puis assurer honnêtement que, tant que je vous ai crue vivante, je

ne vous ai jamais oubliée; qu'en vous croyant morte, je n'ai pas cessé de vous regretter, et que je n'ai jamais fait attention à aucune femme depuis. Notre vieil ami peut l'attester d'après ma réponse, lorsqu'il voulut me mettre en garde contre les charmes de sa femme de charge.

Je ne m'avisai pas, sublime hautesse, de dire toute la vérité à Cécile; il m'a toujours paru parfaitement permis de taire les faits qui ne peuvent pas ajouter au bonheur des gens. Je déclarai que je l'avais quittée parce que ma vie eût été en péril si j'y fusse resté; du reste, je n'y tenais que pour l'amour d'elle; — que j'avais toujours eu le projet de revenir, et qu'en quittant Valence où j'étais devenu riche, je m'étais occupé sur-le-champ de m'informer d'elle, et j'avais appris la nouvelle de sa mort. Je ne jugeai pas non plus nécessaire de l'instruire de la profession que j'avais exercée; je lui dis simplement que mon père était un homme distingué et qu'il était mort riche. — Car, bien que les nobles s'abaissent parfois en amour, courant le risque d'une naissance haute ou basse, ils sont toujours mortifiés quand ils découvrent que leur billet, à la loterie, est blanc.

Cécile fut contente. — Nous renouvelâmes nos serments, — et le vieux procureur, qui avoua que, de tous les secrets de sa profession, les nôtres étaient les plus dangereux pour lui s'ils venaient à être

découverts, ne fut pas fâché de nous voir mariés et hors de chez lui.

J'obtins de l'héritier les deux tiers de ma fortune, et avec eux et ma femme je retournai à Toulon.

Pendant un an je jouis d'une félicité non interrompue. Ma femme était tout pour moi, et j'étais si loin de penser à la quitter, que je ne pouvais pas me décider à sortir de la maison sans qu'elle m'accompagnât. Mais nous vivions beaucoup trop au large, et au bout de l'an, il se trouva qu'un tiers de mes biens était dépensé. Ma tendresse ne me permettait pas de réduire ma femme à la misère, et je résolus de pourvoir à son existence future. Nous en causâmes ensemble; Cécile, en pleurant beaucoup, convint de ma prudence, et ayant divisé en deux le reste de ma fortune, j'employai une moitié en marchandises, je lui donnai l'autre pour subsister durant mon absence, et je m'embarquai sur un navire destiné pour les Indes-Occidentales.

Nous arrivâmes sans aucun accident, mes spéculations furent très-heureuses, et je commençais à penser que la fortune s'ennuyait de me persécuter; mais, connaissant toute sa perfidie, je déposai la moitié de ma cargaison de retour sur un autre bâtiment, afin d'avoir plus d'une chance.

Lorsque notre capitaine se disposa à mettre à la voile, les passagers se rendirent à bord; il se trouva parmi eux un vieux gentilhomme fort riche, qui

venait de Mexico, et qui avait attendu une occasion pour retourner en France sa patrie. Il était très-souffrant quand il s'embarqua ; je lui conseillai de se faire tirer un peu de sang, et lui offris mes services ; ils furent acceptés : le vieux gentilhomme se rétablit, et nous fûmes dès lors au mieux ensemble. Nous avions quitté l'île depuis environ quinze jours, quand il s'éleva une tempête dont la violence surpassa tout ce que j'avais vu jusqu'ici. La mer était une nappe d'écume, l'air était chargé de gouttes d'eau qui étaient lancées avec une telle impétuosité contre nos visages, que nous en étions aveuglés, et le vent soufflait avec tant de fureur, que personne ne pouvait rester debout. Le vaisseau fut jeté sur l'extrémité de son bau, et nous nous crûmes perdus. Par bonheur les mâts touchèrent au bord, et le bâtiment se redressa. Mais lorsque la tempête fut apaisée, nous nous trouvâmes dans un état pitoyable ; les barres de réserve avaient été emportées par-dessus bord, et nous n'avions nul moyen de dresser les mâts de fortune et de faire voile. Un calme parfait avait succédé au désordre des éléments et nous allions en dérive vers le nord, par l'influence de ce qu'on nomme le fleuve-gouffre.

Un matin que nous regardions avec inquiétude s'il n'arrivait pas de navire, nous aperçûmes quelque chose dans le lointain, sans pouvoir discerner ce que ce pouvait être.

Nous imaginâmes d'abord que c'étaient plusieurs tonnes flottantes qui avaient été jetées par-dessus bord, ou qui s'étaient frayées un passage à travers la cale d'un vaisseau submergé. Mais à la fin nous découvrîmes que c'était un énorme serpent qui venait droit à nous, en faisant de quinze à vingt mille par heure. Quand il approcha, nous vîmes avec horreur que sa longueur était d'environ cent pieds, et que sa grosseur égalait celle d'un grand mât du soixante-quatorze; de temps en temps il levait la tête de plusieurs pieds au-dessus de la surface de l'eau, puis la plongeant, il continuait sa course rapide. Quand il fut à la distance d'un mille, l'effroi nous fit tous courir à fond de cale. L'animal entra dans le vaisseau en élevant plus de la moitié de son corps hors de l'eau; de sorte que si nos mâts eussent été debout, sa tête aurait été aussi haute que la vergue du hunier, considérée en bas du pont. Il abaissa alors sa tête colossale taillée en facettes, et la passant par l'écoutille, il saisit un des matelots avec ses dents, plongea dans la mer et disparut.

Nous restâmes frappés de terreur, car nous nous attendions à le voir reparaître, et nous n'avions nul moyen de nous défendre, les grilles et les œils-de-bœufs ayant été balayés par l'ouragan. Le vieux gentilhomme était plus alarmé que tous les autres. Il me demanda et me dit :

— Je m'étais mis en route pour voir encore une fois mes parents, mais cet espoir est détruit maintenant. Mon nom est Fonseca ; je suis le plus jeune frère d'une noble famille. J'avais le projet, sinon d'enrichir mon frère, au moins de doter sa fille avec les richesses que je porte avec moi. Si mes craintes se vérifient, je me repose sur votre honneur pour l'accomplissement de mes vœux. Remettez cette cassette, qui est d'une grande valeur, dans les mains de l'un ou de l'autre. Voilà une lettre à leur adresse, et voici la clef. Si le reste de ma propriété à bord est sauvée, elle vous appartient en cas de mort, et voici une attestation que vous pourrez montrer au besoin.

Je pris la cassette, mais je ne lui dis pas que j'étais le mari de sa nièce, car il aurait pu la déshériter pour s'être mariée d'une manière si inférieure à son rang dans le monde. Le vieux gentilhomme avait deviné juste, le serpent revint dans l'après-midi, et le prenant de la même façon que le matelot du matin, il se plongea encore dans la mer ; il continua ainsi d'emporter deux ou trois de nous chaque jour, tant qu'enfin je me trouvai seul. Le huitième jour il enleva l'avant-dernier, et je savais que mon destin devait se décider dans la soirée. Malgré sa grosseur, il pénétrait dans toutes les parties du vaisseau, et il pouvait vous attirer à lui, même à plusieurs pieds de distance, en aspirant avec force.

Il y avait sur le navire deux tonnes d'une substance inventée depuis peu en Angleterre, et que nous emportions en France pour l'essayer; l'une des deux s'était ouverte durant l'ouragan, et l'infection qui s'était répandue autour d'elle était intolérable. Bien qu'elle se fût évaporée par degrés, je m'aperçus que toutes les fois que le serpent approchait d'un objet qu'elle avait atteint, il se détournait aussitôt comme si l'odeur lui eût été aussi insupportable qu'à nous. Je ne sais de quoi elle était composée, mais les Anglais la nomment *coal tar* (1). L'idée me vint que je pouvais me sauver, grâce à cette matière offensive. J'enlevai le haut de la tonne qui restait, et armé d'un balai que j'avais eu soin d'y enfoncer, je sautai dans la tonne, et j'attendis mon sort avec anxiété. Le serpent vint comme à l'ordinaire, fourra sa tête et une portion de son corps à travers l'écoutille, m'aperçut, et s'avança avec des yeux étincelants pour me saisir; je lançai le balai dans sa bouche, et j'enfonçai ma tête, sans perdre une seconde, sous le *coal tar*; lorsque je la relevai, presque suffoqué, l'animal avait disparu. Je me traînai sur le pont, et je le découvris se débattant avec furie au milieu de l'Océan, plongeant et nageant pour se débarrasser de la composition dont j'avais rempli sa bouche;

(1) Probablement une espèce de goudron. (*Note du trad.*)

fatigué de la violence de ses efforts, il poussa au large, et je ne le vis plus.

—Ne l'avez-vous pas revu dans la suite? demanda le pacha.

— Non, cette fois seulement; et l'animal n'a jamais été vu ni avant, ni depuis, excepté par les Américains, dont les yeux valent beaucoup mieux que ceux des peuples de l'Europe.

Le vaisseau dériva au bord, attiré par le fleuve-gouffre, jusqu'à ce qu'il fût près de la terre; un bateau pilotier vint alors et l'aborda. Les gens qui le montaient furent très-fâchés de me trouver à bord. Si le navire eût été inhabité, ils l'auraient réclamé ainsi que la cargaison, tandis qu'ils n'avaient plus droit qu'au huitième de la valeur. Je comprenais assez bien l'anglais pour entendre qu'ils complotaient entre eux de me jeter à l'eau. Je courus aussitôt mettre ma cassette en sûreté à fond de cale, et quand je revins sur le pont, ils me précipitèrent dans la mer. J'enfonçai, et passant sous le navire, je me cramponnai sans être aperçu aux chaînes du gouvernail. En même temps un autre bâtiment de côte vint à nous et envoya son canot à bord; je nageai vers lui et j'y fus reçu. Les deux capitaines étant rivaux, on m'emmena à New York pour porter témoignage contre les gens qui avaient attenté à ma vie. J'y restai juste le temps nécessaire pour vendre mes sept huitièmes de la cargaison, et

voir pendre les hommes de l'équipage; je pris ensuite un passage sur un navire frété pour Bordeaux, où j'arrivai à bon port. De là je me rendis à Toulon où je trouvai ma chère Cécile, aussi belle et aussi tendre que jamais.

J'étais alors un homme opulent; j'achetai un domaine considérable avec le titre de marquis qui en dépendait. Je fis aussi l'acquisition du château de Fonseca et je l'offris en don à ma chère femme. J'étais satisfait d'avoir les moyens de la replacer dans le rang social qu'elle avait quitté pour l'amour de moi. Nous vécûmes fort heureux durant quelques années, quoique nous n'eussions pas d'enfants. Les événements m'obligèrent ensuite à m'embarquer de nouveau.

Telle est, sublime hautesse, l'histoire de mon quatrième voyage.

— Hé bien, observa le pacha, je n'avais jamais entendu parler jusqu'ici d'un si grand serpent; et vous, Mustapha?

— Ni moi non plus, sublime hautesse; mais les voyageurs voient des choses étranges. Quelle étendue votre hautesse donnera-t-elle à sa générosité?

— Donnez-lui dix pièces d'or, dit le pacha, se levant de son trône et disparaissant sous le rideau.

Mustapha compta les sequins. — Je puis vous dire, Selim, que vous seriez plus agréable à sa hautesse, si vous restiez plus longtemps en mer, et

que vous appuyassiez davantage sur le merveilleux. Cette femme que vous avez épousée, Cécile, ainsi que vous l'appelez, n'est qu'un fardeau.

— Je me débarrasserai d'elle demain; mais je puis vous dire aussi, visir, que je mérite une paie entière, car c'est un travail fatigant; en outre, ma conscience...

— Saint Prophète! écoutez-le, sa conscience! allez, hypocrite, noyez-la dans le vin cette nuit et elle sera morte demain. N'oubliez pas de tuer votre femme.

— Permettez-moi de vous dire que vous autres Turcs avez fort peu de goût; néanmoins je la traiterai à votre propre mode, car elle ira au fond de la mer.

— *Bashem ustum*, sur ma tête.

CHAPITRE XI.

Le matin suivant, toutes les affaires furent promptement expédiées par le pacha; car Mustapha lui avait dit que le renégat considerait son cinquième voyage comme une merveille. Selim, introduit suivant l'usage, commença son récit.

CINQUIÈME VOYAGE D'HUCKABACK.

— Votre hautesse peut s'étonner que, possesseur d'une belle fortune, d'un rang, et de ma charmante Cecile, je me sois encore aventuré sur le perfide océan. Sans doute votre sublime hautesse

a entendu parler de la révolution qui a eu lieu en France, et de toutes les horreurs qui l'ont accompagnée?

— France! oui, il me semble qu'il y a un pays qui s'appelle ainsi. Je ne peux pas dire que sa révolution soit venue jusqu'à moi. Saint Prophète! que ces gens ont de singulières idées, continua le pacha en s'adressant au visir, d'imaginer que nous devons savoir ce qui se passe dans ces pays barbares. Vous pouvez continuer, Huckaback.

— Il sera nécessaire de dire à votre sublime hautesse quelques mots à ce sujet; mais je serai aussi concis que possible. Un jour, une troupe d'habitants de ma ville natale (Marseille), coiffés en bonnets rouges, les manches retroussées, et portant des armes de différentes espèces, entourèrent mon château, me pressant de leur dire sur l'heure si j'étais pour la convocation des états-généraux. Je répondis que je l'approuvais très-certainement, s'ils la désiraient. Ils m'applaudirent et se retirèrent.

Peu de temps après ils revinrent pour s'assurer si j'étais content de la convention nationale. Je répondis que je l'étais excessivement. Ils furent satisfaits, et s'en allèrent encore. Ils vinrent une troisième fois demander si j'étais républicain, à quoi je répondis par l'affirmative. Une quatrième pour s'informer si je siégeais avec les Girondins je déclarai que j'étais de ce parti, et j'espérai qu'on

ne me ferait plus de question. Mais au bout de deux ou trois mois une autre troupe vint savoir si j'étais un vrai jacobin ; je le jurai solennellement. — Une seconde fois ils eurent la curiosité de connaître lequel je préférais, d'être appelé citoyen ou d'avoir la tête coupée ; je me prononçai en faveur du premier parti, et je leur fis présent de mon titre de marquis. Mais à la fin, ils assiégèrent ma maison en poussant des cris affreux, jurant que j'étais un aristocrate, et voulant à toute force emporter ma tête au bout d'une pique. Ceci me parut sujet à contestation. J'affirmai que je n'étais pas aristocrate, quoique j'eusse acheté le domaine; qu'au contraire, j'étais un citoyen barbier de Marseille; que j'avais abandonné le titre de marquis, dépendant de la terre; qu'ainsi je n'avais nulle prétention à l'aristocratie. Ils exigèrent la preuve de mes paroles, et ordonnant à mes domestiques d'apporter ce qui était nécessaire, ils me prièrent de faire la barbe à une douzaine de la troupe. Je rasai pour sauver ma vie, et je m'en acquittai si bien qu'ils m'embrassèrent à la satisfaction générale; et ils allaient partir, quand une des femmes demanda que ma femme (dont la naissance aristocratique était connue), leur fût livrée comme un gage de ma sincérité. Chacun de nous a ses moments de faiblesse; si j'avais eu la prudence d'acquiescer à la requête, les choses se seraient terminées heureusement; mais

j'étais assez fou, bien que je fusse marié depuis douze ans, pour éprouver quelque hésitation à la perspective de voir s'élever sur une pique la tète de ma charmante Cécile. Je leur représentai (tandis qu'elle m'entourait de ses bras) que malgré la noblesse de son extraction, elle s'était abaissée à mon niveau en épousant un citoyen barbier. A la suite d'une courte consultation, ils décidèrent qu'elle était assez dégradée pour qu'on lui permît de vivre. Puis, après avoir enfoncé les portes de la cave afin de boire à ma santé, ils s'éloignèrent. Mais, sublime hautesse, je ne tardai pas à avoir de justes motifs de me repentir de ma folie. Cécile était une femme charmante, une épouse affectionnée dans l'infortune; mais la prospérité fut sa ruine aussi bien que la mienne. Elle avait déjà eu quelques relations avec un comte qui avait été congédié depuis peu pour un jeune abbé très-joli garçon; mais nous faisions peu d'attention à ces petits *égarements* dans notre pays, et je n'avais ni le loisir ni l'envie d'intervenir dans ses arrangements particuliers. Satisfait de son affection sincère pour moi, je pouvais pardonner aisément ces légères infidélités, et rien n'avait troublé la sincérité ou la gaieté de notre intérieur, jusqu'au malheureux *exposé* que je fus obligé de faire et de prouver en sa présence, c'est-à-dire ma condition de barbier. Son orgueil se révolta à l'idée d'avoir formé un tel lien; sa ten-

dresse pour moi se changea en une haine mortelle, et quoique j'eusse sauvé sa vie, elle eut l'affreuse ingratitude de vouloir sacrifier la mienne. La tête du petit abbé avait roulé à terre depuis plusieurs semaines, et elle forma alors une liaison avec l'un des *associés* jacobins, sous la condition qu'il prouverait son attachement en me dénonçant comme un aristocrate.

Par bonheur je fus instruit assez à temps pour m'enfuir à Toulon, laissant ma femme, et, ce qui était plus important, toute ma fortune entre les mains du jacobin. Je me joignis au peuple, et jurant de me venger sur l'aristocratie tout entière, je devins un des chefs les plus violents des *sans culottes*. Deux mois plus tard, lorsque les portes de Toulon se furent ouvertes devant l'armée, j'eus le plaisir, en assistant à une noyade, de voir mon jacobin, *locum tenens*, qui, ayant été dénoncé à son tour, était lié dos à dos avec une femme; c'était mon adorable Cécile. Je n'eus pas le temps de lui parler; on les entraîna à bord du vaisseau; il coula à fond avec eux et quelques centaines d'autres individus. Et tandis que la belle chevelure brune de ma femme, se détachant de ses épaules qu'elle couvrait naguère, flottait une seconde ou deux sur l'eau, après que la tête eut disparu, je soupirai au souvenir du bonheur passager que j'avais goûté auprès de ma charmante Cécile.

— Est-elle vraiment morte à présent, Huckaback? demanda le pacha.

— Oui, votre hautesse; elle l'est.

— *Allah karim!* Dieu est miséricordieux. Nous voici enfin délivrés de cette femme, l'histoire ira maintenant.

J'ai quelque raison de croire que je serais devenu un personnage assez important, si j'avais pu rester en France; mais une folle tentative que je fis encore pour sauver la vie du vieux procureur qui m'avait aidé à recouvrer une portion des biens de mon père, me rendit suspect. Convaincu qu'entre le soupçon et la guillotine il n'y avait que peu d'heures d'existence, je ne perdis pas un instant pour me réfugier à bord d'un brick italien, que le mauvais temps avait forcé d'entrer dans le port. Ce bâtiment se rendait dans l'Amérique septentrionale pour faire une cargaison de poissons salés, destinés à être consommés au carême suivant. Le capitaine était fort mal lorsqu'on mit à la voile; il attribuait ses souffrances à une coupe de vin que sa femme avait mêlé de ses larmes, et qu'elle l'avait engagé à boire au moment du départ. Nous le vîmes décliner peu à peu, et il finit par ne plus pouvoir quitter son lit; personne à bord n'étant, excepté moi, en état de calculer la marche du vaisseau, cette fonction me fut dévolue.

Peu de jours avant sa mort, le capitaine m'en-

voya chercher. — François, me dit-il, ma femme m'a empoisonné afin que mon retour ne vînt pas troubler une liaison qu'elle a formée durant mon absence. Je n'ai pas d'enfants ni aucun parent qui se soient jamais inquiété de moi. Je suis le propriétaire de la cargaison aussi bien que le capitaine de ce vaisseau, et j'ai l'intention d'en disposer en votre faveur; je considère que vous y avez le plus grand droit, puisque nul ici ne peut conduire le bâtiment, si ce n'est vous. Comprenez-moi bien : ce n'est pas tant par aucun égard personnel, que pour empêcher ma femme d'avoir mon bien, que je vous choisis pour mon héritier; vous devez donc remercier le ciel de votre bonne fortune, plus que moi-même. Je n'ai qu'une seule prière à vous faire en échange, c'est que vous me promettiez de faire dire cinq cents messes pour mon âme, lorsque vous retournerez en Italie.

Je fis sans hésiter la promesse exigée, et le capitaine écrivit un testament qu'il lut et exécuta en présence de tout l'équipage, et par lequel le vaisseau et la cargaison m'étaient légués. Deux jours après il expira. Nous l'ensevelîmes dans un hamac et le jetâmes à la mer. Quoique le temps fût alors très-calme, il s'éleva sur-le-champ une brise qui finit peu à peu par devenir un ouragan.

Nous fûmes obligés de faire voile en droiture, ou plutôt pendant plusieurs jours nous naviguâmes

avec des mâts entièrement dégarnis, tant qu'enfin il se trouva que nous étions au centre même de l'Atlantique, hors de la trace d'aucun vaisseau. Le vent s'apaisa par degrés, et nous déployâmes de nouveau nos voiles. J'observai, à ma grande surprise, que bien que par mon estime nous fussions à un millier de milles d'aucune terre, des oiseaux aquatiques d'une espèce qui s'éloigne rarement de la côte, voltigeaient autour du navire. Je les guettai au soleil couchant, et je les vis prendre leur vol vers le sud-est. Curieux de découvrir une contrée non encore connue, je manœuvrai dans cette direction durant la nuit, et le lendemain matin nous étions de fort bonne heure près d'une île paraissant avoir de dix à quinze milles de longueur, très-élevée, de forme conique, et que je savais n'être placée sur aucune carte. Je résolus de l'examiner, et je jetai l'ancre dans une petite baie, au fond de laquelle on apercevait quelques maisons, qui annonçaient que l'île était habitée, bien que je ne pusse rien distinguer qui ressemblât à des fusils ou à des fortifications. Nous n'avions pas encore ferlé nos voiles, lorsqu'une barque partie de la côte s'avança vers nous; elle nous joignit bientôt, et nous étonna autant par la singularité de sa structure que par l'extérieur des gens qui étaient à bord.

C'était un grand canot très-magnifiquement sculpté, boisé ou plutôt plaqué avec des ornements

d'or; il portait un drapeau suspendu à un bâton, au-dessus de la poupe; le champ était bleu, avec l'image d'une fontaine brodée en fil d'or au milieu. Les trois hommes qui le montaient, surtout celui qui était assis à la poupe, portaient des habits richement ouvragés en fil d'or; mais ce qui nous surprit plus que tout le reste, c'est l'étrange couleur de leur teint, quoiqu'ils fussent fort beaux hommes; ils avaient la peau d'un beau bleu de ciel, les yeux noirs et les cheveux d'un brun foncé.

Le personnage placé à la poupe monta à bord, et s'adressant à moi en excellent portugais, il me demanda si je pouvais parler cette langue.

Je répondis par l'affirmative; il me complimenta alors au nom du roi sur mon arrivée à l'île, — me demanda le nombre de mes hommes, — si j'avais des malades, et plusieurs autres particularités qu'il notait à mesure sur des tablettes d'or, avec un morceau de cinabre rouge.

Après avoir répondu à toutes ses questions, j'obtins de lui, en échange, les renseignements suivants : — L'île avait été peuplée, dans l'origine, par un vaisseau appartenant à l'escadre de Vasco de Gama qui échoua. Il fit naufrage total en revenant des Indes-Orientales, chargé des produits du Levant et d'échantillons des divers habitants des territoires nouvellement découverts.—Fertile, du reste, et abondamment pourvue, l'île était une mine d'or

qu'en l'absence d'autres métaux, on était forcé d'employer pour les ustensiles les plus vulgaires. Mais la plus grande merveille était une fontaine d'eau située au pied de la montagne au centre de l'île. Sa couleur était superbe, et elle assurait une longue vie à tous ceux qui en buvaient; le pays lui devait son nom d'île de la fontaine dorée. Lorsqu'ils avaient débarqué, il y a environ trois cents ans, ils formaient une réunion d'hommes et de femmes de nations et de couleurs différentes; mais le climat et l'usage de l'eau avaient par la suite des temps produit sur leur teint le changement que nous remarquions, à l'exception que les femmes étaient un peu moins brunes que les hommes. — Peu de navires abordaient à l'île, et les équipages de ceux qu'on y avait vus avaient préféré y rester, ce qui expliquait l'ignorance totale où l'on était sur son existence. Le roi affectionnait les étrangers et les recevait toujours dans son palais, construit auprès de la fontaine dorée. Il finit en me priant de l'accompagner à terre, et de rendre mes respects, — assurant que si je désirais de quitter l'île, sa majesté me permettrait de charger mon vaisseau avec tout ce qu'il pourrait porter du métal si précieux dans les autres contrées, et qu'on évaluait si peu dans la sienne.

J'avoue que ces paroles me transportèrent de joie. Je considérais ma fortune comme faite, et je

me hâtai d'accompagner l'ambassadeur, qui affirma que le roi ne serait pas satisfait si je ne permettais pas à la plus grande partie des marins de me suivre au palais. Comme ils étaient tous très-empressés d'aller à terre, après ce qu'ils venaient d'entendre, et qu'on m'assura que le vent ne soufflait jamais dans la baie qui se trouvait sur le côté calme de l'île, j'acquiesçai à leurs désirs, et je les autorisai tous à sortir du navire, deux exceptés.

Nous fûmes fort étonnés, en débarquant au village, d'apercevoir que les auges à cochon, les poteaux, les barrières, et, en vérité, tous les objets dans lequel le métal peut s'employer étaient d'or massif; mais le temps nous manqua pour rien examiner, car nous trouvâmes plusieurs traîneaux, attelés avec de petits bouvards qui nous attendaient à peu de distance du rivage.

Nous montâmes, et les animaux prenant l'allure d'un amble rapide sur une route douce et ascendante, nous arrivâmes en moins de deux heures au palais du roi, immense édifice dont la structure n'avait rien de très-remarquable, si ce n'est l'aspect inusité de lourdes colonnes d'or soutenant les portiques qui s'étendaient de chaque côté. Mais, lorsque, ayant mis pied à terre, nous pénétrâmes sous les portiques, je fus étonné du fini merveilleux des statues qui les embellissaient. Placées sur des plinthes de métal bruni, elles étaient d'une sorte de

calcédoine bleu de ciel, ce qui, joint à la perfection du travail, leur donnait une apparence de vie. Je ne remarquai pas sans surprise les étranges attitudes que les sculpteurs avaient choisies, toutes plus ou moins contournées, bien que l'exactitude des proportions humaines fut admirablement conservée. Les uns semblaient avoir été posés sur leurs jambes pendant qu'ils dormaient, d'autres en riant ou en criant ; on en voyait même un ou deux occupés à se débarrasser d'un repas trop copieux. Entre elles toutes, je ne pus en découvrir une seule qui représentât la forme humaine dans une pose noble ou gracieuse, et je pris en compassion le goût de ceux qui avaient pu employer des artistes doués de talents si extraordinaires, à représenter l'image du Créateur sous une telle variété de postures dégradantes. J'étais au moment d'en faire l'observation à mon conducteur, mais je fus arrêté par le souvenir que j'étais dans le palais du roi, et non dans un musée, et que les princes ont leurs fantaisies qu'ils n'aiment pas à soumettre à la critique du public.

Parvenus à l'extrémité du portique, deux portes colossales s'ouvrirent devant nous, et nous restâmes stupéfaits de la magnificence du spectacle qui s'offrit à nos regards.

Le roi était assis sur un trône, éclatant chef-d'œuvre de l'art ; le précieux métal avait pris tou-

tes les teintes sous la puissance d'un oxide habilement gradué, et était travaillé comme une belle mozaïque; les murs et la voûte étaient entièrement couverts de lames d'or, les unes brunies pour refléter les objets en guise de glace; d'autres sculptées avec soin en reliefs aussi remarquables par l'élégance du dessin que par la supériorité de l'exécution. Un rang de femmes s'étendait de chaque côté du trône jusqu'à la porte par laquelle nous étions entrés, et derrière elles, élevé sur une plate-forme, plus haut d'environ deux pieds, était un autre rang de courtisans, tous habillés en étoffe de drap d'or, brodé avec des fleurs en métal de diverses couleurs, de façon à présenter l'imitation la plus parfaite de la nature. Les femmes étaient fort belles, comparées aux hommes, et leur teint bleuâtre, loin d'être désagréable, prêtait à leur peau une légère transparence. Mais aucune d'elles ne pouvait égaler la fille du roi, qui était presque blanche, et dont les traits et la taille présentaient une symétrie parfaite; ses beaux cheveux bruns, si longs qu'ils frôlaient le bas de sa robe, étaient ornés de petites chaînes et de bijoux d'acier poli mêlés dans leurs tresses. Elle était assise au pied du trône, auprès du roi, et je fus si frappé de son visage céleste qu'il me fut impossible de me rappeler le compliment que j'avais préparé pour S. M., et je restai muet.

Le roi nous fit un accueil fort gracieux; il m'a-

dressa plusieurs questions, et il termina l'audience (au bout d'une demi-heure) en exprimant le désir que quelques-unes des plus belles femmes de sa cour choisissent chacune un de mes compagnons, et prissent soin de lui rendre le séjour de l'île agréable. J'ai oublié de parler d'une coutume qui me parut fort singulière bien que chaque pays ait les siennes. Lorsque je demandai au gentilhomme introducteur quelle était la forme de l'hommage usitée pour les rois de l'île, il m'informa qu'il fallait avancer la main devant soi, la mettre au niveau de son visage, et faire claquer ses doigts du côté de S. M. Il ajouta que plus le bruit était sonore, plus vous faisiez preuve de bonnes manières et d'élégance. Mais, dans mon trouble, j'oubliai tout à fait sa recommandation, et ce ne fut que lorsque toutes les dames firent claquer leurs doigts en signe d'obéissance aux ordres de leur souverain que je me souvins de l'omission dont je m'étais rendu coupable. Avant de se retirer, le roi dit qu'il comptait que nous passerions quelques jours dans son palais, et que nous aurions l'honneur de nous asseoir à sa table au banquet du soir.

Toute la compagnie se sépara; les dames qui s'étaient chargées de mes compagons les emmenèrent de différents côtés, et je restai seul avec la princesse, qui s'était levée de son siége quand son père lui avait prescrit de prendre soin de moi.

J'aurais pu me prosterner et l'adorer, du moins je pliai involontairement un genou, et je la considérai comme si j'avais contemplé une apparition céleste.

Elle sourit, et s'adressant à moi : — On m'ordonne de m'occuper de votre bonheur et de votre bien-être; j'obéis aux commandements de mon père avec plaisir. Je désire seulement que votre félicité soit plus durable qu'elle ne l'est d'ordinaire dans ce monde trompeur. Et elle soupira profondément.

Je conservai ma position, et, encouragé par son aménité, j'exhalai un torrent de ce qui passe en général pour des compliments, mais qui, adressés à elle n'étaient que des vérités. L'exaltation me rendit éloquent, et étant alors, ainsi que je l'ai déjà observé à votre hautesse, un homme très-présentable, je m'aperçus qu'elle n'était pas mécontente des efforts que je faisais pour m'insinuer dans ses bonnes grâces.

— J'ai rempli plus d'une fois la même mission, observa-t-elle, auprès des étrangers qui ont visité l'île; mais j'ai toujours été fatiguée, et j'ai eu recours à mes femmes pour m'aider; je n'avais jamais vu personne qui vous ressemblât. Vous êtes aimable, et vos manières sont fort différentes de celles qu'ont en général les capitaines des vaisseaux arrivés ici. J'étais indifférente alors, sinon contente, lorsque ma tâche était terminée; mais maintenant

je sens qu'il en sera autrement. Et elle soupira de nouveau.

— Si ma volonté, belle princesse, si mes vœux y pouvaient quelque chose, je craindrais que sa durée ne vous causât beaucoup d'ennui. Mes yeux ne se sont jamais reposés sur une créature si parfaite et si belle! Oh! puisse votre tâche se prolonger jusqu'au terme de mon existence!

— Cela pourra arriver, répondit-elle d'un ton grave. Puis elle prit, comme par réflexion, un air plus satisfait, et ajouta : — Mais nous perdons un temps qui doit être employé d'une autre manière. Venez, monsieur; permettez-moi d'obéir aux ordres de mon père, et d'essayer de tromper les heures en contribuant à votre amusement.

M'offrant la main, que je portai respectueusement à mes lèvres, elle me conduisit dans le palais, dirigeant mon attention sur tous les objets qui lui semblaient dignes d'être remarqués; nous avions passé deux ou trois heures à causer et à faire diverses observations sur ce qui nous entourait, lorsque j'exprimai le désir de voir la curieuse fontaine dont l'île tirait son nom.

— Je vous obéirai, répliqua-t-elle; et un nuage de tristesse obscurcit encore ses traits. Elle me guida vers une salle de marbre noir, au centre de laquelle la fontaine, élevant ses eaux à la hauteur de douze à quatorze pieds, les laissait retomber

dans un vaste bassin. L'eau réunie en masse étincelait de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, et les gouttes, qui jaillissaient sur les dalles, brillaient comme l'or le plus pur.

— Qu'elle est belle! m'écriai-je après quelques minutes d'admiration silencieuse. C'est là l'eau de longévité!

— Elle enivre aussi, répliqua la princesse. On en servira au banquet du roi; et, ô monsieur, soyez modéré, très-modéré dans leur usage.

Je promis que je le serais, et nous continuâmes notre promenade sous les portiques du palais, où, lui montrant les statues de calcédoine bleue, je la priai de me dire quel en était l'auteur, et pourquoi elles avaient toutes des attitudes si grotesques et si absurdes.

— C'est une question à laquelle je ne puis pas répondre; tout ce que je puis dire, c'est qu'elles ont été faites dans l'île. Il faut à présent que nous rentrions, le dîner du roi doit être prêt.

Nous nous plaçâmes à la table du roi, c'est-à-dire moi et mes compagnons, car nul courtisan d'aucun sexe ne fut admis au même honneur. Chaque dame se tint derrière l'individu qui lui avait été confié, et le servait. En qualité de Français, ma galanterie souffrait cruellement à l'idée de voir ma charmante princesse remplissant les fonctions d'un valet, et je lui exprimai tout bas mes sentiments à ce sujet.

Elle secoua la tête, comme pour me gronder, et je n'ajoutai rien de plus. Quand le repas fut fini, sa majesté ordonna d'apporter l'eau de la fontaine dorée; on s'empressa de lui obéir, et vantant sa vertu, il désira qu'on remplit une coupe pour chacun de ses hôtes, elle était offerte par la dame qui était derrière nous.

Lorsque la princesse me présenta la coupe, elle eut soin de poser un de ses doigts sur le mien, qu'elle pressa pour me rappeler ma promesse.

Je bus avec précaution, mais l'effet fut subit ; — mes idées devinrent plus vives, et je sentis une sorte d'ivresse intellectuelle. A un signe du roi, les dames s'assirent à nos côtés, et par leurs attentions et leurs caresses, elles accrurent le goût que nous avions pour l'eau qu'elles nous versaient en abondance. Je dois avouer qu'à chaque gorgée que j'avalais, les charmes de ma princesse s'embellissaient à un tel point que, malgré la pression répétée de son pied pour me faire souvenir de ma parole, je ne pouvais pas résister au désir de boire.

Le contre-maître et l'un des matelots, ivrognes par caractère, acceptèrent des rasades si copieuses et si fréquentes, qu'ils ne tardèrent pas à glisser de leurs siéges sur le pavé de marbre privés de sens et de mouvement. Ceci me rendit la raison, qui s'envolait à tire-d'ailes ; je me levai de mon siége, et faisant remarquer à mes compagnons qu'il serait

mal séant à eux de s'enivrer en présence de sa majesté, je les priai de vouloir bien ne plus boire, et de quitter la table avant de s'être rendus incapables de rendre à leurs belles conductrices les soins que la convenance exigeait. Le dernier argument eut plus de poids que le premier, et malgré les remontrances du roi, qui insistait vivement pour que le repas se prolongeât, la société se leva et se sépara. Les deux hommes qui étaient sans connaissance furent emportés par quelques uns des courtisans, et le roi quitta la salle d'un air fort mécontent. Je restai encore seul avec ma délicieuse princesse, et enflammé par le liquide excitant dont je m'étais abreuvé, je me jetai à ses pieds en déclarant la violence de mon amour, et mon désir de ne jamais quitter l'île si j'avais le bonheur d'être aussi aimé d'elle. Je m'aperçus que j'avais produit une impression vive, et je poursuivis ma pointe ; je parlai, et elle écouta jusqu'au soir, qui nous trouva encore assis sur les marches du trône. Enfin elle se leva et me dit : — Je ne sais si vous êtes sincère dans vos paroles, mais je dois avouer que je l'espère et que je serais très-malheureuse s'il en était autrement. Mais vous êtes à présent sous l'influence de l'eau enivrante, et vous pouvez vous abuser vous-même. Venez, monsieur, il est temps que je vous conduise dans votre chambre, où le sommeil dissipera la fumée de la fontaine dorée ; demain matin, si vous

n'avez pas changé d'opinion, je pourrai vous faire un aveu.

Le matin suivant je m'éveillai sans qu'aucun mal de tête me rappelât l'intempérance de la nuit précédente. Dès que j'eus quitté mon appartement, je rencontrai la princesse. — Je suis toujours dans le même sentiment, chère princesse, dis-je en déposant un baiser sur sa main; vivre pour vous seule, ou mourir si je ne puis rester près de vous..

Elle sourit et répondit :—Alors je sacrifierai tout pour vous; car avant de vous avoir vu je n'avais jamais senti que j'eusse un cœur. Levez-vous et suivez-moi, vous allez tout savoir.

Nous traversâmes le grand vestibule sur lequel donnaient toutes les chambres à coucher, et elle me conduisit par un passage obscur dans une pièce où se trouvaient plusieurs piédestaux d'or sans statues. A l'autre bout de la salle j'aperçus avec horreur que deux d'entre eux étaient occupés par le contremaître et le matelot qui avaient trop bu la nuit d'auparavant; ils étaient changés en statues de calcédoine bleue, semblables à celles qui ornaient les portiques.

— Reconnaissez-vous ces figures? demanda la princesse.

— Je les reconnais, en vérité, répondis-je avec une profonde surprise.

— Tels sont les effets, continua-t-elle, de l'abus des eaux de la fontaine dorée; elles contiennent en solution une si grande quantité de la matière que les minéralogistes nomment silex, qu'une fois que les sens sont accablés sous le poids de libations répétées, peu d'heures suffisent pour produire le résultat dont vous êtes témoin. C'est par ces moyens que mon père a obtenu la variété et le nombre de statues que vous avez vues. — De tous ceux qui ont visité l'île sur différents vaisseaux, pas un des divers équipages n'a revu son pays; elle a aussi la puissance de prolonger la vie, et d'endurcir les cœurs de ceux qui en boivent avec modération.

La cruauté de mon père n'est pas en conséquence connue d ses sujets, qu'on force de boire de cette eau lorsqu'ils sont convaincus de quelque crime odieux, et qui sont ensuite érigés comme des monuments de son plaisir en diverses parties de l'île. Vous pouvez demander comment il se fait que je ne ressente pas aussi peu de remords que les autres habitants. Le fait est que la nature m'avait donné un cœur tendre et sensible ; ma mère, qui s'en affligeait parce qu'elle sentait que cette disposition ne contribuerait pas à mon bonheur dans ce monde de cruauté et de perfidie, me pressait de boire plus qu'on ne le fait d'ordinaire; mais ce qui nous est imposé durant l'enfance devient en général plus

tard l'objet de notre aversion; aussi n'ai-je jamais pris les eaux depuis sa mort, qui arriva avant que j'eusse sept ans accomplis. Sans cet aveu il est de toute probabilité que vous et vos compagnons auriez augmenté ce soir le nombre des victimes quand on a servi l'eau à la fin du banquet. Mon penchant pour vous, a je crois, sauvé la vie de ceux qui existent encore.

— Maudite trahison! m'écriai-je; et à présent que faut-il faire?

— Vous sauver; avertissez vos hommes de ne pas boire ce soir, et prenez quelques prétextes pour retourner à bord une ou deux heures demain dans l'après midi; quant à moi...

— Sans vous, princesse, je ne puis, — je ne veux pas partir; consentez à me suivre ou je reste ici bravant tous les périls; j'aime mieux être une insensible statue posée sur un piédestal sous le portique de votre demeure, que de quitter l'île avec un cœur brisé!

— Il est donc sincère! et ce monde renferme quelques êtres qui sont bons, — qui ne sont pas perfides! s'écria la princesse, tombant à genoux, tandis que les larmes ruisselaient sur ses joues. Je suis sûre que vous me traiterez avec bonté, continua-t-elle en pressant ma main dans les siennes, sinon je mourrai.

Je la pressai sur mon sein en jurant de l'aimer

jusqu'à la mort, et nous retournâmes promptement dans ma chambre pour nous consulter sur la marche à suivre. Je trouvai l'occasion, dans l'après-midi, d'instruire tous mes compagnons de leur péril, à l'exception d'un seul, qu'il me fut impossible de rencontrer.

Le soir nous prîmes encore place au banquet, et peu après que l'eau eut circulé, celui qui n'avait pas été averti se laissa tomber de son siége dans un état complet d'ivresse. Je saisis ce prétexte pour ne plus boire, feignant d'être fâché de la conduite de mes camarades ; je demandai pardon au roi du peu de respect qu'ils montraient pour sa présence, et je me levai de table en dépit de toutes ses instances. Le lendemain matin je prévins le roi que je désirais retourner sur mon navire pendant une ou deux heures, afin de lui rapporter un présent en ivoire, que je savais devoir lui être agréable. La princesse offrit de nous accompagner, et le roi, satisfait de sa surveillance, consentit à notre départ, à condition que nous serions revenus à l'heure du banquet, ce que nous n'hésitâmes pas à promettre. Tandis qu'on préparait les traîneaux, je priai la princesse de se procurer plusieurs flacons de l'eau dorée, que je désirais offrir comme curiosité à toutes les Sociétés savantes de l'Europe. Elle s'acquitta de la commission, et les plaça dans son propre traîneau avec plusieurs objets de toilette ; non

seulement ils sortirent du palais inaperçus, mais on les porta à bord à l'insu de mes compagnons. Je coupai sur le champ mes câbles, et nous fîmes voile hors de la baie sans nul obstacle, car les naturels ne soupçonnaient pas mes intentions. Je ne me suis jamais senti plus heureux qu'en me voyant flottant encore sur les vagues avec ma belle princesse, que ses manières affectueuses me rendaient chaque jour de plus en plus chère.

Par malheur la précipitation de notre fuite nous avait fait entièrement oublier que nos tonnes d'eau étaient presque vides, et nous fûmes bientôt réduits à la moitié d'une pinte par jour. Pour rendre notre situation plus désastrueuse, le temps devint d'une chaleur excessive, et les matelots, en dépit de toutes mes remontrances, s'efforçaient chaque nuit de voler une portion de l'eau non encore consommée, si bien qu'à la fin nous nous trouvâmes sous un calme plat, sans une goutte d'eau à bord.

Mais toutes mes craintes furent effacées par un intérêt plus profond. Une fièvre s'empara de ma chère princesse, qui, accoutumée à mille jouissances et à un beau climat, ne put pas soutenir l'étroite réclusion d'un vaisseau, sous le soleil des tropiques. Malgré mes soins les plus attentifs, elle expira dans mes bras après trois jours de maladie, bénissant ma tendresse et mon amour, et regret-

tant de sortir du monde si tôt après avoir découvert qu'il renfermait un objet qui méritait qu'on vécût pour lui. Je me jetai sur...

Ici le renégat parut très-affecté; il se couvrit le visage avec la large manche de son vêtement de dessous, et garda le silence.

— Dieu et son Prophète me sont témoins que ces Français sont de grands fous lorsqu'il s'agit des femmes, observa le pacha à Mustapha. J'avoue cependant que je préfère la princesse à Cécile, et je suis très-fâché qu'elle soit morte. Allons, Huckaback, continuez. Où vous jetâtes-vous?

— Sur son corps, reprit tristement le renégat, où je restai plusieurs heures. Enfin je me levai dans un accès de frénésie, qui me rendait la vie ou la mort tout à fait indifférentes. J'allai sur le pont, où je trouvai mes gens à peu près dans le même état, par l'excès de la soif; mais je me moquai d'eux, je ris en contemplant l'immense et paisible surface que la plus légère brise n'agitait pas, je levai des regards dérisoires vers le soleil, qui versait en ligne verticale ses torrents de lumière et de chaleur, comme s'il eût voulu nous consumer avec ce puissant univers. Ma seule idée, mon seul désir était de rejoindre l'objet de mon adoration. Soudain je me souvins des flacons d'eau dorée que j'avais oubliés jusqu'alors, et je courus à la cabine, décidé à m'enivrer, et à quitter ce monde qui n'est

qu'une suite de désappointements et de jouissances non réalisées. Comme si j'eusse craint que l'âme de ma bien-aimée princesse n'eût déjà fait trop de chemin dans le royaume céleste pour que je pusse la discerner, lorsque, délivré du fardeau d'un corps de terre, je serais libre de la suivre, je saisis un flacon, et versant le liquide d'une main tremblante d'impatience, je vidai aussitôt le verre. Déjà je m'empressais de le remplir, mais le son de l'eau avait frappé les oreilles de mes compagnons, qui, se levant comme l'animal expirant en entendant le murmure de la fontaine du désert, se précipitèrent en tumulte dans la cabine, et en dépit de mes instances pour conserver ce qui était nécessaire à l'accomplissement de mes désirs, ils s'emparèrent du flacon que je tenais aussi bien que de tous les autres, les vidèrent en quelques secondes dans leurs larges verres, et s'en retournèrent sur le pont en riant et en chantant.

L'eau que j'avais déjà bue produisit un bon effet, elle endurcit mon cœur pour un temps, et je tombai dans une espèce d'indifférence stoïque qui dura plusieurs heures. Je montai alors sur le pont où je trouvai tous mes camarades changés en calcédoine bleue, — pas un de vivant. Le ciel aussi avait changé d'aspect, des nuées obscurcissaient le soleil, le vent s'élevait; parfois un sifflement plaintif retentissait à travers les haubans; les oiseaux criaient en vo-

lant ; la mer , à l'endroit où elle joignait le sombre horizon , était bordée d'une étroite frange d'écume. Le tonnerre roulait dans le lointain , et je m'apercevais qu'une convulsion des éléments se préparait. Les voiles étaient déployées, et sans secours je ne pouvais pas mettre les ris; mais j'étais indifférent à mon sort. Les éclairs sillonnaient alors les cieux, et de larges gouttes d'eau tombaient sur le pont. Avec les moyens d'exister, le désir de la vie revint. J'étendis les voiles de réserve , et pendant que les torrents descendaient, et que le vaisseau s'inclinait jusqu'au plat bord sous les efforts de la brise, je remplissais mes tonnes vides. Je ne pensai à rien autre chose tant que ma tâche ne fut pas terminée. J'enjambai sans y prendre garde sur les corps de mes compagnons; les voiles étaient enlevées des vergues, les vergues même poussées les unes contre les autres, les mâts de hune tombaient sur le côté; le vaisseau fuyait devant la vague bouillonnante, mais je n'y faisais pas attention, — je remplissais les tonnes. Quand j'eus fini mon travail, une réaction eut lieu, je me souvins de la perte que j'avais supportée. Je descendis à la cabine, là elle gisait dans toute sa beauté. Je baisai sa joue froide, je soulevai l'image adorée, et l'emportant sur le pont, je la lançai au milieu des flots, et au moment où elle disparut sous la lame furieuse, il il me sembla que mon cœur, rompant les liens qui

le retenaient dans ma poitrine, avait sauté dans la mer pour la suivre. Épuisé par mes sensations, je m'évanouis ; je ne puis dire précisément combien je restai dans cet état, mais il faisait presque nuit lorsque je perdis l'usage de la mémoire, et grand jour quand je la recouvrai. Le bâtiment n'avait pas cessé d'être ballotté par la tempête qui était dans toute sa furie; les fragments déchirés des voiles pendaient sur les vergues les moins élevées, semblables à autant de bannières ; et les débris des mâts étaient encore traînés à la remorque sur la plaine écumante. Les corps pétrifiés de mes compagnons gisaient étendus sur les ponts, baignés par l'eau qui pénétrait dans le navire lorsqu'il roulait lourdement d'un côté sur l'autre, présentant son flanc à la vague, comme s'il l'eût invitée à entrer.

— Êtes-vous donc fatigué de votre existence comme je le suis de la mienne? pensai-je en apostrophant le vaisseau. Avez-vous découvert à la fin que tant que vous flottiez, vous ne rencontriez que difficultés et périls? que vous n'entriez au port que pour recommencer votre tâche, et devenir encore une bête de somme; vide, vous fléchissez sous la brise la plus légère, et chargé, vous gémissez et vous travaillez pour le profit d'autrui. Avez-vous...

— Saint Prophète! je n'avais jamais jusqu'ici entendu dire qu'il existât des gens parlant aux vais-

seaux, et je ne comprends pas, observa le pacha. Laissez de côté tout ce que vous avez dit au navire, et tout ce que le navire vous a répondu, et poursuivez votre histoire.

L'ouragan dura trois jours, un calme complet lui succéda. J'avais observé, par la boussole, que nous avions été poussés à l'ouest, et je supposais que nous n'étions pas très-loin des Indes Occidentales. En considérant les corps de mes compagnons, l'idée me vint qu'ils auraient une haute valeur en Italie, à titre d'objets d'art, et je résolus de les vendre comme l'œuvre du travail de l'homme. N'ayant pas d'autre occupation, j'allai chercher à fond de cale les planches de réserve, et j'en fis des caisses d'emballage pour eux tous. Ce ne fut pas sans peine que je parvins, au moyen d'un levier, à les descendre à la cale; je réussis cependant, à l'exception d'un seul, car le point d'appui me manquant, l'image tomba au fond du vaisseau, et étant très-fragile, se brisa en morceaux. Calculant qu'elle n'avait plus aucune valeur comme statue, je l'ouvris pour l'examiner, et je puis assurer à votre hautesse qu'il était surprenant de voir comme chaque partie du corps humain était changée en caillou, d'une couleur correspondante à celle qu'elle avait durant son existence. Le cœur était rouge. J'en fis faire, à mon arrivée en Italie, plusieurs cachets, que les lapidaires, chargés de les tailler,

déclarèrent être la plus belle cornaline sanguine qu'on pût trouver. J'ai à présent un morceau de la pierre noire dont le foie était composé, qui me sert pour battre le briquet. Presque toutes les portions étaient précieuses, ainsi que la suite le prouva; car le mélange de gras et de maigre qu'on nomme chair, formait une variété d'onyx et de sardoines magnifiques que je cédai très-avantageusement aux graveurs de camées. Je passai plusieurs jours à emballer, mais j'avais une abondance de provisions et d'eau, et je ne doutai pas que quelque vaisseau ne m'aperçût avant qu'elles ne fussent épuisées. Trois semaines s'étaient écoulées, quand un matin, en arrivant sur le pont, je vis la terre à droite et à gauche. Je reconnus sur-le-champ le rocher de Gibraltar et le détroit à travers lequel je dérivais. Je fus abordé par un bateau armé d'Algésiras, et ayant déclaré que tout mon équipage était mort depuis deux mois de la fièvre jaune, je fus remorqué et mis en quarantaine pendant quarante jours, après quoi l'on me permit d'équiper mon vaisseau et d'enrôler des matelots. J'en trouvai le moyen en vendant deux des flacons qui contenaient l'eau, et qui, semblables aux autres ustensiles de l'île dont je m'étais échappé, étaient d'or pur.

Je ne jugeai pas prudent d'aller à Livourne, où non seulement le bâtiment aurait pu être reconnu et la veuve me causer quelque embarras, mais en-

core où les statues auraient pu être indentifiées avec les hommes qui s'étaient embarqués, ce qui m'eût fait courir le risque d'être brûlé comme magicien par l'inquisition. Je dirigeai ma course vers Naples, ou j'arrivai sain et sauf. Ayant débarqué mon équipage métamorphosé, je louai une vaste salle pour le montrer au public, et j'espérais réaliser une somme considérable, mais ne pouvant dire le nom de l'artiste, et les figures n'ayant pas la grâce que les Italiens admirent, elles me restèrent sur les bras, et l'on prétendait qu'elles n'étaient pas bien exécutées. Je vendis deux des moins avenantes à un noble sicilien, qu'on me dit posséder une maison de campagne décorée avec des monstruosités; et comme j'avais eu un prix très-élevé des débris de celle qui avait été brisée, je me décidai alors à soumettre les autres au même procédé; il me réussit admirablement bien, et je reçus plus d'argent des fragments que je n'en demandais des statues entières. Le reste des flacons d'or me procura aussi une somme considérable; je les exposai un à un et les vendis à des Anglais amateurs de collections, comme ayant été volés par les ouvriers dans les fouilles de Pompéia. Me trouvant fort riche, je résolus de retourner dans ma patrie. Une occasion s'offrit, je m'embarquai et j'arrivai ensuite à Marseille.

— Avez-vous tenu la promesse faite au capitaine

italien de faire dire cinq cents messes pour son âme? demanda Mustapha.

Sur ma part du paradis, je n'y ai jamais pensé depuis, répliqua le renégat.

Telles sont, sublime hautesse, les aventures de mon cinquième voyage, et j'espère que leur récit vous aura procuré quelque agrément.

— Oui, observa le pacha en se levant, c'est quelque chose au moins qui ressemble à un voyage. Mustapha, donnez-lui trente pièces d'or. Huckaback, nous écouterons votre sixième voyage demain : et le pacha, se glissant derrière la portière, alla comme à l'ordinaire dans l'appartement des femmes.

— Je vous prie, Sélim, n'y a-t-il pas du vrai dans l'histoire de la princesse? Je pensais d'abord que c'était pure invention ; mais quand vous avez pleuré.....

— C'était pour produire de l'effet, répondit le renégat; lorsque je suis dans la chaleur de la composition, je m'anime à un tel point que je finis presque par me croire moi-même.

— Saint prophète! quel talent! reprit Mustapha. Quel excellent premier ministre vous eussiez fait dans votre pays! voici l'argent; votre prochain voyage sera-t-il aussi bon?

— J'essaierai à tout événement; car, je vois que *le principal* accroît avec *l'intérêt*, dit le renégat

en faisant sonner les sequins dans sa main. *Au revoir*, ainsi que nous disons en France, ajouta-t-il. Et il sortit du divan.

— Allah ! — quel talent ! se répéta le visir à lui-même en le regardant s'éloigner.

FIN DU TOME PREMIER.





